

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

No 46 · 11 novembre 1943

Lausanne et Zofingue · Prix 40 ct

XXIII^e année — Parait le jeudi

B.1663



SOMMAIRE

La campagne de Russie, par le col. div. Grosselin
La Russie dans le concert des puissances par P. Du Bochet
Sforza, l'homme qui vient, par Piero Scanziani
Monarchie ou République en Italie ?
Comment se termina la guerre de 1918
Nouvelles grèves charbonnières en Amérique
Les S. S. tout-puissants en Allemagne



Grande carte du front russe

DOUBLE PAGE EN QUATRE COULEURS AVEC ARTICLE DU COL. DIV. GROSSELIN

Jusques à quand ?

Il y a aujourd'hui 25 ans que fut tiré l'ultime coup de feu de la première guerre mondiale. Qui eût pensé alors que cet enfer recommencerait, décuplé, centuplé, en 1939? Et voici plus de quatre ans que cela dure! Les populations civiles et les soldats paient le

plus lourd tribut que l'histoire ait jamais connu, les ruines, les dettes s'accumulent. Quand ce cauchemar cessera-t-il? Il semble bien, à certains signes, que le dénouement approche, mais déjà l'hiver est à la porte. Que de souffrances encore... (Ci-dessus, une mère russe et son enfant dans les décombres de leur maison.)



Blessés de l'armée allemande de Russie expédiés dans des hôpitaux de l'arrière.

La rentrée de la Russie

En prétendant détruire la Russie, l'Allemagne l'a aidée, par contre-coup, à retrouver son âme nationale et à surmonter la terrible crise de croissance par laquelle elle passait depuis la révolution. La dictature nationale-socialiste expie ainsi, dans de cruelles alarmes, l'erreur qu'elle a commise pour avoir dédaigné l'avertissement de Bismarck lorsqu'il déclarait discerner dans la communauté des intérêts germano-russes « un signe du Ciel ». En même temps, se réalise la prophétie de Renan qui, pendant la guerre de 1870, voyait déjà les millions de Serbes, de Croates, de Moraves et de Tchèques, groupés « autour du conglomérat moscovite, noyau désigné de la future unité slave », et lancés tous ensemble, avec les cosaques du tsar, contre l'opresseur germanique. A la faveur de la conflagration actuelle, la Russie est redevenue l'une des plus grandes puissances du monde et alors qu'au 18^e siècle, Pierre le Grand et Catherine II ne songeaient encore qu'à « européaniser » leur empire, les nouveaux maîtres du Kremlin n'ont pas renoncé à tout espoir de « russifier » l'Europe.

Tentatives malheureuses

Cette résurrection consacre la faillite de ce que Clemenceau appelait la politique du « cordon sanitaire ». Mais encore faut-il s'entendre sur le sens de cette expression, à laquelle les sectateurs du Komintern prêtaient une signification diabolique. Certes, les dirigeants des pays occidentaux ont toujours redouté la contagion du bolchévisme. Mais, jusqu'à M. Hitler, il n'en est aucun qui ait vraiment souhaité l'anéantissement de l'U.R.S.S. La meilleure preuve en est que les Alliés, dans l'autre guerre, ne soutinrent que très mollement les tentatives contre-révolutionnaires des généraux blancs, les mouvements séparatistes qui se firent jour en Ukraine, en Sibérie et au Caucase, et les prétentions territoriales de la Pologne. Comme l'écrivait Jacques Bainville — et on le leur a assez reproché à Varsovie — ils ne pouvaient « se résigner à voir dans le peuple russe, au lieu d'un allié, un adversaire possible ».

A mainte reprise aussi, les démocraties occidentales ont tendu la main aux Soviets. Sans parler du projet un peu sanguin de M. Lloyd George, qui avait rêvé, en 1919, de réunir,

dans l'île des Princes, les représentants de tous les partis russes, bolchévistes et émigrés, pour les pousser dans les bras les uns des autres, il suffit de rappeler les conférences de Gênes, de Lausanne et de Territet, les multiples tentatives de rapprochement économique amorcées par la diplomatie anglaise et américaine, l'accueil flatteur fait à M. Litvinof à la Société des Nations, le voyage de M. Laval allant signer avec M. Staline ce fameux traité d'amitié qui aurait dû rappeler aux Français les beaux jours de l'ancienne alliance,

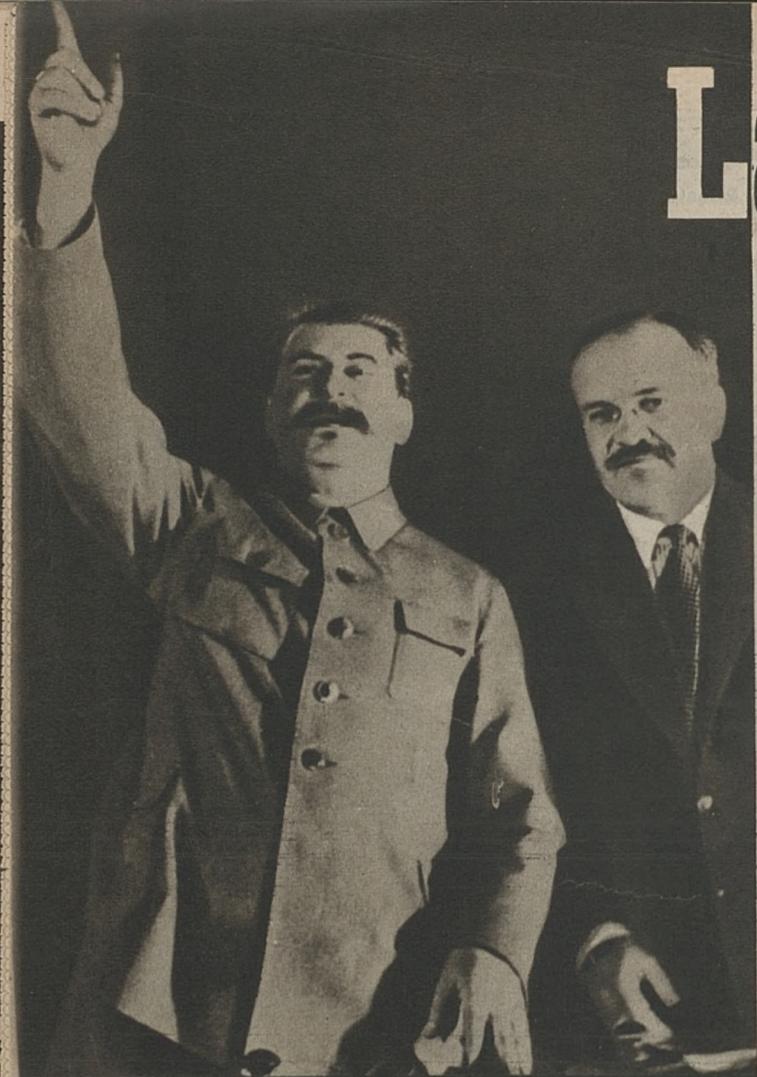


Une séance plénière de la Conférence de Moscou. On reconnaît sous le menton, M. Cordell Hull.

puis l'insistance avec laquelle les cabinets de Paris et de Londres revinrent à la charge auprès du gouvernement de Moscou, en 1939, pour l'amener à conclure un pacte d'assistance mutuelle.

Les arrière-pensées de la Russie

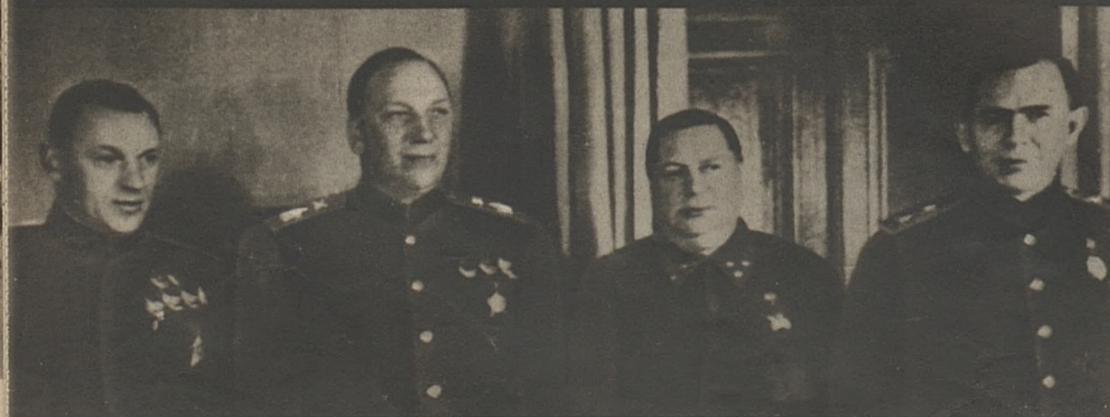
Mais régulièrement — on l'a bien vu, justement, en 1934 — le gouvernement soviétique finit par se retourner vers l'Allemagne. Ces volte-faces lui étaient dictées, affirmait-on par le désir de jeter les unes contre les autres les puissances « ploutocratiques et impérialistes » et selon le mot pro-



Staline proclame que « la guerre approche de la victoire finale ». A l'occasion de l'anniversaire de la révolution russe, Staline a prononcé un grand discours où il a rappelé les succès de son armée, préconisé la création rapide d'un « second front réel » et souligné les tâches incombant aux Alliés, notamment : « Donner aux peuples libérés le droit et la liberté d'organiser leur vie nationale en conformité avec leurs propres désirs. » Quant aux Etats baltes, il a simplement dit ceci : « Le moment approche où la Russie blanche et l'Ukraine seront débarrassées de l'ennemi et également la Crimée, la Lettonie, l'Estonie, la Lituanie et la Moldavie. » (A côté de Staline, le commissaire Molotov.)



Kiev, la métropole de l'Ukraine, sur le Dniepr, est tombée à son tour aux mains des Russes, victoire qui a été saluée de 24 salves à Moscou. (Notre carte en 4 couleurs ayant été terminée avant l'arrivée de cette nouvelle, Kiev y figure encore en territoire occupé par les Allemands.)



Les vainqueurs de Kiev, soit les chefs des armées du Sud : les généraux Rokossovski (qui reprit naguère Stalingrad), Voronov, Tolbukhin et Gromadin.



Détachement de destruction de la Wehrmacht opérant en Russie.

... dans le concert des puissances

noncé, paraît-il, par M. Staline lui-même, de « détruire l'Occident ». Tel était, en tout cas, le dessein avéré du Komintern, dont Staline fut longtemps l'animateur mais dont il a fini par décréter la suppression. On explique aussi aujourd'hui, à la décharge du dictateur rouge, qu'en favorisant les desseins belliqueux du régime national-socialiste, il a voulu se venger de la conspiration ourdie contre son pays à Munich et, surtout, gagner du temps en prévision de la suprême épreuve de force qu'il savait inévitable depuis le



notre béline, à gauche, faisant un geste, M. Eden; au fond, la main tout à droite, de profil, M. Molotov.

jour où il avait lu « Mein Kampf ». Toutes ces raisons sont évidemment jouées. Cependant il en est d'autres, plus profondes, et qu'il faut chercher dans les « constantes historiques » de la politique russe.

Depuis le 17^e siècle, tous les efforts des tsars tendirent à « s'ouvrir des fenêtres » vers la Baltique, la mer Noire et la Méditerranée, afin d'associer les destinées de leur vaste empire à celles de cette lointaine Europe que Pierre le Grand considérait comme le sanctuaire de toute civilisation, mais à l'égard de laquelle ils nourrissent toujours une secrète jalousie. Après de longues et sanglantes péripéties, la

diplomatie de Nicolas II touchait presque au but. Déjà, elle s'appropriait à mettre la main sur l'ancienne Byzance. Mais survint la révolution. D'un coup, la Russie reperdit le bénéfice d'un patient travail de plusieurs siècles. Ses nouveaux potentats s'en consolèrent en se disant que le monde entier ne formerait bientôt qu'une seule et même fédération, dont Moscou serait à la fois la capitale et le cerveau. Néanmoins l'émancipation de la Finlande et des Etats baltes, la résurrection de la Pologne, la perte de la Bessarabie et le verrouillage des Détroits leur apparaissaient comme une offense intolérable et leur causait un dépit d'autant plus vif qu'ils n'osaient l'avouer sans se mettre en contradiction avec leur propre idéologie.

C'est là que résidait, au fond, le motif principal de leur hostilité à l'égard de « l'ordre de Versailles ». Et du moment que la révolution mondiale avait fait faillite, sur qui pouvaient-ils s'appuyer pour bousculer les nouvelles barrières apposées à cet instinct obscur qui pousse les races asiatiques vers les pays du Soleil couchant ? « C'est la Prusse, s'écriait déjà Michelet, il n'y a pas loin de cent ans, qui proposa, au dernier siècle, le banquet où la Pologne fut servie, où, pour le dessert, on but un verre de son sang ! »...

Et maintenant ?

Bien qu'elle ait été rejetée, par l'agression de son ex-alliée, dans le camp des démocraties, l'U.R.S.S. n'a pas répudié pour cela les revendications traditionnelles de l'impérialisme tsariste. Le grand problème pour les nations anglo-saxonnes est donc de savoir comment lui donner satisfaction sans trahir la cause pour la défense de laquelle elles ont pris les armes et sans décevoir la confiance des petits peuples qui attendent d'elles leur délivrance. Ce problème, la conférence de Moscou n'a pas encore osé l'aborder de front. Pourtant, et c'est là, sans conteste, l'un des grands événements politiques de la guerre, les trois puissances se sont mises d'accord sur le mécanisme d'une « organisation supérieure de la paix » qui devrait faciliter beaucoup la solution des différends d'ordre territorial.

D'abord, plus de zones d'influence, ni d'espaces vitaux ni de chasses gardées. En vertu du nouveau principe de la

« responsabilité collective », la Russie est déjà associée à la reconstruction de l'Europe occidentale. Dès lors, l'Angleterre et les Etats-Unis auront également voix au chapitre lorsque reviendra sur le tapis la question des frontières occidentales russes. Il est convenu aussi qu'aucun des trois gouvernements ne fera cavalier seul, que toutes les décisions intéressant « le passage rapide et ordonné de l'état de guerre à l'état de paix », seront prises en commun et qu'enfin « tous les peuples épris de paix jouiront de l'égalité souveraine ». Or cette dernière affirmation devrait logiquement exclure toute idée de violence ou de contrainte à l'égard de petits pays dont le droit à la vie fut universellement reconnu. Dans ces conditions, il paraît faux de prétendre, comme le fait la propagande allemande, que les Anglo-Saxons ont « livré l'Europe au bolchévisme ». La preuve en est que la nouvelle Commission consultative permanente pour l'étude des affaires européennes ne tiendra pas ses assises à l'ombre du Kremlin, mais dans cette atmosphère de libre discussion qui n'a cessé de régner à Londres, même aux pires heures de la guerre.

Pour gagner l'U.R.S.S. aux généreuses conceptions de la charte de l'Atlantique, les démocraties occidentales lui ont accordé un droit de regard dans leur propre politique. Elles se sont solennellement engagées à ne rien entreprendre sans l'y associer, à se concerter avec elles sur toutes les questions affectant « la paix et la sécurité internationale ». Ainsi, elle a repris officiellement sa place au tout premier rang dans le concert des grandes puissances. En échange de cette promesse de solidarité totale, on veut espérer, à Londres et à Washington, que la Russie nouvelle renoncera à l'égard de ses voisins aux méthodes souvent brutales ou sournoises de l'ancien impérialisme, blanc ou rouge. Raisonnablement de dupes ! déclare-t-on à Berlin où l'on compte, malgré tout, sur la répétition fatale des situations historiques d'où sortit le pacte d'amitié scellé sur les corps palpitants de la Finlande, des Etats baltes, de la Pologne et de la Roumanie. A M. Staline maintenant de déjouer, par des actes, les spéculations que ses anciens partenaires fondent sur l'image qu'ils avaient gardée de lui et qu'ils prétendent la seule vraie.

8 novembre 1943.

Paul DU BOCHET.



En battant en retraite, les Allemands font sauter les ponts du Dniepr sitôt qu'ils les ont franchis.



M. Menemencoglu,

ministre des Affaires étrangères de Turquie, a rencontré au Caire M. Eden, de retour de Moscou. Que va faire la Turquie en cette heure cruciale de la guerre ?

M. Paasikivi,

qui dirigea en 1940 la délégation finlandaise à Moscou, se tiendrait prêt à gagner cette ville pour y engager les pourparlers de paix. Que va-t-il advenir de la Finlande ?



Le président Roosevelt ne voit qu'une chose : gagner la guerre, aussi n'entend-il pas tolérer les grèves charbonnières.



Le chef syndicaliste John-L. Lewis parviendra-t-il à enrayer le puissant mouvement de grève déclenché dans les mines américaines ?

Nouvelles grèves en Amérique

Les grèves charbonnières qui viennent de reprendre en Amérique, et qui ont été précédées d'un mouvement du même ordre affectant 2500 cheminots en Californie, sont la suite naturelle, inévitable du conflit minier du printemps dernier. On se rappelle qu'alors John Lewis, grand manitou des syndicats du charbon, et adversaire résolu de M. Roosevelt, auquel il reproche d'avoir en 1937 torpillé sa tentative de réaliser le trust syndical à son profit, réclama pour ses hommes deux dollars par jour d'augmentation de salaire. Le président se refusa à céder sur une exigence qu'il jugea exorbitante, et surtout dangereuse pour la stabilité du dollar : La course à l'inflation ne saurait être évitée que si prix et salaires sont maintenus dans des limites raisonnables. Or les salaires ouvriers ont déjà augmenté de 35% tandis que l'index en est encore à 20%.

Mais Lewis est tenace, habile, résolu. Il n'a renoncé à aucune de ses anciennes ambitions. Il se refuse à reconnaître l'autorité du comité de la main-d'œuvre de guerre, et aucune loi ne l'y oblige. Il a su éviter les pires sanctions en opposant la Maison Blanche et le Congrès l'une à l'autre, le dernier voulant voter une sévère loi de coercition, le premier craignant en la laissant passer de s'aliéner une partie du prolétariat et de fortifier la position de Lewis. Celui-ci, devant l'indignation de l'opinion publique, donna au début de juillet l'ordre aux mineurs de reprendre le travail pour trois

mois. Ce délai vient d'expirer. Et c'est pourquoi les grèves ont repris.

Mais cette fois-ci les mineurs semblent agir seuls. Ils auraient refusé de continuer l'extraction du charbon indispensable à l'industrie de guerre malgré l'injonction de Lewis. Celui-ci est-il sincère ? joue-t-il double jeu ? Il est peut-être effrayé par l'ordonnance du 18 août, qui permet de sévir contre quiconque incite à la grève en temps de guerre. Il pourrait alors déclarer bien haut que les grèves ne sont pas son fait : sa popularité n'en profitera pas moins, car c'est lui qui le premier émit les exigences, éveilla les espoirs auxquels les mineurs ne veulent pas renoncer.

M. Roosevelt dispose d'une arme puissante : la mobilisation des mineurs doublant la saisie des mines. Une fois mobilisés, les mineurs ne toucheraient que le tiers de leur salaire, soit la solde des soldats. Mais jusqu'ici l'armée s'est opposée à ce que des civils soient punis de la sorte. Et les mineurs étant 500.000, il est difficile de les contraindre au travail. Le conflit ne saurait guère être résolu que par la pression de l'opinion publique. Celle-ci se refuse pour le moment à consentir à une catégorie particulière de la classe ouvrière des avantages financiers au dam de la communauté. « Personne, a dit Roosevelt, ne profitera de la guerre ».

Jean-Pierre BORLOZ.

MONARCHIE OU RÉPUBLIQUE?

Le problème examiné ci-dessous sera-t-il résolu lorsque paraîtront ces lignes ? Et de quelle façon : maintien du monarque actuel, son abdication au profit de son fils ou de son petit-fils, conseil de régence, république ? Quoi qu'il advienne, l'exposé que voici éclaire la délicate situation interne de l'Italie. (Réd.)

La chute du fascisme a entraîné l'Italie dans une crise de régime. Elle était attendue. Le roi, en abdiquant ses pouvoirs entre les mains d'une dictature de parti, a abandonné son rôle de gardien de la Constitution, d'arbitre entre tous les partis; il a cessé de symboliser aux yeux de son peuple, la Nation; il s'est séparé d'elle et a sacrifié ses intérêts permanents à la politique impérialiste du fascisme qui lui valut le titre éphémère d'empereur.

En partageant les responsabilités du fascisme, le roi Victor-Emmanuel III a lié son sort à celui de Mussolini. La victoire des antifascistes devait nécessairement poser la question de la couronne.

Or, elle prend une importance primordiale pour tout l'avenir de l'Italie, parce que dépassant la personne du roi, elle s'étend au principe même de la monarchie.

L'abdication du roi Victor-Emmanuel III semble réclamée par la très grande majorité de l'opinion italienne. Entend-elle en même temps mettre fin au régime monarchique et instaurer la république ?

Sans doute, le conflit — aujourd'hui apaisé — qui persista longtemps avec le Vatican, et les difficultés qu'éprouva l'opinion italienne à s'adapter au régime parlementaire, firent traverser au pays plusieurs crises intérieures. Elles ont abouti au coup d'Etat fasciste. La Constitution eût voulu que le roi l'enrayât. Pourquoi se plia-t-il devant la fraction minime de l'opinion qui suivait Mussolini — il n'avait pas le 10 % des sièges au Parlement — l'Histoire le dira un jour. Le fait suffit à dresser aujourd'hui tous les libéraux et les démocrates italiens contre le roi et à réclamer son abdication.

Le roi n'est pas toute la monarchie. Après sa défaite de Novarre (1849), le roi Charles-Albert abdiqua. Mais heureusement pour l'Italie, la monarchie alors subsista : vingt ans plus tard, elle avait créé l'unité italienne.

Aujourd'hui, le problème qui se pose à l'Italie est assez semblable. La question de l'abdication du roi est à l'ordre du jour. D'aucuns parlent même de celle du prince de Piémont, et envisageraient, en cas de maintien de la monarchie, l'avènement du petit prince Victor-Emmanuel âgé de

fascisme, ses sympathies pour les régimes démocratiques ne sont un mystère pour personne.

La princesse de Piémont, élevée par son père le roi Albert Ier, aux côtés de son frère le roi Léopold III, a grandi dans le respect des idées de la dynastie de Belgique qui, depuis 1830, a été le type le plus parfait de la monarchie constitutionnelle. Le roi Albert Ier n'était pas seulement un monarque constitutionnel, c'était aussi un démocrate estimant qu'il fallait, avant tout, ne pas séparer la cause de la nation de celle du peuple, et que des lois sociales bien comprises devaient favoriser constamment l'émancipation des classes travailleuses. Les idées du roi Albert se retrouvent dans celles de son fils; la princesse de Piémont, qui a conservé le culte de son père et qui est liée d'une étroite amitié avec son frère, a absolument la même conception du pouvoir.

Le roi Albert Ier disait un jour à Emile Vandervelde, qu'« il serait peut-être lui-même républicain si sa charge ne le lui interdisait ». C'est dire qu'il ne considérait pas la



Le prince Humbert, la princesse Marie-José et trois de leurs enfants. A gauche, le petit Victor-Emmanuel. La princesse et les enfants se trouvent actuellement en Suisse.



Le philosophe Benedetto Croce est partisan du maintien de la monarchie, mais avec le petit prince assisté d'un conseil de régence. Le comte Sforza, en revanche, était pour la république. En dernier lieu cependant, il se serait rallié à l'idée d'un conseil de régence dont ferait partie Badoglio.



Le roi Victor-Emmanuel III décorant un orphelin de guerre. Né en 1869, Victor-Emmanuel est roi d'Italie depuis 1900. Il est fortement question, à l'heure où nous mettons sous presse, de son abdication.

En Italie, la question monarchique présente une importance d'autant plus grande que l'unité italienne fut l'œuvre de la maison de Savoie. Depuis le XVIIIe siècle, la maison de Savoie représente, en Italie, le principe national. En 1815, alors que les grands Etats de l'Europe occidentale avaient fait, depuis longtemps, leur unité, l'Italie était encore une simple expression géographique. L'Autriche occupait la Lombardie et la Vénétie; le reste du pays était partagé en six Etats : le royaume de Sardaigne-Piémont sous la maison de Savoie, les duchés de Parme, Modène et Toscane qui, sous l'autorité de princes autrichiens, étaient en réalité des vassaux de l'Autriche, les Etats de l'Eglise gouvernés par le pape, enfin le royaume des Deux-Siciles où régnait une branche de la maison de Bourbon. Partout, sauf en Sardaigne, l'absolutisme introduit au XVIIe siècle par les Espagnols, et repris par les impériaux, avait étouffé la brillante civilisation italienne. Le régime arbitraire que représentaient les princes — tous étrangers — dressa contre eux le sentiment national qui se réveilla en Italie à partir de 1831, et qui, en 1848, provoqua la proclamation de républiques à Rome, en Toscane, à Venise. Le roi de Piémont, Charles-Albert avait en vain cherché à s'appuyer sur le mouvement national pour libérer l'Italie des Autrichiens. Sa défaite (1849) fut suivie d'une impitoyable répression de la part des souverains menacés et de la restauration de l'absolutisme. Le grand frisson du *Risorgimento* qui, sous la direction de Mazzini, avait cherché à réaliser l'unité de l'Italie par l'établissement de la république avait échoué. Elle devait triompher par l'indomptable volonté des rois de Sardaigne. En 1839, Victor-Emmanuel II, appuyé par Napoléon III, reprenait la guerre contre l'Autriche et, par la paix de Zurich, lui arracha la Lombardie. Aussitôt, la Toscane, Modène, Parme et la Romagne, après de triomphants plébiscites, votèrent leur réunion à la Sardaigne et, en 1860, s'ouvrait à Turin le Parlement national. Moins d'un an après, le royaume des Deux-Siciles, entraîné par Garibaldi, acclamait Victor-Emmanuel II, qui, malgré la résistance des Etats de l'Eglise, en réalisait la conquête et prenait, en 1861, le titre de roi d'Italie.

La guerre austro-allemande de 1866 lui permit d'annexer la Vénétie, et en 1870, malgré l'opposition du pape, Rome devenait la capitale de l'Italie. L'unité italienne était réalisée, confirmée partout par des plébiscites. La maison de Savoie apparaissait réellement comme l'incarnation de la Nation, car pour compléter son œuvre, elle introduisait enfin, en Italie, après quatre siècles d'absolutisme arbitraire, le régime constitutionnel.

7 ans, actuellement en Suisse avec sa mère, sous la régence d'un Conseil.

Peut-être cette solution est-elle empreinte du ressentiment que les démocrates italiens ont pour le roi. Le prince Humbert semble cependant, comme la princesse Marie-José, acquis à l'idée de la monarchie constitutionnelle. Ses idées antifascistes avaient d'ailleurs amené M. Mussolini à faire remettre au Grand Conseil fasciste le soin de désigner l'héritier du trône, et certains laissaient entendre que le comte Ciano n'eût pas décliné de succéder à Victor-Emmanuel III.

Les régences sont toujours dangereuses. Il est indispensable, pour la stabilité du pouvoir, que celui-ci ne déclenche pas des remous politiques qui détermineraient nécessairement la composition d'un Conseil de régence et par conséquent sa politique.

Quoi qu'il en soit, il semble que de nombreux démocrates, parmi lesquels B. Croce, sont résolus à maintenir le régime monarchique. Sans doute estiment-ils que l'unité italienne n'est pas encore assez profonde pour résister, en pleine crise, à un changement de régime. Il est à craindre, en effet, que l'avènement de la république n'amène la dislocation du pays en diverses républiques, rattachées chacune aux traditions locales, si puissantes dans la péninsule. En l'absence d'un pouvoir indiscuté, les partis extrêmes l'emporteraient. Or ils se répartissent inégalement dans le pays. Sous leur action, l'Italie ne se déchirerait-elle pas dans des troubles anarchiques ? Sans doute les puissances étrangères ont intérêt à ce que l'ordre soit sauvegardé en Italie; peut-être maintiendraient-elles une unité qui constitue un élément indispensable de l'équilibre européen. Mais l'Italie, en rejetant le fascisme, a affirmé sa volonté d'être une nation majeure. L'intervention de l'étranger, qui s'imposerait en cas de troubles, serait-elle préférable à l'autorité d'une dynastie nationale ?

Le problème qui se pose à l'Italie n'est-il pas, bien plus qu'un problème de régime, celui de trouver le moyen de passer, sans trop de heurts, de la dictature fasciste à la démocratie ? Et dans cette évolution est-il sûr que la monarchie ne jouera pas un rôle plus stable et plus modéré qu'une république dont jamais l'Italie unifiée n'a encore tenté l'aventure ?

La maison de Savoie, d'ailleurs, semble posséder en elle-même les éléments nécessaires à son renouveau. La princesse de Piémont dont la popularité est considérable dans le peuple italien et dont la forte personnalité est capable d'exercer autour d'elle une influence déterminante, n'a jamais caché ses opinions politiques : son opposition au

royauté comme un apanage qu'il détenait « par la grâce de Dieu », mais comme une magistrature qui fait du roi le premier serviteur de la nation.

Avec de semblables idées, la princesse de Piémont ne pouvait accepter le fascisme dont elle désapprouvait et la doctrine autoritaire et aussi la théorie nationaliste. Ce n'est pas un secret pour de nombreux Italiens que la princesse conçoit que le rôle de la monarchie est de grouper toutes les tendances diverses de la politique italienne, les seuls fascistes exceptés, de les concilier, de rendre leur collaboration possible en prenant, éventuellement, le rôle d'arbitre conciliateur. On sait d'ailleurs que la princesse a maintenu le contact avec certains Italiens nettement notés comme antifascistes. On se souvient qu'en 1937, elle s'éleva contre la politique antisémite et que, lorsque Toscanini fut obligé de s'exiler en raison des lois raciales, elle tint à se rendre à Lucerne pour y assister au premier concert qu'il dirigea comme émigré. En 1938, elle n'hésita pas à organiser au palais de Naples une grande *fancy-fair* au profit de l'œuvre humanitaire du *Mezzogiorno*, la seule peut-être qui eût résisté à l'emprise fasciste. Ce sont là des faits notoirement connus et qui expliquent l'hostilité de Mussolini pour celle qu'il appelait avec animosité « la Piemontese ».

Un éminent universitaire italien, connu pour ses opinions libérales, émettait récemment l'avis que la disparition de la monarchie italienne serait désastreuse pour le pays parce que, seule, elle pourrait être capable de ménager la transition entre l'état dans lequel le fascisme a laissé l'Italie et un nouveau statut politique constitutionnel et libéral qu'il semblait impossible d'instaurer du jour au lendemain. « Le peuple italien, disait-il, devra d'abord faire l'apprentissage de la liberté de pensée, de la libre discussion, sans se laisser emporter par les extrêmes, et cela pourra lui être grandement facilité par la monarchie. Or, dans cette tâche qui incombe à la monarchie et qui demande à la fois un véritable sens de la liberté, une confiance réelle dans le peuple, et une inébranlable volonté, la princesse de Piémont rendra les plus grands services. »

L'utilité de la monarchie s'est révélée essentielle au cours de cette guerre pour des pays comme la Belgique, la Hollande, la Norvège. La maison de Savoie, acquise aux idées constitutionnelles et démocratiques par son alliance avec la maison de Belgique, et qui représente malgré les vingt dernières années, un glorieux passé national, constitue certainement une force politique et morale qu'il serait peut-être possible de détruire mais qu'il serait beaucoup plus difficile de remplacer.

8 novembre 1943.



Le problème consistait à « riper » ce pont, c'est-à-dire à le faire reposer sur la culée visible à droite. Reportage Jean Bauty, Lausanne (No 9119 A.C.F. 3. X. 39).

RIPAGE D'UN PONT

Il y a quelque temps, la Compagnie de chemin de fer Montreux-Oberland Bernois a fait procéder au déplacement d'un pont de 45 mètres 80, reliant, entre Allières et les Sciernes, les deux falaises encastrant le lit du Flon. Cette opération, extrêmement difficile et délicate, a été réalisée en moins d'une nuit. Commencé aux alentours de 22 heures, le ripage du pont était achevé à 4 heures le lendemain matin.

Le ripage ?

C'est le terme dont se servent les techniciens pour désigner le déplacement d'un ouvrage qu'on n'a pas eu besoin de démonter. Or, donc le pont du Flon a été « ripé ». C'est-à-dire qu'on l'a disposé sur deux nouvelles culées construites, celle du Sud, à 2 m. 82, celle du Nord à 9 m. 04 des anciennes. Outre ce mouvement latéral, il a fallu opérer un ripage longitudinal de 1 m. 34 pour que le pont soit adapté à son nouvel axe.

Entreprise hardie, comme on voit ; probablement la plus audacieuse qui ait jamais été tentée en Suisse, où pourtant la configuration accidentée du terrain a déjà mis à dure épreuve la science de nos ingénieurs.

L'opération a été réalisée en trois mouvements. Il est malaisé de les définir en quelques lignes, même si l'on veut éviter les digressions techniques. Pour donner une image superficielle de ces travaux, il faudrait emprunter le style télégraphique et rédiger non pas un reportage, mais une dépêche. Essayons :

« 21 heures 30 : Passage du dernier train venant de Montreux. Sitôt après, dégagement des voies sur les anciennes culées. Puis, premier mouvement. Entre anciennes et nou-

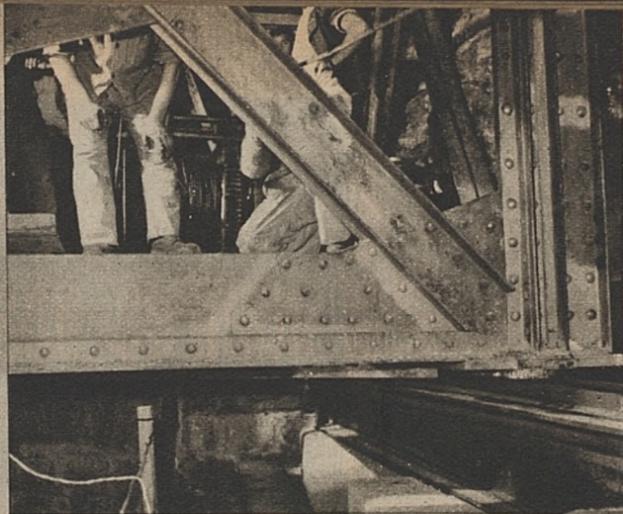
velles culées, rails. L'extrémité sud du pont, poussée simplement par cric, glisse lentement sur ces rails ; distance : 2 m. 82. Mouvement réalisé en quelques minutes.

Deuxième mouvement : Déplacement de 1 m. 34 dans sens longueur. Par cric. Deux ou trois de ces appareils. Les hommes tournent manivelles. Pont avance sur rail vers les Sciernes.

Troisième mouvement : Déplacement de l'autre extrémité, sens latéral. Distance entre ancienne et nouvelle culée : 9 m. 04. Le plus gros morceau. Plus de cric, mais treuil. Même principe de glissement sur rail. Treuil tourne, lentement. Pont bouge. Un mètre, deux mètres... ça avance. Six mètres, sept mètres... Tout va bien. Et voici l'ouvrage en place.

Raccordement des voies. Raccordement ligne électrique. Gros œuvre achevé. Jour se lève. Une à une, lampes s'éteignent. Personnel de direction, ingénieurs, invités montent dans locomotive attendant côté Sciernes. Voiture roule, tout doucement. On passe sur le pont. Tout le monde aux fenêtres. Petit pincement au cœur. Tout va bien. Sourires détendus, satisfaction générale (un peu sommeil). »

Et voilà ! Ce qu'on ne peut pas restituer exactement, c'est l'atmosphère de ce travail. Comment rendre la vision quasi-dantesque de ce paysage pré-montagnard, baigné par la lumière aveuglante des projecteurs, dans laquelle se déplacent les équipes de spécialistes — chaque homme exactement à sa place. — Le déplacement du pont du Flon supprime une courbe peu rationnelle, dévoreuse de matériel et freineuse de vitesse. Elle ouvre la voie aux nouveaux trains légers qui commenceront à circuler sur le M.-O.B. l'été prochain. A. B.

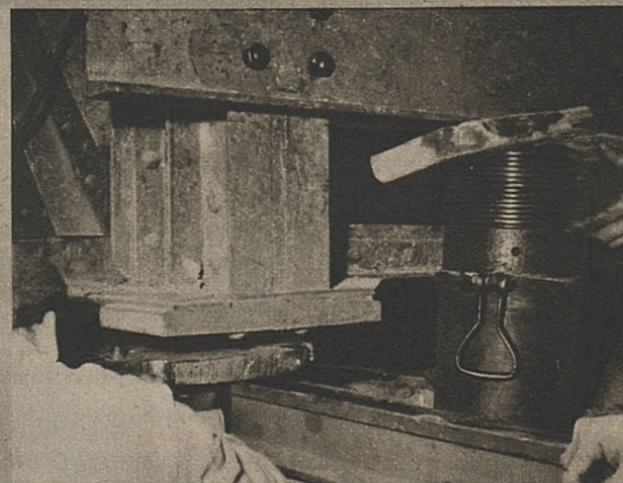


Alors que la partie sud du pont avait été déplacée au moyen d'un cric, la partie nord le fut avec un treuil. On voit ici les ouvriers tournant lentement la manivelle de ce treuil, lequel permettra un déplacement de 9 m. 03.



AU CRIC!

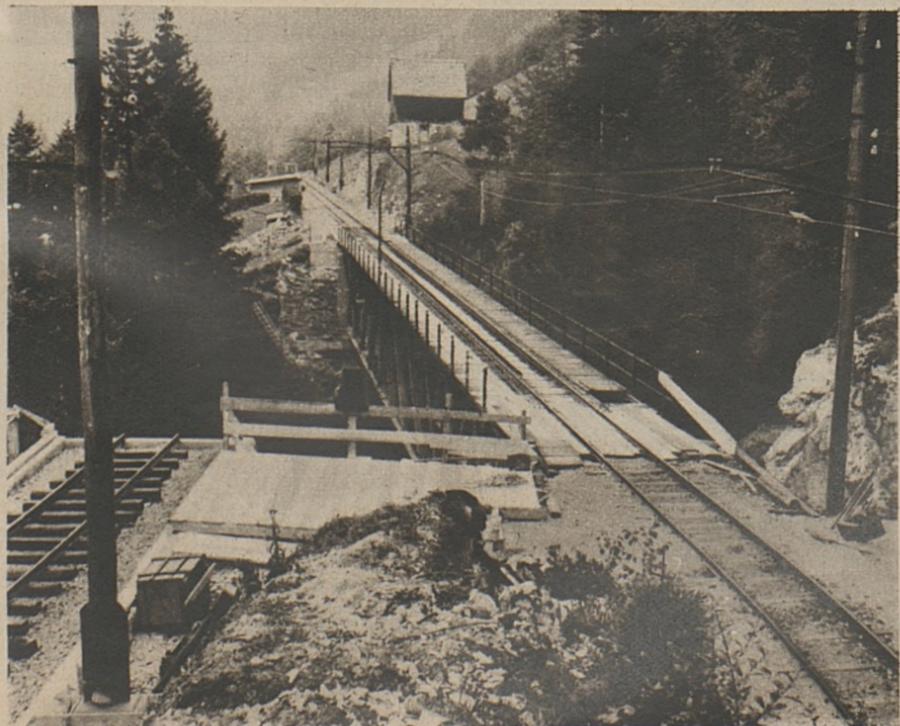
Ce simple cric, manœuvré par deux hommes, a suffi pour pousser le pont de 2 m. 82 de l'ancienne à la nouvelle culée. Poids: environ 40 à 50.000 kilos.



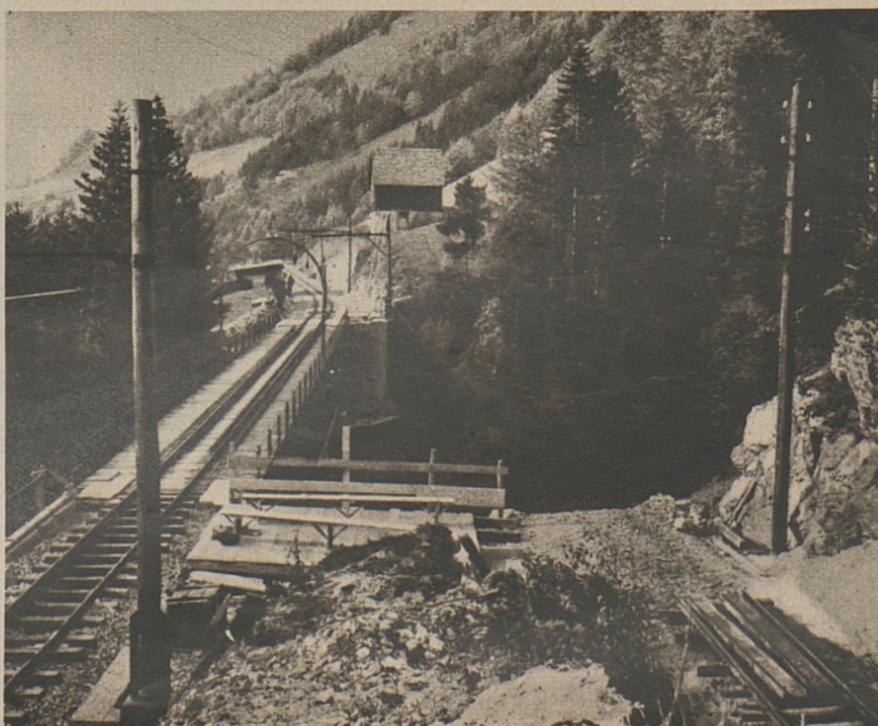
Le glissement du pont, à chacune de ses extrémités, s'est fait sur des rails jetés entre les anciennes et les nouvelles culées et, naturellement, solidement étayés. Comment furent placés les rails ? On voit ici l'un des vérins qui serviront à soulever le pont proprement dit. (Poids total 90.000 kilos.)



Le premier mouvement a commencé. Le pont a lentement glissé sur la droite, vers la nouvelle culée préparée tout exprès. On distingue, au premier plan, l'ancienne culée. A considérer les rails du pont et ceux de cette culée, on constate que l'ouvrage a déjà avancé d'un mètre environ. — Le colonel divisionnaire Petitpierre assiste aux travaux. - (I. 7161)



AVANT... Voici le pont, tel que les voyageurs le connaissaient depuis sa construction. A gauche sur notre photo, on distingue la nouvelle voie qui sera raccordée à celle du pont sur la nouvelle culée.



APRÈS... Cette photo, prise au même emplacement que la précédente, montre le mouvement réalisé par le pont.

Il n'est pas encore trop tard pour parler de la nomination de M. Himmler au poste de ministre de l'Intérieur. Car, jusqu'ici, on interpréta cette mesure comme une conséquence des effets qu'eurent les événements sur le moral allemand. Une menace contre les éléments désireux de se libérer du joug du régime et un nouveau moyen de réduire l'opinion au silence. Une telle interprétation est erronée. Des mesures exceptionnelles d'ordre interne avaient été décidées depuis février 1943 et pratiquement Himmler avait en mains tous les atouts afin d'exercer une surveillance minutieuse sur le peuple et réprimer toute velléité de révolte. Sa nomination signifia autre chose : elle constituait la solution d'une crise latente dans le parti de même qu'elle trancha la rivalité personnelle opposant « l'éminence grise du fuhrer » au maréchal Goering et au Dr Frick.

L'ancien ministre de l'Intérieur était un des plus fidèles et des plus intelligents militants nationaux-socialistes. Il fut le premier à se voir attribuer un portefeuille ministériel. Il avait réussi à imprimer un caractère nazi et autoritaire à l'immense appareil de la bureaucratie prussienne et surtout à réorganiser sur de vastes bases le corps de la police. Bien qu'il fût un hitlérien convaincu, il avait toujours su maintenir une ligne de conduite modérée. Ce que lui reprocha toujours Himmler qui avait d'abord été chargé de s'occuper des opérations de police politique avec ses « S. S. », car Frick était d'avis que la police officielle ne saurait être mêlée à ces questions. Himmler, qui accusait Frick de n'être qu'un bourgeois, avait mené une dure lutte contre son ministre afin de le diminuer aux yeux du fuhrer. Il l'avait accusé notamment, en janvier 1941, d'avoir fait bâtir sa magnifique villa de Wasserburg, sur le lac de Constance, avec des subventions reçues de banquiers à qui il avait accordé des visas pour l'étranger. Hitler, qui appréciait hautement les qualités de son ministre de l'Intérieur, ne lui retira pas sa confiance. Mais néanmoins la position d'Himmler, qui se révélait homme aussi fidèle qu'énergique, policier modèle, sachant atteindre son but, s'affermir. Il était devenu indispensable au régime depuis qu'il avait en mains la toute-puissante S. S. Chef de la police, de la surveillance racique, de la Gestapo et de la défense passive, puis sous-secrétaire d'Etat, il appliqua enfin son programme en subordonnant la simple police aux S. S. et en l'obligeant à accomplir toutes les tâches politiques du ressort des S. S. Le ministère de l'Intérieur était désormais complètement isolé. La police devait obéir aux ordres des S. S. et ne rien faire sans leur approbation. On ne pouvait accorder de visas, de permis de séjour, libérer ou emprisonner, appliquer une amende sans demander d'abord leur autorisation.

On a placé des officiers des S. S. à la tête de la police, ce qui a provoqué un grand mécontentement. Les policiers sont profondément déçus de devoir maintenant accomplir certaines besognes politiques et se trouvent très humiliés d'être inférieurs aux S. S. Ils essayent dès lors de tourner certains ordres, bien que les occasions soient rares. Himmler aurait voulu limoger toute une série de fonctionnaires du ministère de l'Intérieur et presque tous les commissaires. Mais Frick s'y était toujours opposé. On se souvient, à Berlin, de l'incident sensationnel provoqué par des S. S. qui, en plein café Kranzler, au Kurfürstendamm, avaient arrêté la fille du comte Hellendorf, préfet de police de Berlin, sous prétexte qu'elle avait des rendez-vous avec un diplomate dans un salon de photographe, l'un des ateliers les plus fréquentés de la capitale. Déjà les miliciens avaient cerné l'immeuble de la Grünewaldstrasse où habitait le préfet quand Frick intervint personnellement auprès du fuhrer.

La rivalité de Himmler et de Goering s'explique pour les mêmes motifs. On sait que le maréchal est très sûr de lui et, de ce fait, passablement autoritaire. Il était chef de la police prussienne et par conséquent aussi de la Gestapo prussienne. Il n'a pu supporter qu'Himmler lui ravit son autorité en matière de police. Himmler, de son côté, fit continuellement pister le maréchal et accablait Hitler de rapports sur les fréquentations, les

Les S.S. maîtres absolus en Allemagne

Himmler triomphe de Frick



Le maréchal Goering
lui-même n'échappe pas à la surveillance de la police de Himmler.



H. Himmler,
le tout-puissant chef des S.S. et de la police allemande, ministre de l'Intérieur.



W. Frick,
a dû céder le ministère de l'Intérieur à Himmler pour devenir protecteur à Prague.



Le train blindé d'un chef des S.S.

dépenses, les conversations, etc., de Goering. Himmler rendait surtout Goering responsable de son éloignement du pouvoir, car il était, lui, Himmler, la seule personnalité naziste à ne pas être ministre ou gouverneur. En mars

1943, après Stalingrad, Himmler révéla un complot qu'aurait ourdi Goering avec le maréchal von Brauchitsch, l'amiral Raeder et M. von Papen. Il obtint d'être chargé de la surveillance personnelle de Goering qui pen-

dant deux mois aurait été retenu dans son quartier général.

On voit que la nomination d'Himmler au rang de ministre ne changera pas grand-chose au pouvoir de ce petit homme maigre au pince-nez menaçant. Mais cet avancement, s'il satisfait l'ambition de celui qui se considère le successeur possible d'Hitler, lui sera aussi d'une grande utilité. Hitler, après l'exemple donné le 25 juillet par le Grand Conseil fasciste, craint une révolution de parti ou un putsch militaire. Disons que seule semblable initiative venant d'en haut pourrait l'écarter du pouvoir. Car le peuple allemand n'a ni les moyens ni le pouvoir de le faire. Or, pour s'opposer à une révolution de palais, il faut avoir en main les forces d'ordre. Mais légalement ces forces d'ordre obéissent au ministre et ce ministre peut destituer quand il veut le chef de la police. Une révolution de palais écarterait facilement un Himmler subalterne. Celui-ci a eu peu de peine à persuader le fuhrer que le Dr Frick, élément modéré, n'hésiterait pas à prendre parti pour les insurgés. D'où nécessité de le limoger. Puis il a tout aussi facilement prouvé qu'une telle révolution profiterait à Goering, seul successeur possible et qu'il fallait donc le surveiller étroitement. Mais cela n'était possible que si Himmler avait le même rang politique que le maréchal et faisait partie du cabinet de guerre.

Voilà donc Himmler et avec lui les S. S. maîtres du « front interne ». Mais que sont aujourd'hui les S. S. ?

D'abord simple milice de parti, ils sont devenus une immense force de police et puis un corps de combat spécialisé. Les S. S. sont formés de mercenaires volontaires, spécialement entraînés et armés, d'une fidélité à toute épreuve et qui jouissent de multiples avantages matériels et moraux. Ils ont la priorité absolue sur les troupes de l'armée. Leurs tâches sont multiples : surveillance des frontières, des ministères et administrations, des chefs politiques et militaires, lutte contre l'opposition, surveillance politique du peuple. Ils ont toutes les compétences de police, y compris la police pour les étrangers, ils contrôlent l'application des dispositions raciques, ils font la police secrète, service d'espionnage et de contre-espionnage, enfin, ils surveillent les représentations diplomatiques étrangères comme les représentants allemands. Les S. S. sont composés de miliciens en armes et d'agents en civil.

Au front, les S. S. sont chargés de la gendarmerie de campagne et surtout de la surveillance des territoires occupés. Enfin, on sait que les divisions des S. S., magnifiquement équipées, luttent sur plusieurs points du front. Mais la tâche principale des douze divisions de S. S. se trouvant au front est d'exercer une pression sur les généraux et d'empêcher la naissance d'un mouvement militaire anti-hitlérien. Ils surveillent les troupes comme les soldats. Ce sont donc en quelque sorte des « commissaires politiques », mais en terriblement plus grand.

En Allemagne même, les quarante divisions de S. S. constituent la garnison la plus efficace et la plus redoutée. Tant qu'ils sont là, toute révolte, tout mouvement de foules, toute simple expression de l'opinion est impossible. Sur cela, il ne faut pas se faire d'illusions ! Les S. S. disposent des moyens de communications les plus rapides, d'armes ultra-perfectionnées, d'une aviation propre. Ils peuvent réprimer en quelques heures le plus vaste mouvement insurrectionnel. Dans les grandes villes, ils ont construit des fortins armés de canons de 88, de mitrailleuses et situés aux centres stratégiques. De là, ils peuvent dominer tout un quartier et soutenir grâce à leurs munitions et réserves de vivres, un siège en règle. On peut voir ces fortins à Berlin, près du Zoo ; à l'angle de la Karlstrasse, à Steglitz, et surtout à la Gross-Frankfurterstrasse. Ce sont des constructions carrées, peintes de vert, aux fenêtres d'acier, avec des meurtrières, mais sans portes ni cheminées et où l'on ne parvient que par des souterrains.

Aujourd'hui, la S. S. représente l'une des deux grandes forces politiques en Allemagne, l'autre est l'armée. Ces deux forces sont en opposition constante. De l'issue de cette rivalité dépendra le sort du régime. E.

LA FIN D'UNE GUERRE

Le 11 novembre 1918



Un instant historique sur la route de Rocquigny à La Chapelle

21 heures, jeudi 7 novembre 1918. Dans ce coin du front, les canons s'étaient tus depuis le matin à 8 heures. Ailleurs, la bataille continuait. Deux jours avant, le président Wilson avait fait savoir à Berlin que le maréchal Foch était chargé de recevoir les émissaires allemands. Ces derniers avaient quitté le 6 novembre la capitale de l'Empire et Foch avait reçu, par radio, leur demande. Tout en y répondant favorablement, il avait refusé de cesser le feu, sauf dans ce secteur restreint. Il faisait nuit. Le brouillard était tombé. Tout à coup, dans la direction des tranchées allemandes, on vit luire les phares des autos. Le jeune capitaine français Lhuillier (dans le cercle, ci-dessus) arrêta les voitures d'un geste de la main. Les autos stoppèrent. La délégation allemande était arrivée.



Au village de Homblières, dans une villa, se trouvait le quartier général de l'armée Debeney. A leur arrivée, les délégués allemands y trouvèrent un repas simple et abondant, servi dans la cure par la cuisine des officiers. Une heure après, le général Debeney apparut. Il salua officiellement la délégation et la conduisit à Tergnier où se trouvait le train spécial qui allait partir pour la forêt de Compiègne. Voici la cure de Homblières et la table rustique devant laquelle les délégués allemands prirent place.

7 novembre 1918

Le jour vient à peine de se lever. Dans la forêt de Nouvion, à la croisée de quelques routes, un détachement de sapeurs est en train de combler un trou d'obus au milieu du chemin. On entend au loin le bruit sourd du canon. Et voici que sur la chaussée défoncée, arrive à toute allure une limousine Renault de couleur grise. « Halte-là ! route barrée ! » crie un sapeur, mais de la voiture quelques officiers d'état-major et un commandant sont déjà descendus en toute hâte. Le lieutenant de sapeurs et sa troupe se mettent au garde-à-vous. Mais le commandant est pressé, il veut passer... « Impos-



Les deux trains dans la forêt de Compiègne

A gauche, le train du maréchal Foch, à droite, celui de la délégation allemande. Le 8 novembre, à 9 heures, les Allemands pénétrèrent dans le wagon de Foch qui les reçut debout. Le secrétaire d'Etat Erzberger, chef de la délégation allemande, déclara : « Nous sommes ici pour prendre connaissance des conditions des puissances alliées ». Foch : « Je n'ai aucune proposition à vous faire ». Le comte Oberndorf, plénipotentiaire : « Nous sommes prêts à accepter les conditions de l'Entente ». Foch : « Demandez-vous un armistice ? » Erzberger et Oberndorf font tous les deux un signe affirmatif. Il règne entre les interlocuteurs une politesse glaciale. Foch énonce alors ses conditions et donne aux Allemands 62 heures pour réfléchir. Le 11 novembre 1918, à cinq heures dix du matin, les Allemands signaient.

Le traité d'armistice est signé. Les deux délégations l'apportent au quartier général des armées



Dans cet avion, le capitaine von Geyers emporta le texte des conditions d'armistice de Spa. Les Allemands devaient, dans les quinze jours, évacuer la Belgique, la France, le Luxembourg, l'Alsace-Lorraine et livrer aux Alliés, dans un délai de 31 jours, toute la rive gauche du Rhin, ainsi que des têtes de pont de 30 kilomètres autour de Cologne, de Coblenze et de Mayence. Ils devaient remettre également 5000 canons, 25.000 mitrailleuses et 17.000 avions.

sible, mon commandant ! » répond le lieutenant, nous avons au moins encore deux heures à travailler avant que la route ne soit libre. » L'officier supérieur s'obstine et après quelques instants d'hésitation, les yeux dans les yeux du lieutenant : « Je dois passer, je vais à la rencontre de la commission allemande d'armistice. » Est-ce possible ? Le lieutenant et ses hommes en restent cois. Mais le commandant, ayant exhibé son sauf-conduit, s'adresse directement à la troupe : « Mes enfants, faites vite, vous allez hâter la fin de la guerre ! » Aussitôt les hommes se ruent au travail. Avant que le lieutenant soit revenu de sa surprise, ils ont déjà réussi à glisser deux puissants soliveaux sous l'avant et sous l'arrière de la voiture. Une vingtaine d'hommes, unissant leurs forces la soulèvent et bientôt la machine est transportée de l'autre côté du trou. On la voit disparaître sur la route qui conduit au front.

Sur cette route qui va de Chimay à La Chapelle apparaîtra bientôt la commission allemande. On ne se bat plus, dès huit heures, dans ce secteur du front, où veille, sur les bords de l'Oise, la 166e division française, tandis que partout ailleurs la lutte sanglante se poursuit sans trêve.

Des paysans qui avaient été arrachés de leurs villages et de leurs fermes ont déjà traversé les lignes allemandes et reviennent chez eux en chantant des airs joyeux. Pourtant, ils savent bien qu'ils ne trouveront plus que ruines et misère. Ils racontent que beaucoup de soldats allemands ont brisé leurs armes...

En effet, l'armée du Kaiser, dont les rangs se sont éclaircis au point que les compagnies sont réduites à une douzaine d'hommes et que les régiments ne comptent plus que cent rescapés, semble moralement très affectée. Il y a des semaines qu'un vent d'émeute, venu de l'arrière, a gagné le front. Cela ne veut pas dire que sur plusieurs points du front, on ne se batte pas toujours avec une ardeur farouche, en dépit du manque de munitions et de la précarité du ravitaillement. Souvent même la faim est un stimulant amer et les blindés ennemis qui contiennent des vivres de choix excitent la fureur agressive des soldats allemands.

La délégation germanique a quelques heures de retard. La nuit approche et le brouillard envahit les plaines. Et voici que dans le crépuscule obscur surgit le phare d'une auto. Un trompette sonne inlassablement le signal : « Cessez le feu ! Cinq voitures se suivent qui s'arrêtent sur un signe donné par un capitaine français. Le trompette allemand cède la place à un trompette français. Les sons du clairon éclatent dans la nuit tandis que les voitures où quelques officiers français viennent de prendre place repartent et se perdent dans la brume.

Le 11 novembre sur le front

A 5 h. 10 min., heure de l'Europe centrale, la commission allemande d'armistice a accepté et signé les conditions qui lui étaient soumises. A 11 heures précises, la guerre est finie. Ce moment, attendu par des millions d'hommes, sera vécu par les divers secteurs du front sur lequel tout à coup règne la paix et le silence, d'une manière intense, mais inégale. A certains endroits, on luttera jusqu'à la dernière seconde, tandis qu'ailleurs le souci de sauver sa peau

(Suite à la page 9)



Très tôt le 11 novembre, Foch quitta le lieu des pourparlers, portant dans sa serviette le texte original du traité sur lequel figurent, à côté de la sienne et celle de l'amiral anglais Wemyss, les signatures des délégués allemands. — A gauche du maréchal, l'amiral Wemyss et le général Weygand.



Lundi 11 novembre 1918, 16 heures. Clemenceau monte à la tribune de la Chambre des députés et annonce la fin des hostilités. Au même moment, la Chambre des communes acclamait Lloyd George et ajournait sa séance pour se rendre à un office divin célébré dans l'église se trouvant en face du palais du Parlement.

Fêtes de la victoire à Paris et à Londres



A la tête de l'Etat-Major interallié, les maréchaux Joffre et Foch traversent la place de l'Etoile à Paris, après avoir passé sous l'Arc de Triomphe.



Révolution à Berlin

Tandis que l'Empereur a pris le chemin de l'exil, des soldats armés et des matelots parcourent en auto les rues de Berlin en agitant des drapeaux rouges.



Des troupes américaines défilent à Londres autour de l'Arc de triomphe de Constitution Hill, entre Green Park et le jardin du palais de Buckingham.

LA FIN D'UNE GUERRE

(Suite de la page 7)

et d'entrer sain et sauf dans les temps nouveaux a déjà prévalu sur la volonté de combattre. C'est ainsi que les Anglais ont perdu le contact avec l'ennemi qui se replie en hâte. Sur un point du front tenu par l'armée française, les grenades sifflent encore au-dessus d'un village qui abrite l'état-major. Mais déjà la population transporte hors de l'église les objets qui servaient aux troupes. A 11 heures, il y aura un *Te Deum* et une grande messe.

Mais à 10 h. 45, une décharge d'artillerie vient encore s'abattre sur le village, et à 10 h. 57, les mitrailleuses n'ont pas cessé de crépiter de l'un et de l'autre côtés du front. Et, subitement, un clairon donne le signal : « Cessez le feu ! » Les poilus sortent des tranchées, *La Marseillaise* éclate.

Le silence

Sur d'autres points du front, près de Mézières, par exemple, le combat a déjà pris fin depuis longtemps et, de part et d'autre, des cordons de sentinelles se font face, séparés à peine par la largeur d'une route. La machine militaire fonctionne encore avec précision. On place des sentinelles, on ordonne des relèves, mais sur les escouades qui vont et qui viennent, ne plane plus le spectre de la mort. En revanche, aux alentours de Sedan, le bruit de la bataille continue jusqu'à 11 heures précises. Et, tout à coup, c'est le silence, un silence à ce point étrange et impressionnant que les soldats en sont saisis et que des tranchées ne monte aucun cri d'allégresse. On cesse simplement de tirer.

Le dernier coup de feu

Du côté des Américains, qui occupent des positions au nord du fort de Douaumont, les dernières heures sont plus agitées. A 9 h. 30, après une forte préparation d'artillerie, les soldats partent à l'assaut et avancent d'une lieue et demie. Au cours de ce combat, l'heure s'avance et onze heures vont sonner. Les jeunes officiers d'une batterie se disputent alors pour avoir l'honneur de tirer « le dernier coup de canon de la guerre », et la discussion qui dure jusqu'à 10 h. 59 aboutit à un accord. Les cinq officiers tirent ensemble la corde qui fera partir le coup. Ce dernier coup est tiré au hasard et chacun des cinq officiers espère qu'il n'atteindra personne. Et, subitement, c'est le silence !

Les soldats allemands, à plusieurs endroits, sortent pleins d'enthousiasme de leurs tranchées et tentent de fraterniser avec leurs adversaires. Ils ne sont pas toujours bien accueillis. Un grand nombre de Français pensent avec amertume à leur pays si durement éprouvé. Quant aux Américains, ils commentent à faire, chacun selon ses possibilités, la chasse aux « souvenirs ». Ces jeunes hommes bien nourris, arrivés du Nouveau-Monde, regardent étonnés les fantassins allemands amaigris, flottant dans leurs uniformes sales et déchirés. L'un des soldats allemands, légèrement blessé, fait voir son pansement; pas d'erreur, c'est du papier. Alors s'établit un échange fiévreux. Les cocardes en fer-blanc

aux couleurs du Reich qui ornent les casquettes allemandes sont des souvenirs particulièrement recherchés. Il en est de même et davantage encore des croix de fer et autres décorations semblables. En contre-partie, les Américains offrent des vivres et du tabac.

Les soldats allemands ne connaissent pas encore, dans le détail, les conditions de l'armistice. Ils ont certes vu plusieurs de leurs officiers chercher la mort dans les derniers combats ou même la trouver dans le suicide. Mais ce qui importe aujourd'hui par-dessus tout, c'est d'être enfin libéré de l'enfer de la guerre.

Dans les capitales

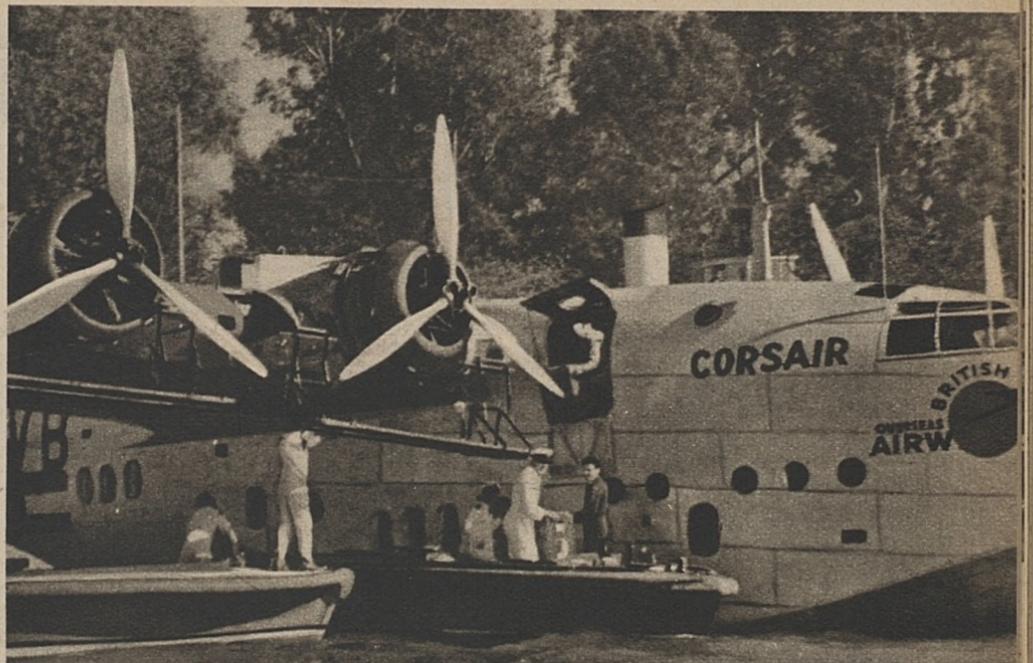
Le 11 novembre, à Londres comme à Paris, le canon et les cloches ont annoncé à 1 heure précise (heure de l'Europe occidentale) la fin des hostilités. Aussitôt, la foule envahit les rues. Les fabriques, les usines, les écoles ferment leurs portes. Les boutiques des fleuristes sont pillées. A Paris, une mer humaine déferle sur la place de la Concorde. Toutes les maisons pavoisent. A Londres, en dépit de la pluie qui s'est mise à tomber vers midi, la foule stationne devant Buckingham Palace et réclame inlassablement le roi. Partout, les soldats sont fêtés avec le plus grand enthousiasme. En Amérique, la nouvelle est communiquée aux journalistes peu avant 3 heures du matin par le Département d'Etat. A 3 heures et demie, tout le pays s'éveille au bruit des sirènes, des sifflets et des cloches. Au premier moment, les gens sont incrédules (ils avaient deux jours auparavant été bernés par une fausse nouvelle) mais bientôt, ils se précipitent au milieu du tumulte et du délire général. Dans la Cinquième Avenue, à New-York, des hommes portent sur leurs épaules un cercueil fait de caisses de savon. « Le cercueil du Kaiser ! » crient-ils à la foule.

L'après-guerre a commencé

Mr. Winston Churchill, ministre britannique des munitions, attend assis à sa fenêtre, Northumberland Avenue, le premier coup de onze heures et médite : « Que ferons-nous des trois millions d'hommes occupés dans nos usines de guerre ? Comment pourrions-nous transformer les épées en charrues ? » L'heure est arrivée de réaliser le plan longuement préparé en vue de la démobilisation du pays. Il faut changer de direction, et à toute vapeur. Immédiatement, le comité chargé de l'approvisionnement en munitions est convoqué.

Des milliers de prisonniers venus d'Allemagne où un grand nombre de camps ont été supprimés purement et simplement, arrivent dans la mère-patrie. Ceux qui avaient été affectés à des travaux agricoles quittent leur travail et c'est ainsi que des millions de quintaux de pommes de terre pourriront dans la terre.

Les journaux continueront encore pendant des mois à publier des listes de prisonniers et les nouvelles des derniers combats parviendront avec de longs retards.



Un « Corsair » de la ligne Afrique du Sud-Indes. Photo « Sphère »

Cargos aériens

Songer à l'avenir, c'est songer à l'aviation, c'est entrevoir des cieux pleins de multimoteurs géants, de courriers intercontinentaux, de sleepings volants quittant Londres pour Sydney ou New-York pour Moscou.

Aujourd'hui déjà, la guerre transforme, peu à peu, ce rêve en réalité. Le problème des transports militaires entre l'Amérique, l'Angleterre, l'U.R.S.S. et la Chine n'a pu être partiellement résolu qu'avec l'organisation de lignes aériennes dont le réseau dépasse ceux des plus grandes compagnies d'aviation commerciale de 1939.

L'immense avantage de ce ravitaillement, c'est qu'il est infiniment plus rapide que celui par bateau. Un convoi de navires marchands partis des Etats-Unis gagne les Indes — par le cap de Bonne Espérance — en quatre mois. Un convoi de quadrimoteurs « Liberator » relie en trois jours Baltimore à Bombay. Vingt-sept nuits sont nécessaires à un pétrolier pour aller du golfe du Mexique aux ports anglais. L'avion couvre ce trajet en moins de vingt heures.

La charge utile emportée est évidemment infime, comparée à celle du cargo. Mais le gain de temps est tel qu'il est possible de réaliser vingt à trente raids pendant que le navire fait un seul aller et retour. Ainsi, l'année dernière, les vaisseaux yankees qui apportaient en Egypte du matériel, de l'essence et des provisions pour la Huitième armée britannique en Libye, effectuèrent trois voyages. Les « Douglas » et les « Liberator » en accomplirent cinquante-quatre.

Les transports de guerre par avions n'ont pas que des avantages. Pour construire soixante quadrimoteurs, il faut plus d'ouvriers et de matières premières rares que pour un cargo « Liberty » de 6000 tonnes. Envoyer de tels avions dans le monde entier implique la création de bases, de relais et de dépôts d'essence qu'il faut eux-mêmes ravitailler et qui immobilisent une précieuse main-d'œuvre spécialisée. Enfin, le gros désavantage, c'est l'énorme consommation d'essence. Trente-cinq tonnes d'essence sont nécessaires pour déplacer par avion cinq tonnes de matériel de New-York à Tchoungking. — Ces chiffres sont basés sur les possibilités des multimoteurs d'aujourd'hui. Lorsque les Alliés disposeront de vastes flottilles de « Douglas DC-4 » et de Curtiss « Commando », les charges utiles augmenteront, les rayons d'action s'étendront et les consommations d'essence diminueront. Mais, comme le répète le major général Harold L. George, chef de l'« Air Transport Command » des forces américaines, les batailles de 1943 ne peuvent être gagnées avec les instruments de 1944.

Cet automne, sur des centaines d'aérodromes des cinq continents, les grands avions bruns à étoile blanche arrivent et repartent sans cesse. En Chine, en Russie, en Egypte,

en Irlande, en Australie, ils apportent les armes de Pensylvanie, les pneus du Brésil, l'essence du Texas. Des pilotes yankees soupent à Londres et déjeunent le lendemain à Washington. Des amis d'école qui s'étaient quittés sur le porche d'une université de Nouvelle-Angleterre se retrouvent au coin du carrefour d'un village sicilien, ou sous les palmiers d'une île du Pacifique. Jamais le monde ne fut si petit.

Une partie des appareils utilisés est formée d'anciens « Douglas DC-3 » — identi-



Un caporal-pilote de l'« Air Transport Command » surveille, en cours de vol, l'arrimage d'ailerons de rechange.

ques à ceux de notre *Swissair* — des lignes civiles américaines, transformés en C-47 militaires. Mais pour les parcours transocéaniques, ce sont des « Liberator » — non armés et ayant une soute à la place de l'habitacle vitré du bombardier, à l'avant du fuselage — qui sont employés. Sortant chaque mois par centaines des nouvelles usines Consolidated décentralisées de Fort Worth, au Texas, ils sont aussitôt mis en service sur San-Francisco - Fairbanks (Alaska) - Tchoungking, Chicago - Refuge - Harbor (Groenland) - Spitzberg-Moscou ou New-York-Terre-Neuve-Londres. Avec un rayon d'action de 6000 kilomètres et dix tonnes de charge utile, ils montent jusqu'à 12.000 mètres d'altitude, ce qui les place au-dessus de la plupart des orages ou des chasseurs ennemis. Leur vitesse de 460 kilomètres/heure leur a permis de décrocher les records de la traversée de l'Atlantique et de celle du Pacifique en reliant Terre-Neuve à l'Angleterre en 6 heures 40 minutes et San-Francisco à l'Australie en 35 heures 53 minutes.

De si rapides et fréquentes relations aériennes sauront, après la guerre, modifier le développement de la civilisation. Mais l'humanité aura payé très cher la transformation de ces actuels cargos du ciel en pacifiques diligences intercontinentales.

Jean BLAISY.



Le secrétaire d'Etat Scheidemann proclame la République devant le palais du Reichstag.



L'aviateur genevois F. Durafour, détenteur du brevet suisse numéro 3.

UN AS SUISSE

François Durafour est le plus ancien pilote suisse (brevet No 3), le seul ayant réalisé la performance d'un atterrissage et d'un décollage au Mont-Blanc, exploité jamais, renouvelé depuis. Il a bien voulu retracer pour nos lecteurs deux circonstances de sa vie où — pour employer un langage familier — il ne fallut pas mettre « les deux pieds dans le même soulier ».

Le Mont-Blanc, d'abord : « On ignorait totalement à cette époque — c'était en 1921 — de quelle manière se comporterait un avion décollant à 4000 mètres. Les principaux obstacles au décollage étaient la fluidité de l'air qui est peu porteur à cette altitude, ainsi que le rendement réduit du moteur. J'avais 100 mètres de plan incliné à ma disposition, et il fallait que je le utilise en montant. J'ai bien cru, à 25 mètres de l'abîme, que j'allais faire capoter volontairement l'appareil, tant mes chances de décoller paraissaient minimes. C'est à cet instant précis que l'avion s'éleva. Je le fis alors plonger dans le vide pour prendre une vitesse normale, et mes amis Casaï (l'actuel conseiller d'Etat), Hensler et Brunet, qui étaient là, ont bien cru que cette « plongée » était accidentelle... »

— Voilà pour le Mont-Blanc. L'autre épisode ?

LA GUERRE DES NERFS

— ...se situe le 14 août 1912, au-dessus de New-York, exactement au-dessus de Times-Square, au coin de Broadway et de la 44e rue. Mon moteur s'était arrêté, le tuyau d'essence s'étant coupé. J'étais entre les grattes-ciel et la mer... J'avais repéré, heureusement, un superbe terrain. Quand je fus à proximité, je m'aperçus que c'était un parc d'attractions, appelé là-bas « Les Palissades », hérissé de fils électriques pour l'illumination... Impossible d'atterrir dans ce fouillis. Il me fallut un certain sang-froid pour repérer un autre terrain qui se trouva être une cour exigüe entre deux blocs de maisons. Ce sauvetage « in-extremis » de mon avion et de moi-même me valut d'ailleurs une publicité bien américaine du « manager » qui patronnait mes vols...

— Voilà qui établit, en effet, que vous savez garder votre sang-froid. Mais comment faites-vous ?

— Eh! bien, je crois qu'il faut d'abord s'efforcer

de ne pas trop penser au danger, avoir la certitude, être persuadé qu'on doit et qu'on va l'éviter. On est ainsi à l'abri des fausses manœuvres, souvent mortelles dans notre sport.

Ca, c'est pour l'élément « danger immédiat ». En règle générale ?

« Penser d'abord à ce qui nous intéresse directement. Tenez : si j'avais le bonheur de pouvoir voler en ce moment, je vous assure que je parlerais plus avec mes collègues d'appareils et de possibilités de vols que d'exploits de bombardiers ou de chasseurs. On ne peut, évidemment, s'abstraire complètement de la guerre. On nous en parle trop souvent. Mais on peut et on doit s'en évader toutes les fois que c'est possible. Et elles sont nombreuses. »



Le fragile monoplane à bord duquel Durafour atterrit au sommet du Mont-Blanc, en 1921, exploité jamais renouvelé depuis.

— Vous venez de dire que — comme beaucoup d'aviateurs civils — vous ne pouvez plus voler. Quel est donc votre second sport, le « succédané », si j'ose dire ?

— Le vélo tout simplement. J'ai fait Genève-Lucerne l'année dernière. Et je parcours quotidiennement mes 40 à 60 kilomètres par jour. Cet entraînement a eu pour moi cette conséquence inattendue : je ne fume plus, moi qui, lorsque je livrais mes appareils, calculais toujours si mon cigare pourrait « tenir » de Villacoublay au Bourget en traversant Paris... » Marcel de Carlini.

GUARDIANS ET BARBELÉS

La traditionnelle fête annuelle des Saintes-Maries-de-la-Mer, en Provence, continue à se dérouler en dépit de l'occupation et des misères du temps présent. Les guardians sont de la partie, comme bien entendu, avec leurs petits chevaux de la Camargue, leurs tridents et leurs feutes à larges bords. Mais si le décor reste le même, quelque chose évoque la guerre et le long calvaire de la France: les barbelés qui envahissent jusqu'aux douces plages sablonneuses où est célébré le souvenir des bonnes saintes...



LE DR GEORGES AUDEOD ET 25.000 PAPILLONS

Ils avaient commencé une collection, comme tous les garçons il y a cinquante ans. Seulement, eux, ils y apportaient deux choses : l'esprit de suite — l'esprit scientifique. Certes, on grimait dans les réverbères d'alors, pour y dénicher les phalènes blotties près de la lumière ; certes, on ne partait jamais en course sans son filet. Mais aussi l'on allait chercher bien loin la chenille dans son habitat préféré, et l'on élevait « ex larva » ; on faisait pondre, pour élever « ab ovo », et l'on déterminait. Puis, on étalait avec soin dans les cadres. La lépidoptérologie peut être une science.

Le plus jeune des frères partit pour l'Afrique, missionnaire. Il n'en devait jamais revenir. Mais le jeune docteur, finies ses études, alla lui faire visite, au Mozambique. Semaines d'intense bonheur, de chasses heureuses. Puis, journées de détresse et de deuil : le premier client du jeune médecin était son petit frère mourant. Il rentrait, seul désormais, auprès de la collection comme d'un héritage sacré.

Docteur établi aux abords de Genève, il installa, d'emblée, sa « chambre aux collections » : une immense table pour le travail, les étagères ; aux murs, les meubles s'ajoutant aux meubles pour recevoir les cadres garnis. C'est là que se passait chaque heure de loisir d'une vie par ailleurs terriblement remplie. Et c'étaient les meilleures heures. On correspondait au loin, on faisait des échanges avec les quatre bouts du monde. On expédiait ses espèces inconnues à déterminer : l'une avait son grand spécialiste à Londres, l'autre à Saint-Petersbourg, car c'était le vieux temps. Et il en revenait des noms parfois inconnus, d'espèces nouvelles pour la science ; à quelques-unes se voyait attribué le nom même de leur découvreur : Audéoudi, Georgii. Et l'âme venait ; et la science du spécialiste : à son tour, le docteur se voyait remettre, par le musée d'Histoire naturelle de sa ville, des boîtes entières d'exemplaires à déterminer. De là les relations d'amitié. De là le geste du donateur, par testament en due forme. La collection du Dr Georges Audeoud est exposée — en partie — aujourd'hui ! Demain, elle sera dispersée dans les collections, déjà merveilleuses, appartenant à la Ville de Genève.



Le regretté Dr Georges Audeoud, qui fut médecin à Chêne-Bougeries, a légué à la ville de Genève son admirable collection de papillons. — (Photo Lacroix.)

Une activité a cessé. Un bon citoyen s'en est allé. D'autres viendront : pourquoi pas toi, jeune homme ? A. A.

! Mardi, jeudi, samedi après-midi.



LA MÉMOIRE DES ÉLÉPHANTS

Les observations d'un zoologue français ont établi que, de tous les animaux, c'est l'éléphant qui a la meilleure mémoire. La mémoire de l'éléphant est vraiment étonnante et dépasse de loin celle des autres animaux. Plusieurs histoires d'éléphants, d'une véracité absolue, viennent confirmer cette affirmation.

A Bénarès, par exemple, un éléphant de travail fut conduit un jour dans une ruelle où des marchands et des artisans tenaient leurs échoppes. Un tailleur, qui voulait manifestement irriter l'animal, le piqua avec une aiguille à l'extrémité de sa trompe. L'éléphant sembla ne pas sentir la douleur et continua tranquillement sa route. Deux ans plus tard, le hasard fit repasser l'éléphant dans la même ruelle. Il reconnut sur-le-champ le tailleur qui était debout sur le seuil de sa boutique. L'animal plongea aussitôt sa trompe dans une mare et arrosa d'eau boueuse le tailleur étonné qui fut trempé des pieds à la tête.

Un autre exemple montre encore mieux la mémoire des éléphants. Dans une ménagerie qui voyageait en Espagne se trouvait un éléphant hindou. On le conduisait un jour dans les rues de Barcelone, quand il s'arrêta soudain au milieu d'une artère animée. Chose étonnante, il venait de reconnaître parmi la foule l'Hindou qui, six ans auparavant, l'avait amené en Europe. L'éléphant se mit à pousser des cris joyeux, et il fallut tous les efforts de son ancien maître pour le calmer et lui faire continuer sa route. R. J.

LA « DAME AU CAMION ROUGE »



La « dame au camion rouge ».

Dans les régions les plus éprouvées de France, c'est-à-dire le Nord, on ne la connaît que sous le nom de « la dame au camion rouge ». Les bombardements là-bas sont si fréquents que le film des raids est connu de chacun. Un hullement de sirène, la descente aux abris, les immeubles qui croulent et, dans la poussière qui obscurcit tout un quartier les premiers déblaiements pour sauver les emmurés vivants ou retrouver les cadavres. Peu après, alors que les sinistrés s'abritent chez les voisins, dans les écoles ou les mairies, on voit arriver un camion rouge à cocarde tricolore du Secours National. Une jeune femme en descend, ouvre le panneau arrière de son camion et commence à distribuer vêtements, chaussures et denrées de première

nécessité. Une fois chacun pourvu du strict indispensable, la jeune femme repart. Demain, on la verra à Lille, après-demain au Havre, deux jours plus tard à Rouen. C'est sa destinée, volontairement choisie, de fée compatissante. Elle s'appelle Mme Le Coantic. C'est une Bretonne au visage typique. Quand la saison ou le mauvais temps lui laisse quelque répit, elle vit à Paris. Qui dirait alors, en la voyant acheter dans son quartier un bouquet d'œillets à la marchande ambulante, que cette jeune personne est une héroïne décorée de la croix avec palmes, tant pour son activité d'infirmière au cours de la guerre de 1940, que pour son intrépidité actuelle ?



Mme Le Coantic distribue des chaussures.

CANDEUR

Louis XIV, un jour, dit au garde suisse qui veillait à la porte de ses appartements privés :

— Tu ne laisseras entrer personne.

— Bien, Majesté.

— Sauf, toutefois, Mme de Maintenon...

Tu connais Mme de Maintenon, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, Majesté, répond le garde...

c'est la dame qui a acheté la charge de Mlle de La Vallière ! Ambreville.

GESTE ROYAL

Lors d'un voyage en France, le roi d'Angleterre Edouard VII vint rendre visite au ministre Delcassé, chez lui, boulevard de Clichy.

Quand il descendit de voiture, une petite fleuriste, qui était arrêtée devant la porte, s'approcha du souverain et lui dit sans façon :

— Monsieur, vous avez l'air d'un bon type. Achetez-moi un bouquet de violettes.

Edouard VII sourit, prit un petit bouquet dans le panier de la gamine, lui remit une livre sterling et pénétra dans la maison.

La petite considéra minutieusement cette pièce inconnue, et tout à coup, elle s'écria :

— Tout de même, on dirait sa tête !

PENSÉES SUR LES FEMMES

Nous nous sommes assimilés la Grèce, Rome, les Barbares. Nous nous assimilons les Nègres. Nous ne nous sommes pas encore assimilés les femmes. Géraldy.

Nous ne songeons pas assez quand nous jugeons une femme qu'il est difficile d'être une femme. Géraldy.

La moitié des femmes fait des hommes, des sots, et l'autre moitié fait des sots, des hommes. Frost.



Dans le quartier chinois de New-York, en attendant le passage de la maréchale Tchang Kai-Chek lors de l'un de ses voyages aux Etats-Unis.

L'Amérique s'ouvre aux Chinois

Inspirés par une juste admiration pour les exploits des Chinois, leur courage, leur résistance inlassable et leur long martyre, les Américains ont décidé de leur donner une preuve de leur estime : ils abrogent les lois d'exclusion qui frappent d'exclusion l'élément chinois aux Etats-Unis. Ils vont ainsi combler l'un des vœux les plus chers aux gens de Tchoungking, et accomplir dans une de ses clauses essentielles le testament de Sun-yat-sen : le père de la République chinoise avait mis en tête de son programme de revendications envers l'étranger, l'abolition de tous les traités et traitements inégaux, de toutes les mesures plaçant les Chinois dans un état d'infériorité. Les lois d'exclusion américaines blessaient profondément leur orgueil.

Elles parurent cependant nécessaires jadis. Aux jours héroïques où l'on découvrit tout à coup les richesses californiennes, ce fut une indescriptible ruée vers ce pays de l'or, cette terre de Cocagne. Les aventuriers furent si nombreux, et la réputation d'opulence faite à la contrée était telle, qu'en 1851 des navires amenant des immigrants étaient abandonnés en pleine rade de San-Francisco par leurs équipages assoiffés d'or. A cette époque, il n'y avait sur l'ensemble d'une population de 100.000 habitants que 8 pour cent de femmes. Le gangsterisme se développait d'inquiétante façon : en cinq ans, on compta 4200 meurtres et 1200 suicides. Pas d'ouvriers non plus. Force fut d'importer les travailleurs d'outre-Pacifique. C'est eux qui bâtirent villes et chemins de fer. Mais une fois le « boom » passé, le Chinois fit à l'ouvrier blanc, dont les exigences étaient bien plus élevées, une concurrence ruineuse. Ce sont les syndicats qui, en 1870, firent expulser 15.000 ouvriers chinois et, en 1879, adopter la première loi d'exclusion californienne, étendue à tous les Etats-Unis en 1892, et confirmée par le Congrès en 1902.

Cependant les Chinois sont près d'un million aux Etats-Unis, dont les deux tiers vivent sur la côte pacifique. A San-Francisco,

ils sont plus de 100.000, occupent un quartier immense, China Town, où la pauvreté surtout est apparente, mais recelant, dit-on, de grandes richesses, car il reste plein de mystères pour les Européens. Tous les ports du Pacifique possèdent leur China Town. Nous avons vu celle de Vancouver qui, sans pouvoir se comparer avec le quartier jaune de San-Francisco, a pourtant plusieurs dizaines de milliers d'habitants. Tout à coup, sans transition aucune, on passe des grands buildings géométriques, de la luxueuse ville des affaires, dans un quartier aux maisons basses qui, sans cesser d'offrir la traditionnelle brique américaine, ont je ne sais quel air modeste et pauvre. Tout à coup, on n'entend plus un mot d'anglais, mais seulement les étranges monosyllabes de la langue chinoise, et partout ce sont des yeux bridés, une certaine solennité légère dans la démarche, des inscriptions verticales et cabalistiques, et dans l'air un vague fumet de délicieuse cuisine chinoise. Longues robes, gracieux saluts. Soudainement, le temps perd sa valeur : les gens ne sont plus pressés. Nous poussons une porte et entrons dans un théâtre chinois. Une princesse étincelante de bijoux discute sur un ton de fausset, sur une mélodie scandée par une musique étrange, aiguë, lointaine, avec un grand diable de prince casqué, armé d'un immense yatagan dont il menace parfois la frêle poupée. Mais jamais il ne la touche, et la scène continue — depuis des semaines, nous assure-t-on — et les Chinois y prennent un singulier plaisir. C'est tout à coup l'Extrême-Orient, sans transition aucune, étalé là tout naturellement, sans fard, un peu étriqué dans ce cadre américain. Mais la baie de Vancouver, aux bassins multiples, se détachant sur les montagnes couvertes de pins, ne donnent-elles pas déjà une étrange illusion de paysage chinois...

Les Célestes, en Amérique, ne sont pas comme les Japonais d'habiles et actifs paysans. Ils s'adonnent à de petits métiers, vivent entre eux et se spécialisent dans la lessive.

Chaque semaine, vous pouvez leur donner sans crainte votre linge. Sur le paquet, ils font un signe étrange, pour vous incompréhensible, et le rapportent sans faute à domicile, avec les marques d'une politesse qui touche à la soumission. Jamais une pièce ne manque. Ils sont d'une honnêteté si scrupuleuse que, pour finir, ils ont gagné le cœur des gens. Et cela vaut aussi bien pour le Canada que pour les Etats-Unis. Dans le Dominion, ils ont pu lancer aussitôt après la dernière guerre une vague d'émigration. Il en est entré 61.000 en Colombie britannique entre 1921 et 1924. La province y mit alors le holà. La loi canadienne n'autorise l'entrée des Chinois que sur dépôt de 4000 dollars, montant acquis à l'Etat si le Chinois ne quitte pas le pays dans les six mois. La plupart empruntent la somme à une coopérative et restent dix, quinze, vingt ans. Ils vivent misérablement pour économiser un pécule tout en remboursant leur prêt. Pendant ce temps, leur famille attend en Chine et vit de leur gain. Ils reverront, vieux et fatigués, l'épouse laissée jeune au pays avec une nichée de bambins...

Près de la moitié des Chinois émigrés en Amérique sont originaires de Canton ou des environs, la province de Kouantoung. Les hommes du Nord, malgré le climat, ne viennent guère, même au Canada. Nombreux arrivent également les étudiants chinois, pourvus de bourses fournies par les missions ou les universités et collèges américains en Chine. Cette catégorie d'immigrés est, bien entendu, hors-quote. Les lois d'immigration ne lui sont pas appliquées. L'importance de ce mouvement d'échange intellectuel et spirituel ne saurait être sous-estimée : l'élite chinoise a pu se former ainsi sous l'influence de l'Amérique. Et si la République actuelle compte tant d'hommes de valeur, tous si sincèrement attachés à l'idéal démocratique, c'est à cette généreuse hospitalité éducatrice que le monde doit cet heureux phénomène. Les exemples les plus frappants sont ceux de la famille Soong, dont la cadette est devenue

Mme Tchang Kai-Chek. Celle-ci fit dès l'enfance son instruction à Macon (Géorgie), puis à Wellesley, université féminine du Massachusetts. Son frère T. von Soong étudia à Harvard, se pénétra des méthodes financières américaines à Boston. Il en est de même de M. Kung, ministre des finances chinois, beau-frère de Mme Tchang Kai-Chek. Cette pratique hospitalière et si profitable pour la Chine sera sans doute développée dans l'après-guerre.

Elle n'a rien à voir avec l'abrogation des lois d'exclusion. Celles-ci sont rapportées actuellement, d'abord en Californie, puis le Congrès devra se prononcer. On appliquera donc la quote régulière d'immigration aux Chinois. Ceux-ci seront mis sur le même pied que les Européens... Seront-ils admis en plus grand nombre ? La loi de 1924 permet l'admission de pourcentages d'immigrants correspondant au chiffre qu'ils atteignirent dans le dernier quart du XIXe siècle. A cette époque, l'immigration chinoise était déjà interdite... La nouvelle quote permettra exactement à 107 Chinois d'entrer annuellement aux Etats-Unis. Chiffre insignifiant. Sans doute... c'est ainsi que Washington entend défendre la race blanche sur son territoire... Mais toute discrimination blessante pour l'amour-propre des Chinois aura été éliminée. En principe, il seront traités comme les autres peuples. Ils n'en demandaient pas davantage.

Pierre-E. BRIQUET.

Un Suisse revient de Hong-Kong
L'auteur de cet attachant récit vécu ayant été mobilisé, en bon Contidéré qu'il est, nous nous voyons dans l'obligation de différer d'une semaine la publication de la suite de ses souvenirs.
La Rédaction

L'AFFAIRE PRASLIN

REPORTAGE RÉTROSPECTIF

PAR ANNE-MARIE REDARD

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Le 18 août 1847, la duchesse de Praslin était assassinée par son mari. Ce scandale sans précédent allait contribuer à la chute de la monarchie de juillet, et occuper une des premières places dans les annales judiciaires. — L'étude qu'on va lire met, une fois de plus en relief la violence des jugements contraires portés sur cette cause célèbre. La cas de l'égnématique Deluzy garde toute son actualité, tout son mystère, puisque ni la sévérité d'une enquête draconienne, ni les investigations passionnées des historiens et chroniqueurs n'ont pu trouver un terrain d'entente dans cette forêt d'inconnues.

La fureur populaire est à son comble. Après le procès Teste : le scandale Praslin ! « Corruption universelle », clament les publicistes, heureux de cette formule qui va permettre à l'opposition de secouer rudement le trône de Louis-Philippe. Cafés, boulevards et quais, tout bouillonne d'effervescence. Paris, la province, l'Europe apprennent qu'un « crime effroyable vient d'être commis et remplit d'horreur les cœurs de tous les habitants de la capitale... La duchesse de Praslin a été assassinée à l'aube. De graves soupçons pèsent sur le duc ! »

— Naturellement, glapit un camelot, c'est un gredin d'aristocrate ! Mais on va le tenir, tout duc et pair qu'il est. La loi est la loi.

— C'était fatal avec cette Deluzy ! Ça devait finir ainsi, opine une vieille femme au sourire pincé.

Un garde national de renchéir :

— Tant que la France tolérera ces gueux de protestants, il n'y aura pas de repos !

A deux pas, un jeune puritain au regard candide, fraîchement débarqué des lointaines Amériques, n'en croit pas ses oreilles : « Est-ce une nouvelle Saint-Barthélémy ? Et qui est cette Deluzy ? » Fort préoccupé, Henri Field enfila la rue Monceau où réside le pasteur Frédéric Monod. Lui seul pourra le renseigner. Décidément, Paris est surexcité ! Voici un grand diable de radical, qui braille de tous ses poumons, le cylindre sur la nuque : « Guizot ? Je vous dis qu'on l'a ! Splendide affaire : un duc et pair assassin, mais c'est inespéré !... » Et les groupes se forment, s'interpellent, se bousculent, comme s'ils revendiquaient leur part dans ce drame.

La nouvelle du désastre vient de terrasser le roi en son château d'Eu. Sans doute le ministère va-t-il être renversé. Il s'agit de désarmer l'opposition, de frapper un grand coup. Hâtivement, il convoque la Chambre des Pairs. Son indignation est sincère : « S'il est coupable, — il songe au duc — pas de grâce. Il faut un exemple, un exemple terrible. » Il pense également à son ami, le vieux maréchal Sébastiani, père de la victime, actuellement en Suisse, à Vevey. Il imagine son déchirement. Toute la maison royale est bouleversée. Personne ne s'explique, parmi les courtisans, comment la Deluzy, obscure gouvernante, a pu avoir assez de crédit pour jeter un tel trouble dans l'une des premières maisons de France. La reine, particulièrement affectée par la tragique disparition de la duchesse de Praslin, fait dire une messe pour le repos de son âme.

Une nuit suffocante est descendue sur cette torride journée d'août, une nuit épaisse, huileuse, propre à concentrer toutes les exhalaisons, à les exaspérer par vagues lourdes, sur les artères surpeuplées de la métropole. Elle enserre la Conciergerie qui dresse sa tragique façade, sentinelle du destin, insensible à la douleur comme à la joie. Sur la cour intérieure, morte à la vie, plongent quelques cellules. Derrière le double grillage d'une de ces étroites fenêtres, s'appuie une tête de femme, pâle et défaite sous sa cascade de boucles marron. Ses yeux verts angoissés, semblent implorer, comme s'ils quêttaient de la pitié, puis se durcissent soudain, en un reflet d'acier. Le front est obstiné, les lèvres frémissantes. Henriette Deluzy mesure l'étendue de la catastrophe.

Elle se revoit six ans plus tôt, le 1er mars 1841, lors de son arrivée dans le somptueux hôtel Sébastiani qu'habitent les Choiseul-Praslin, 55, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Obscure petite institutrice, retour d'Angleterre, munie d'un bon certificat de lady Hislopp, affrontant la plus délicate situation où puisse se débattre une femme jeune, jolie, douée, mais que son rôle subalterne confine à la *nursery*, à l'ombre d'un couple de grands seigneurs désunis.

La duchesse, sombre beauté corse, alourdie par de nombreuses maternités, impulsive, violente, mais de sentiments nobles et généreux, s'obstine à reprendre dans ses liens un époux naguère modèle. Son cœur se consume en brasiers de tendresse pour lui et ses enfants, et ne sait modérer la fougue de ses élans. Le duc, « petit de taille, nerveux, énergique, fier et d'une extrême irascibilité », au dire des témoins, ne supporte aucune contradiction et se révèle particulièrement imbu de ses prérogatives de chef de famille. Charmeur et spontané en société, il oppose à sa compagne une froideur polie, allant jusqu'à l'hostilité, comme s'il lui en voulait de ses propres incartades.

Guerre sourde de deux êtres qui se déchirent, dont les fréquents heurts exacerbent les passions. C'est dans ce milieu que le destin a placé Henriette Desportes, orpheline, sans appui, sans ami, reniée d'un grand-père bonapartiste qui n'admet pas que sa petite-fille aille gagner sa vie chez des nobles de l'ancien régime qu'il hait ! C'est pourquoi elle s'est vu contrainte de changer d'identité.

Henriette Deluzy, tel est le nom sous lequel elle s'imposera aux Praslin.

Dès la première entrevue, la duchesse s'est révélée hostile. La nouvelle venue, trop jeune et trop séillante, que l'égoïsme féroce de son mari lui impose contre son gré, elle la craint, la redoute, pressentant le danger. Ses grands yeux de diamant noir jettent des regards de détresse : l'ennemi est dans la place ! Déjà le duc, charmé, conquis, sourit à l'intruse. décide et tranche tout, comme si sa femme n'existait pas. En fait, son rôle n'est plus que celui de figurante. Les neuf enfants sont présentés, quatre garçons et cinq filles, jolies têtes brunes ou blondes, chez lesquelles alternent la vivacité corse et la finesse gauloise. Petit peuple ardent, spontané, affectueux qui va passionnément s'attacher à la

Premiers froids

**Le froid, cette bête qui rôde,
M'a prise au poignet, tout à coup.
Il a défait l'étreinte chaude
De mes dix doigts, jusques au bout.**

**Un long frisson m'a secouée.
Hélas, c'en est fait de l'été !
L'écharpe encore dénouée,
L'automne assied sa royauté.**

**Adieu donc étoffes légères,
Bras découverts, cheveux au vent,
Gais repas dans la sapinière,
Chants et ris sur les flots mouvants.**

**Le temps est là des douces brumes,
Des sonnailles, des gels sournols,
Des fruits mûrs et du toit qui fume.
Le temps est là-des premiers froids.**

A. Margot-Leresche

jolie « Mademoiselle », un peu surpris néanmoins d'un jouet si neuf, si gracieux. Quelle magnifique aventure après l'austère et maussade institutrice des derniers mois, car les gouvernantes ne font pas long feu chez les Praslin !

L'étrange tableau que celui de ces trois êtres dont la vie commune n'est qu'un torrent de lave ! Théobald de Praslin a transféré toute l'autorité maternelle entre les mains d'Henriette. Situation anormale, injurieuse, que n'accepte point la duchesse et dont les lettres à son mari crient la détresse : « Maintenant que tu m'as arraché tous mes enfants pour les donner à une évaporée que tu connaissais à peine ; à qui tu as donné tous mes devoirs à remplir, toutes mes joies, toute mon autorité ; qui a le droit de disposer de mes biens les plus chers, mes enfants, qui est la compagne de mon mari ; qui a conquis le droit d'entrer à toute heure, en toutes circonstances, dans cet appartement, où moi, ta femme, la mère de tes enfants, je n'ai plus le droit d'entrer, lors même que tu es malade. Oh ! sous un masque d'inconscience, il y a bien de l'intrigue, de l'inconvenance, du défaut de pudeur, dans cette personne qui manque de sentiments religieux, et sans eux la vertu des femmes n'est qu'un sable mouvant... » Très vite la tension s'aggrave, frise le scandale : le duc passe les soirées soi-disant en compagnie de ses filles, mais en réalité avec leur gouvernante, puisqu'elle

ne les quitte point ! Ce n'est pas tout ; la malheureuse mère refusant d'avoir à sa table une personne que son rang et sa situation lui interdisent de considérer comme une rivale, mais que son attitude rend toujours plus odieuse, à la mortification de voir son mari aller prendre ses repas à la *nursery*, puisqu'elle n'a voulu se plier à ses exigences.

Cela ne fait pas l'ombre d'un doute : Henriette Deluzy règne sur la place. Soutenue par le maître de céans qui met une coquetterie évidente à devancer ses vœux, elle obtient coup sur coup une sous-gouvernante, puis un gouverneur pour les fils. Par la suite, elle fera mettre ceux-ci au Collège Bourbon, tandis que les trois cadettes seront placées au couvent du Sacré-Cœur. Elle dirige, ordonne, décide comme chez elle. En fait, elle est chez elle, puisque la duchesse n'a pas un mot à dire : « Mlle Deluzy règne sans partage. On n'a jamais vu par la forme une position de gouvernante plus scandaleuse. » De là à perdre le sens des situations, à manquer de doigté dans la griserie de sa toute-puissance, il n'y a qu'un pas. Il semble bien que ce pas, Henriette l'ait fait largement, même au delà des convenances morales, si l'on se base sur un acte testamentaire de M. de Praslin, daté de 1843 — donc deux ans seulement après son entrée — où il lui assure une rente de 3000 francs « en reconnaissance du zèle éclairé qu'elle apporte dans l'éducation de ses filles ». Si l'on calcule ce que cette somme représente pour l'époque, on ne manquera pas de constater l'extrême générosité de ce legs. Décidément, les apparences sont contre elle. Elle le sait et ne fait rien pour y remédier. « Oui, la personne qui est capable de profiter des dissentiments qu'elle a remarqués entre nous à son arrivée, afin d'accroître son autorité, qui nous a complètement brouillés, qui a totalement séparé une mère et ses enfants, est profondément immorale et indigne de la confiance que tu lui témoignes... », constate Mme de Praslin. Mais autant en emporte le vent ! Henriette n'a cure d'apaiser une femme malheureuse, de lui témoigner quelque respect, bien que vivant sous son toit, acceptant son argent. Au contraire, elle goûte une joie mauvaise à l'accabler de ses perfidies. N'y a-t-il rien de plus méchant que cette réplique (toute arrogance mise à part) : « Je regrette, Madame, qu'il ne me soit possible de servir de médiateur entre vous et M. de Praslin ; mais dans votre intérêt, je vous engage à faire attention à votre manière d'être avec moi. Je conçois qu'il vous soit pénible d'être séparée de vos enfants ; mais d'après la résolution positive de M. de Praslin à cet égard, je sens qu'il faut qu'il ait des raisons trop graves pour avoir pris un semblable parti, pour qu'il ne me soit pas un devoir important de m'y conformer. » Ce ton, Henriette le prend un an déjà après son arrivée. Que sera-ce par la suite ! Le calvaire de la pauvre duchesse perçe à chaque ligne de son journal intime commencé lors des années heureuses, et dont la plume se plaît à tracer l'agréable image. Viennent les désillusions, les premières amertumes durant l'hiver 1839-40.

Mais sitôt après l'arrivée d'Henriette, le ton évolue vers le drame. On le retrouve dans les lettres adressées à son mari, lettres qu'il finira par ne plus même ouvrir, tellement la nature des reproches risque de troubler sa conscience. « Si tu savais combien tu me fais souffrir ! Je ne te demande que la grâce de m'éloigner dans la solitude... Tu me contraindras à fuir : ne vaudrait-il pas mieux s'arranger sans se brouiller ?... Si je reste, je te propose un arrangement, réfléchis. Je me ferai ordonner, si tu veux, les bains de mer ; j'irai seule à Carteret. J'y prolongerai trois mois ; si la vie que tu t'es arrangée avec nos enfants et Mme D. te convient toujours, sans avoir la charge d'une femme qui veut être la compagne de son mari et la mère de ses enfants ; si, enfin, il t'arrive d'être veuf, tu me le diras franchement, je resterai là-bas... »

Toutes ces suggestions trahissent le secret espoir de ramener l'infidèle. Pauvre Fanny, qui croit encore à sa pitié ! Il y a aussi des enfantillages de sa part. Les accusations d'immoralité à l'adresse de l'intrigante sont trop fréquentes. Elles s'expliquent, néanmoins, par le fait que la duchesse est profondément catholique. Une protestante sous son toit, c'est la mettre à la torture. Et si elle juge la morale réformée d'après la tenue d'Henriette, on ne s'étonne plus qu'elle la déclare « sans principes » ! Cependant, elle lutte encore et toujours, afin de sauver ce qu'elle peut des apparences. En mère prévoyante, elle tient aux mariages de ses filles ! Elle sert de rempart. A Paris, au château de Vaux-Praslin — cette merveilleuse résidence qui fut celle de Fouquet et qui vient d'être somptueusement restaurée — à Dieppe, au Vaudreuil chez son père ; en Corse, à Olmato, partout, elle livre bataille, haletante, désordonnée, et bien que vaincue d'avance, tente, en dépit des sinistres pressentiments qui l'accablent, un rapprochement impossible. Si les gestes incontrôlés démasquent sa jalouse irritation, bien vite son habituelle générosité fait un effort vers la récon-

ciliation. N'est-elle pas noble cette missive du 1er de l'an 1847 adressée à Henriette : « S'il est défendu de se coucher sans être réconcilié avec son prochain, il me semble qu'une nouvelle année doit avoir plus forte raison pour mettre fin à tous les dissentiments et oublier tous les griefs. C'est donc de bon cœur que je vous tends la main, made-moiselle, et vous demande d'oublier pour bien vivre désormais ensemble, tous les moments pénibles que j'ai pu vous occasionner, et vous promets aussi de passer une éponge sur les motifs qui, en me blessant, m'y avaient excitée... Je suis bien convaincue de votre attachement sincère et tendre pour les enfants, et croyez-moi, personne n'est disposée plus que moi à la reconnaissance et à l'affection pour les personnes qui se consacrent à eux, si je ne suis pas blessée au cœur par la pensée qu'on les détache de moi... Mais quel reproche entre les lignes, quelle résignation, pour aboutir à cet aveu : « J'envisageais avec tant d'ardeur le moment où mes filles seraient grandes, et, je l'avoue, je souffre bien de les voir ce qu'elles sont pour moi. » Il faut un cœur bien dur pour ne point entendre l'appel. Henriette y restera sourde.

A la longue, la résistance physique de Mme de Praslin s'est usée. Puisque son mari ne fait rien pour sauver les apparences, pourquoi le sauver, lui ? Dans sa lettre du 15 juin 1847, les conditions sont formelles : « Ce qui peut assurer le mieux d'une manière honorable sa retraite (comprenez : Deluzy) c'est une pension de mon père, garantie par moi, et son voyage en Angleterre, qui expliquera d'une manière favorable un brusque départ... J'ai rempli ma tâche; l'intérêt de mes enfants, celui de leur établissement, ne me permettent pas de prolonger plus longtemps, par résignation, un état de choses fâcheux pour tous. » C'est ce qu'il eût fallu faire au début !

De son côté, le vieux maréchal est à bout de patience. Il adore sa fille, fruit d'une union heureuse mais trop brève. Mariée à Jeanne de Coigny, cousine de la jeune Captive qu'a immortalisée André Chénier, il avait emmené sa jeune femme à Constantinople, en 1806, où l'envoyait Napoléon comme ambassadeur auprès de Solim III. C'est là-bas qu'est morte sa belle compagne en donnant le jour à cette malheureuse Fanny. Les insinuations puis la méchanceté ouverte de certaines chroniques à scandales dans la presse de l'opposition, lui ont confirmé les plaintes de sa fille. Jusqu'à présent, il lui répugnait d'intervenir dans ce ménage. Mais l'aveuglante réalité se présente sous un jour révoltant. Il n'a pas oublié le choc qu'il a éprouvé récemment, en Corse, lorsque son gendre vint accompagner les enfants et l'inséparable Deluzy, sans s'inquiéter de sa femme laissée en France, seule et malade. Maintenant, la coupe déborde. Il s'installe en l'hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, qui est en réalité le sien, constate les repas et les soirées solitaires de sa fille, le malaise qui règne dans cette maison où la domesticité jase, plaint la duchesse — car elle est très aimée — accable de son mépris l'intruse. Son vieux cœur saigne en constatant les regards contrits des enfants devant leur mère, regards gênés où ne brûle aucune affection. Toute leur tendresse, ils la réservent à leur père qui les flatte, à l'institutrice qui a volé leur mère de ses droits, et qui, habile, les détourne pour en faire ses appuis.

Le maréchal a les moyens de mettre un terme à la situation. Sa fortune est immense et la dot de sa fille, très supérieure à celle de son gendre. De nombreux héritages viendront encore augmenter des revenus déjà considérables. Il pose donc ses conditions : renvoi de Mlle Deluzy contre une pension viagère, ou procès en séparation. Le duc a tout à perdre. Il prend peur. Soudain, il s'éveille à la réalité et réalise le scandale. La famille royale elle-même est intervenue. La reine en personne l'a exhorté. Il faut donc se décider. Il supplie Henriette d'accepter l'ultimatum du notaire Riant et de l'abbé Gallard : « Cédez, je vous en supplie, avec bonne grâce, et sans irriter Mme de Praslin, car le scandale dont on vous a parlé ne peut qu'être un procès en séparation, et alors je perdrais mes filles. » Qu'il est déjà loin le temps où il lui promettait une augmentation de 1500 francs, « ...si elle avait le courage de rester... » !

La partie semble perdue en ce qui la concerne. Et cependant que d'amertume encore sous la plume de la duchesse, à la veille de ce départ : « J'ai besoin de me répéter à toutes les heures que j'ai accompli un devoir sacré vis-à-vis de mes filles en consentant à joindre enfin mes efforts à ceux de mon père pour renvoyer cette femme. Il m'en a bien coûté. Je hais l'éclat, mais enfin tout le monde me disait, et ma conscience aussi, que c'était mon devoir. Mon Dieu, quel sera l'avenir ? Comme il est irrité !... » Eclate ce cri de mère : « Les pauvres enfants, on les séquestrait, afin que leur ignorance des usages et des convenances ne leur fit pas apprécier les mauvais exemples qu'elles avaient sous les yeux. » Mais ce qui devient alarmant, ce sont les fameuses menaces du duc : « Que veut-il dire aussi avec ses mystérieuses réticences sur ce qu'il prétend savoir sur mon compte; il faut qu'on lui ait fait d'infâmes calomnies sur moi. » Si c'est une comédie du coupable époux, elle prête à rire, car l'honnêteté de la duchesse est proverbiale. Tous ses actes le confirment. Si c'est l'œuvre d'Henriette, que penser d'une perversité pareille ? Qu'elle ressente de la colère de ce renvoi, insultant malgré les formes qu'on y a mises, cela se conçoit. Mais si elle a eu recours à la calomnie pour se disculper, ou se venger, ou les deux à la fois, cela ouvre des horizons et autorise toutes les suppositions ! En admettant — ce qui est difficile — qu'il n'y ait pas eu de relations

coupables entre elle et le duc, comment nier son pouvoir étrange d'après l'aveu qu'en fait la duchesse dans ses dernières Impressions, datées du 13 juillet 1847 : « Elle doit partir, dit-on, lorsque nous irons à Praslin, et en attendant, son empire s'exerce toujours le plus absolu. Père et enfants, elle tient tout en chartre privée; je comprends assez son jeu, si elle a décidément toute honte bue... Il prétend qu'on calomnie ses relations, et il affiche publiquement rupture entre lui et mon père à cause d'elle; il rompt avec nous et ne la quitte pas. »

Il y a encore d'autres témoignages accablants, ce sont les lettres du maréchal à son gendre. Fatale, certes, Henriette l'a été, au delà de toute expression. Qu'il soit entré du calcul, de l'astuce, voire de la perversité dans son jeu, il n'y a pas à hésiter. Une personne tant soit peu honnête ou fière persisterait-elle à s'imposer dans un milieu où elle est la cause de pareils troubles ?

La voilà partie. La duchesse souhaite fort lui voir gagner l'Angleterre et lui offre à ce propos plusieurs introductions dont une pour lady Tancorville. Momentanément jouée, la gouvernante compte bien regagner du terrain à la première



Le duc de Praslin et, ci-dessous, la signature de sa femme. Il nous a été impossible de trouver en Suisse un portrait de la duchesse. Peut-être un aimable lecteur pourra-t-il combler cette lacune ?

A. Praslin de Praslin

occasion. Elle feint donc de ne pas comprendre et descend chez Mme Lemaire qui tient une modeste institution de jeunes filles à la rue du Harlay. De cet asile, elle pourra continuer à exercer son redoutable pouvoir. Ce que voyant, Mme de Praslin, cédant à un mouvement d'humeur, peut-être de vengeance, n'écrit point l'attestation demandée. Le duc vient voir à trois reprises, dans l'espace de trois semaines, l'ancienne institutrice de ses enfants. La seconde fois même, il est seul, refuse de monter, alléguant sa tenue de voyage, et l'emmené avec lui en voiture. Elle a certainement dû exiger lors de ce tête-à-tête la fameuse lettre, qui maintenant doit prendre le caractère de réhabilitation, car elle se dit compromise. Il est impossible à Mme Lemaire de lui accorder un poste dans sa maison sans être à même d'exhiber quelques lignes de la duchesse. Or, il convient de noter en passant que l'héroïne n'est pas dans la misère, puisque son départ lui assure une rente viagère du maréchal, garantie par sa fille; cela par-devant notaire !

C'est ici qu'intervient un geste qui surprend de la part d'une nature aussi posée, froide et calculée que celle d'Henriette. Elle imagine un suicide au laudanum, tentative vaine d'ailleurs. A-t-elle cédé au découragement, à la suite de la perte de ce poste fort lucratif et dont elle a dû goûter jusqu'à la griserie le luxe, étant donné le train de cette grande maison ? Le contraste avec la modeste pension de la rue du Harlay est de toute évidence accablant ! Mais un caractère aussi combattif et décidé ne connaît pas semblables déficiences. Il y a autre chose qu'elle se garde de confier à son journal intime, et qui, pour cette raison, égare sur une autre voie son arrière-petite-niece et remarquable biographe Rachel Field. Cette inconnue qu'on pressent s'impose

par la logique des faits. Qu'on imagine une obscure petite institutrice, jolie, pleine d'entrain, qui ne manque point d'esprit, dont la vie jusqu'alors n'a été qu'une longue suite d'années grises passées entre la nursery et l'antichambre, retranchée de la société en général et particulièrement de celle des hommes, entrant subitement en rapports étroits avec un être du bel air, encore jeune, de naissance illustre, qui lui confère tous les pouvoirs d'une maison, qui la recherche au point de jeter le plus grand trouble dans son ménage, qui affecte de ne plus la quitter et se brouille pour ses beaux yeux avec sa famille ! Comment ne serait-elle pas éblouie ?

Henriette n'a connu jusque là qu'un très humble et très quelconque *clergyman* anglais, qu'elle a dédaigné, présentant d'autres chances. En attendant que le sort replace un théologien sur sa route, voici une personnalité qui a rang de duc et pair, sur laquelle tout le monde a les yeux, — le monde n'est jamais difficile — et cette personnalité se déclare son homme lige ! C'en est trop. L'amour n'a pas voulu sourire plus tôt, il sourit maintenant. C'était fatal. La persistance à rester dans cette maison en est la preuve frappante. Cependant, il y a un abîme entre elle et cet homme : il est marié, il a neuf enfants, sa condition sociale le situe presque sur les marches du trône. Il y a encore la différence de confession, quasi irrémédiable en l'an de grâce 1847 ! Lors même que tous ses efforts y tendraient, sa logique lui démontre quotidiennement qu'elle ne saurait être épousée.

Se pose alors la seconde inconnue : existe-t-il réellement des liens coupables entre elle et le duc ? La Justice aura l'occasion de se saisir d'un paquet de lettres dans le secrétaire de M. de Praslin qui soulèveront bien des controverses. Toutes débutent par « Mon cher Théobald » et portent la signature mystérieuse d'Azélie. Ces documents constituent une preuve accablante. Pour des raisons qui seront exposées tout à l'heure au procès, elles ne pourront être un motif suffisant pour que l'accusation soit retenue. Il va sans dire que la brillante romancière Rachel Field n'en fait nulle mention, le journal de son arrière-grand'tante ignorant à dessein ces témoignages d'un trop bruyant passé !

Quelle qu'ait été la situation, le rôle sentimental ne peut être minimisé dans cette affaire. Trois hypothèses s'offrent donc à l'esprit. Cette tentative de suicide peut correspondre à un acte de désespoir, à la hantise de perdre l'être aimé. Elle peut aussi répondre à un sentiment de honte et de dégoût de soi, au cas où la conscience parlerait trop éloquentement. Mais ce n'est pas assez faire la part de cet énigmatique caractère. N'y aurait-il point — toute sa précédente attitude vient appuyer cette hypothèse — une géniale comédie pour amener le duc à ce qu'elle veut, c'est-à-dire la lettre de recommandation ? Un procédé comme celui-ci est appelé à exercer une pression brutale mais infaillible sur une nature aussi faible et impressionnable que celle de Théobald. Dans tous les cas, Mme Lemaire, complice innocente de cette mise en scène, en parle à Praslin lorsqu'il revient avec ses filles le 17 août au soir, et ne manque point d'associer cet acte de désespoir au fait que la duchesse n'envoie toujours pas cette fameuse attestation ! Il se trouble : « Je joue un rôle fâcheux dans toute cette affaire. » Cependant, Henriette, avec habileté, revient à la charge, brosse éloquentement le tableau de sa vie sacrifiée, et dont les perspectives ne laissent aucun espoir sans une ligne de recommandation de son ancienne maîtresse ! Pour un cœur amoureux, quelle détresse, quelle révolte. Le vent de la folie peut souffler maintenant. La porte est ouverte à tous les cyclones. Que n'inventerait pas un être passionné pour sauver la femme qu'il aime ? Et pour rompre un silence décidément troublant, le duc articule : « Venez demain à deux heures, mais je ne garantis rien. »

Entre quatre et cinq heures du matin, sitôt après le départ du frotteur qui couche dans l'antichambre, le duc pénètre dans l'appartement de sa femme, contigu au sien, sis au rez-de-chaussée. Armé d'un couteau et d'un pistolet, il frappe sauvagement la pauvre femme, de quatre grands coups de crosse à la tête. Elle s'éveille, s'échappe, court par la chambre; il la poursuit avec le couteau, entaille profondément les bras, la poitrine, la main gauche, le ventre, tout le corps. Elle lutte avec son assassin, enfonce ses ongles dans son poignet, mord, appelle au secours, atteint enfin la sonnette, l'arrache dans un geste désespéré, la gorge béante, le sang s'échappant à longs flots, et tombe enfin sans connaissance sur le tapis. Théodore de Praslin regagne hâtivement sa chambre, brûle dans la cheminée divers morceaux de linge ensanglanté, se lave à plusieurs reprises, écoute. Au bruit, les domestiques sont accourus. Bouleversés, ils trouvent leur infortunée maîtresse baignant dans une mare de sang. Quant au duc, il se livre à la comédie du désespoir, serre sa femme sans ses bras, accuse un soi-disant voleur, certifie qu'il l'a vu prendre la fuite. Mais le valet de chambre, Auguste Charpentier — qui a donné le tour par le jardin, la porte de la duchesse étant fermée — affirme avoir vu quelqu'un de la taille du duc ouvrir la fenêtre de l'antichambre et se retirer brusquement lorsqu'il est apparu. Il a assisté à trop de querelles dans ce ménage, il a vu de trop près ses maîtres, pour que le soupçon ne se présente pas spontanément à son esprit. Les médecins arrivent sur ces entrefaites et ne peuvent que constater la mort de la victime par hémorragie. La justice fait son apparition. Il peut être sept heures environ.

(A suivre)

Flocons de chocolat NUTRITIFS

en vente maintenant
contre coupons 20/21
Cacao, Café,
Succédanés du café etc.
100 pts. = 200gr.



Lindt & Sprüngli



La table

CARUELLE

est un cadeau idéal.

C'est une petite table magique qui possède des qualités diverses et incroyables.
A côté de ses innombrables possibilités d'emploi, c'est un petit meuble plaisant, commode et partout le bienvenu.

Demandez la liste des fournisseurs aux
Usines Embru S. A., Ruti (Zurich) Tél. 2 33 11

embru



Deux parfums de Paris

PARFUMS LUCIEN LELONG



AGENT GÉNÉRAL: E. TETTAMANTI, Stampfenbachstrasse 75, ZURICH 6

Ph. Pottier

LA CAMPAGNE DE RUSSIE

PAR LE COL. - DIV. E. GROSSELIN

ENCORE SMOLENSK...

L'empereur, à Vitebsk et surtout à Smolensk, où il entre le 16 août 1812, hésite à poursuivre sa marche. Des avis impérieux lui montrent le danger de s'enfoncer plus avant dans les plaines infinies de Russie. Murat même, le sans-peur, le téméraire, se jette à ses genoux, lui demandant d'abandonner cette poursuite devant le vide. L'empereur est convaincu que l'ennemi acceptera le combat pour couvrir Moscou, ses victoires passées lui assurent le succès de cette rencontre et la fin de la campagne. Pourtant l'incendie de Smolensk aurait dû lui ouvrir les yeux. Poussé par le destin, il est en vue du Kremlin. Et toujours dans cet automne précoce de 1812, les cosaques-fantômes et le fantassin botté se sont évanouis dans la steppe brumeuse. Lorsque Moscou s'allume, la nuit, comme un flambeau, l'empereur mesure l'âme russe et la tactique de la terre brûlée. Tard, il prend le chemin du retour. La neige tombe. A Paris, Malet conspire. L'empereur, à Smolensk, où ses hommes, entre le 8 et le 15 novembre, se battent entre eux pour la dernière miche, doit quitter l'armée; comme en Egypte il a quitté Kléber.

Et cette armée franchira moins facilement la Bérésina que le traîneau garni de fourrures qui au galop enlève l'empereur.

L'AVANCE

Conduites par un brillant état-major, nourri des plus saines traditions stratégiques, les armées allemandes, du 1er au 17 septembre 1939, ont obligé la Pologne à capituler. Soudain, le 9 avril 1940, elles attaquent le Danemark et la Norvège. Le 24 mai suivant, ces armées, grâce à leur magnifique préparation militaire sont maîtresses de la situation.

Le 10 mai 1940, les troupes allemandes franchissent les frontières de la Hollande, de la Belgique, du Luxembourg et de la France. Dans une campagne foudroyante qui fait grand honneur à l'état-major général allemand, le 22 juin suivant, ayant réussi à tourner la ligne Maginot, les soldats du Reich dépassent la Loire et Lyon, entraînant la victoire.

Le 6 avril 1941, les colonnes allemandes entrent en Yougoslavie et en Grèce, le 18 avril suivant, elles se sont emparées de cette partie des Balkans. Elles commandent même, de la Crète et de Rhodes, la Méditerranée orientale.

Le 21 juin 1941, les avions et les blindés allemands franchissent le Niémen et les sources du Pripet, fonçant à toute benzine vers la steppe soviétique.

A cette avalanche de soldats aguerris, préparés dès longtemps à leur métier, conduits par d'excellents stratèges, que va opposer l'U. R. S. S. ?

Le maréchal Mannerheim, grâce à la préparation militaire de la Finlande, a tenu en échec la grande armée soviétique, dès le 30 novembre 1939, durant 100 jours, 100 jours de victoires de ses 220.000 Finlandais.

Les critiques les plus prudents annoncent qu'en août les blindés allemands s'approvisionneront à Bakou, que l'Oural avec ses cuivres, ses étains, son aluminium, sera atteint et que l'Ukraine, grenier de l'Europe, deviendra le grenier de l'Allemagne.

Les armées de l'Allemagne, marchent de victoire en victoire à grande allure. C'est Biélostok, la belle manœuvre de Cannes, où le butin et le nombre des prisonniers est impressionnant.

LA BÉRÉSINA

C'est la Bérésina franchie, Vitebsk et Smolensk conquis. Moscou est menacé gravement. L'hiver est arrivé. Les pluies de l'automne 1941 avaient déjà ralenti l'avance allemande. Le front s'arrête en décembre 1941 sur la ligne Leningrad (entièrement cernée), Moscou, le Don supérieur, le Donetz, Rostov conquise. Front impressionnant qui jalonne l'immense conquête des armes du Reich.

Durant l'hiver, les Russes qui ont, en dépit de leurs pertes immenses en hommes et en matériel, tenu malgré tout — et c'est là la grande surprise stratégique — prennent l'offensive, au grand étonnement de tous. Le 1er avril 1942, ils reprennent un vaste terrain au nord de Smolensk, ville qu'ils ne peuvent dégager, ils franchissent le Donetz et délivrent Rostov. Moscou est moins menacé. L'été 1942, les généraux allemands repartent à l'offensive, en novembre, ils assiègent Stalingrad et menacent Astrakan. Ils vont atteindre les pétroles de Grosny, peut-être ceux de Bakou, atteindre la mer Caspienne. La Crimée est conquise. La flotte soviétique a dû fuir Sébastopol et Novorossisk. Grâce à la montagne, aux parois du Caucase, Touapsé a résisté.

La route du golfe Persique est ouverte. En Afrique déjà, on va aborder le Nil.

1943

Moscou n'est pas tombé. Leningrad a tenu, elle est même désenclavée. Les dernières vagues des armées allemandes sont venues mourir à Stalingrad et contre les premiers contreforts du Caucase. Stalingrad où, pour la première fois, le beau capitaine Paulus va payer avec ses 250.000 hommes l'imprudance stratégique, cette poursuite du cosaque qui fuit toujours, alors qu'on est à 2000 km. loin de sa base. L'ours blanc si souvent mordu aux jarrets s'est retourné. Pas à pas, l'envahisseur se voit obligé de reprendre le chemin célèbre de la Bérésina, de renoncer aux pétroles caspiens.

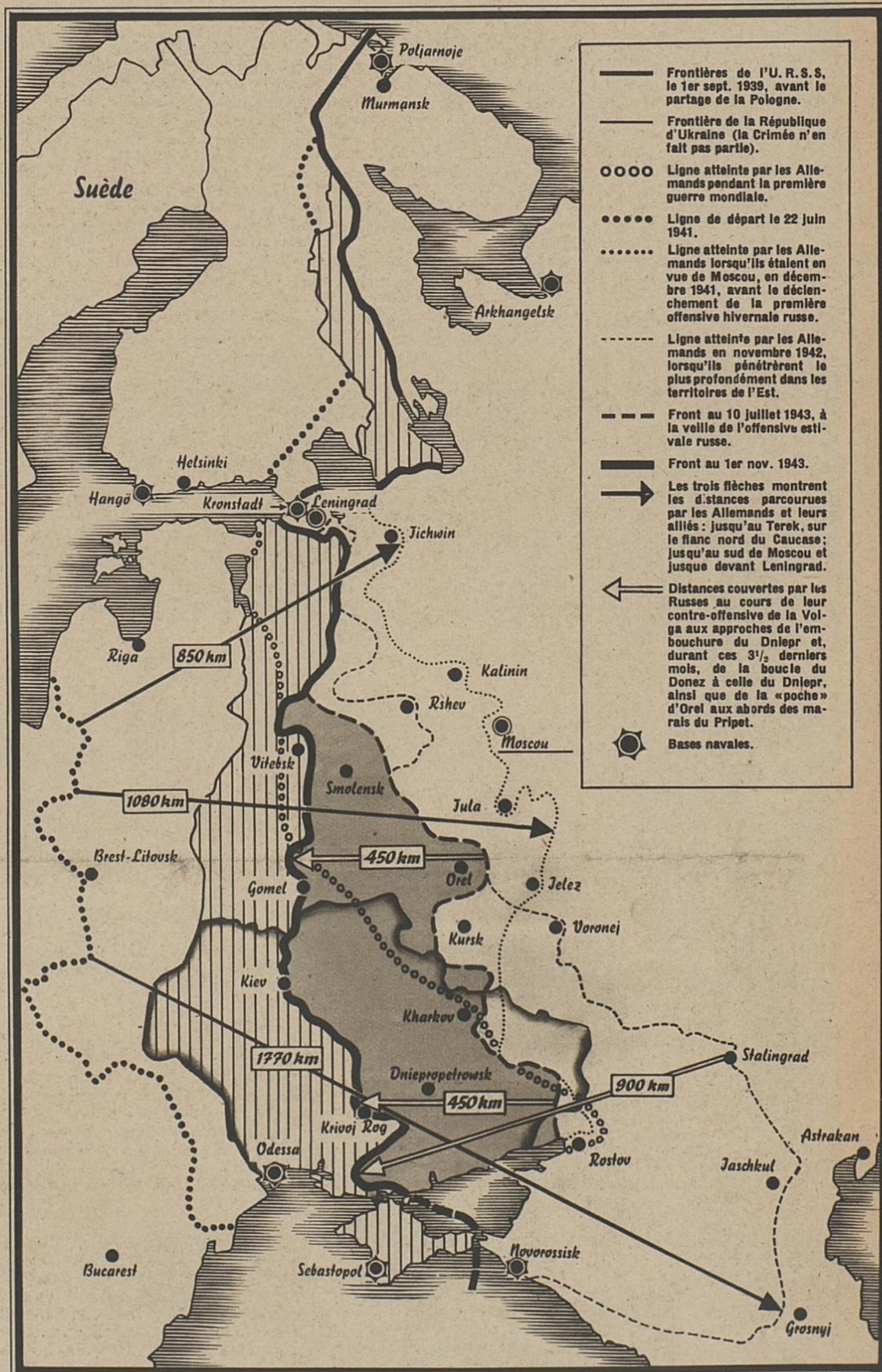
Dans cette offensive d'été, Orel, dont la défense a été ratissée par une artillerie parfois d'une densité de 2000 bouches à feu par kilomètre de front, est tombé. Smolensk, fortifié chaque jour plus puissamment par les troupes du Reich, depuis octobre 1941, est tombé. Smolensk, nom fameux, clé de la route qui conduit à Riga, à Tilsit et à Berlin.

Kiev aussi, la vieille capitale de toute la Russie au XIe siècle, la ville sainte du pèlerin russe, est entre les mains des Russes. Le Dniepr, qui devait être infranchissable, a été ponté et traversé.

Aujourd'hui, le front se situe à l'ouest de Leningrad, de Valdaï, de Vélikié-louki; à l'est de Vitebsk, d'Orcha et de Gomel; à la rive occidentale du Dniepr, Kiev, à l'ouest de Kriwoïrog, de Dniepropétrovsk, de Zaporodgé, de Méliopol et de la mer d'Azov.

FRONTS

Comme le voit si bien cet éminent critique militaire, le major Eddy Bauer, au nord de cette immense ligne en mouvement, du côté russe, Eremenko commande le front Vitebsk-Valdaï, et pousse sur Riga et Vilna. A sa gauche, Sokolovsky commande le front face à Orcha, contre laquelle il avance tout en investissant Vitebsk avec son aile droite. Vitebsk est très en danger, débordé au nord par Eremenko et au sud par Sokolovsky. Popov commande le front face aux marais du Pripet, tâche ingrate. En effet, Gomel n'est pas tombé, malgré Rokossovsky et ses deux armées, chef du front dont le centre est Kiev et qui a franchi, avec son aile droite, le Dniepr en deux points entre Gomel et Kiev. Avec son aile gauche, il a passé le Dniepr au sud de Kiev et à l'ouest de Dniepropétrovsk, poussant un coin audacieux et dangereux dans les forces allemandes à l'ouest de Krivoïrog. Malinovsky, avec ses deux armées, est chef du front qui a franchi le Dniepr à l'ouest de Dniepropétrovsk jusqu'au sud de Zaporodgé. Talbukhine, avec une armée et un corps d'armée, commande le front qui a conquis Méliopol et qui marche vers l'embouchure du Dniepr, nettoyant par ce mouvement la Crimée.



Lorsque la Russie fut attaquée par les armées de l'Axe, elle avait une superficie de plus de 21 millions de kilomètres carrés et une population de 192 millions d'âmes. A l'époque du siège de Stalingrad, les Allemands occupaient environ 2 millions de kilomètres carrés, soit un territoire cinquante fois plus grand que la Suisse. Y vivaient avant la guerre 90 millions d'habitants. Trente-neuf des 89 grandes villes russes y étaient situées également. Moscou et Leningrad, les deux capitales russes elles-mêmes, furent en danger de tomber aux mains des envahisseurs. Depuis leur contre-offensive, les Russes ont repris aux Allemands plus de la moitié des territoires perdus, soit 1,04 millions de kilomètres carrés ou 26 fois la superficie de la Suisse. Ce qui, sur la carte que voici, est en demi-teinte, a été reconquis par les Russes durant les trois et demi derniers mois. La surface hachurée représente le territoire qu'il leur reste à recouvrer pour retrouver leurs frontières de l'entre-deux-guerres. Enfin, s'ils veulent atteindre leurs frontières du 22 juin 1941, ils devront réoccuper encore un territoire 24 fois plus grand que le nôtre. Ces chiffres donnent une idée des distances en Russie...

GROUPEMENTS

Sur le front allemand, Heinrici avec sa 4e armée, devant Eremenko, couvre Riga. Si cette charnière sautait, le groupement allemand du secteur de Leningrad-Novgorod-lac Ilmen serait dans une posture tragique. Cependant, ce groupement paraît assuré, puisque récemment on vient d'adjoindre deux nouvelles puissantes divisions blindées, aux 16e et 18e armées allemandes du maréchal von Küchler.

A sa gauche, Strauss, avec la 9e armée, couvre Orcha et la route de Vilna. Il appuie son aile gauche aux marais du Pripet. Infranchissables aux chars et au fantassin, sans navigation possible, ces marais scindent l'attaque et la défense en deux aussi longtemps qu'ils ne sont pas gelés.

Le groupement du nord est sous les ordres de von Kluge, celui du sud sous ceux de von Manstein. Salmuth, avec la 2e armée couvre les routes de la Pologne méridionale, face à Popov et Rokossovsky, avec à sa droite la puissante 4e armée blindée Hoth.

Hollidt, avec la 6e armée et la 1re armée blindée Mackensen, menace la flèche de Kouev sur son flanc sud, tandis que le flanc nord de Kouev est menacé par les blindés de Hoth. Les prochains combats vont nous dire ce qu'il adviendra.

(Suite à la page 18)

0 km 100 200 300 400 500 600 700 800 900 1000

1300 km 1200 1100 1000 900 800 700 600 500 400 300 200 100 0 km



Échelle
0 50 100 150 200 km

Winterrliche Eisblockade
Barrage de glace hivernale

Stockholm
Helsingfors

Finlande
Kronstadt

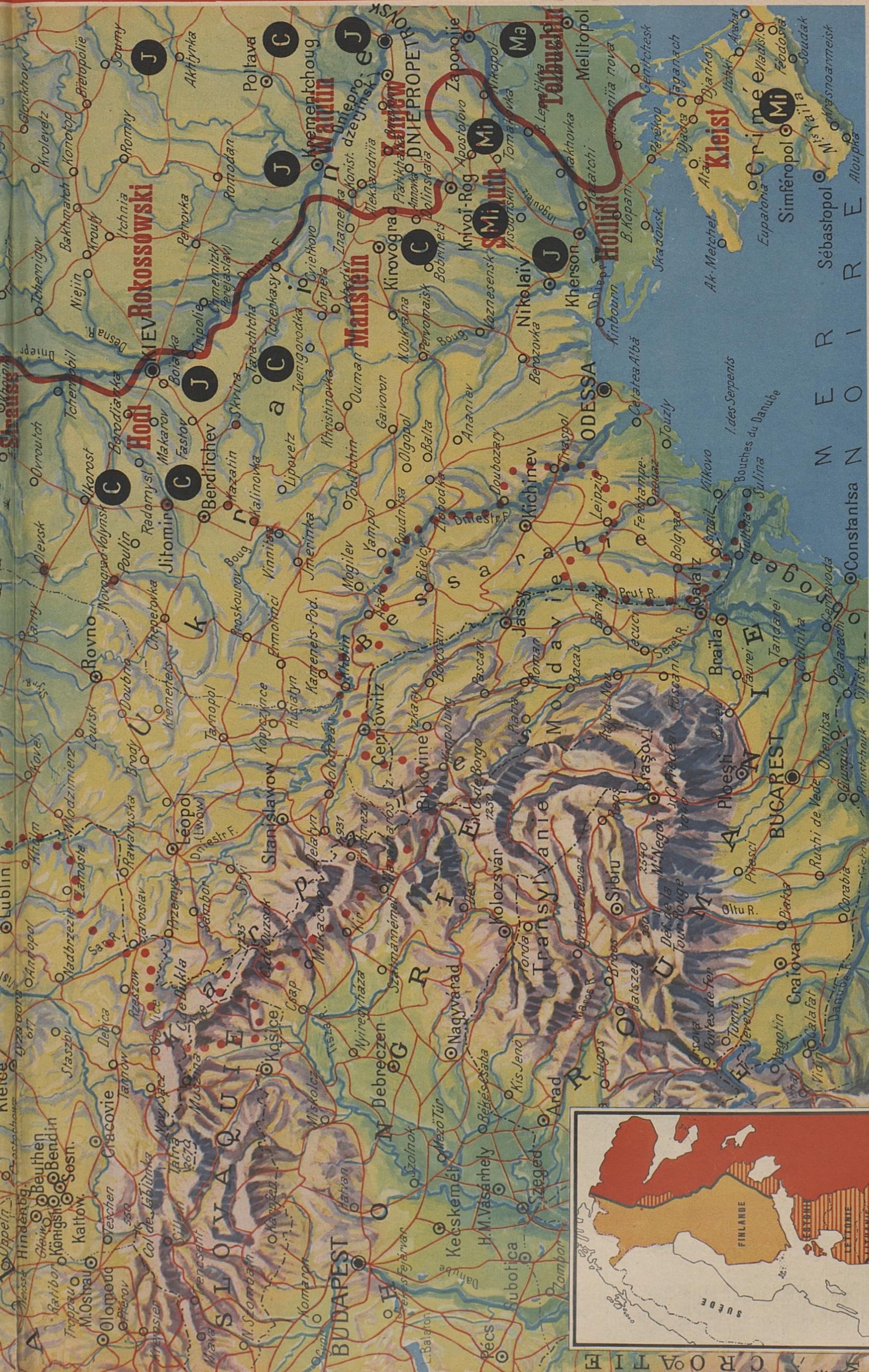
Upsala
Norrköping
Hälsingfors

Revel
Tallinn

Åland
Göteborg

Estonie
Tartu

Yokohama
Tokyo



Roto-héliochromie Ringier & Cie S.A., Zofingue (Suisse)
Cartographie Kummerly & Frey, Berne

- Charbon
- Industries lourdes
- Minerais
- Manganèse

- Front au 1er nov. 1943
- Frontière ethnique russe

L'OFFENSIVE AUTOMNALE RUSSE

Si les Russes ne sont pas bientôt en mesure de mettre en action la flotte, assez importante, qu'ils ont à Cronstadt, le gel les empêchera dans une large mesure de l'utiliser dans la bataille qui se déroulera cet hiver pour la possession de la Baltique. Autrement, le haut commandement russe aurait l'avantage s'il pouvait déplacer à l'ouest son offensive sur le front central et septentrional. La défense ne disposerait là, en effet, que de vastes marais qui, gelés, faciliteraient grandement la tactique russe. — Les noms en rouge se trouvent à peu près dans les secteurs où se battent les armées commandées par les stratèges en question. La ligne rouge du front a été dessinée d'après les communiqués des deux partis aux prises. Elle aura encore changé lorsque ce numéro sortira de presse. Entre cette ligne et celle, pointillée, de la frontière russe, s'étendent les territoires que les soldats de Staline devront encore reconquérir pour pouvoir dire que tous les peuples parlant le russe sont libérés. — En ce qui concerne les richesses du sol, si importantes pour le potentiel de guerre des belligérants, on voit que les principaux gisements sont de nouveau aux mains des Russes ou tout au moins en passe d'être récupérés par eux. De même, plus de la moitié du fécond pays de la « terre noire » est déjà reconquise. Il y croît en abondance du blé et des betteraves. L'Ukraine, terre de Chanaan, est aussi un pays de bétail.

La carte ci-contre montre la situation politique des Etats de l'Europe orientale depuis l'agression allemande contre la Pologne. La surface rouge indique l'extension prise par la Russie avant de pénétrer dans les Etats baltes, en Finlande et en Pologne. La surface bleue représente l'Allemagne au moment de l'ouverture des hostilités, le 1er septembre 1939. La surface jaune comprend les Etats-tampons dont ceux qui sont situés à l'ouest de la ligne noire se rangèrent aux côtés de l'Allemagne avant ou lors de l'entrée en guerre de la Pologne contre la Russie. Cela permit à l'Allemagne de la conquête de la Pologne (hauteurs bleues), d'avancer ses positions de départ en vue des opérations contre l'U.R.S.S. Les territoires hachurés de rouge sont ceux que les Russes ont occupés avant d'être en guerre avec le Reich, soit lors du partage de la Pologne, à l'issue de la guerre hivernale avec la Finlande, sur les côtes de la Baltique et aux dépens de la Roumanie. La ligne noire qui va de l'embouchure du Niemen au delta du Danube, représente la limite atteinte par les forces des Allemands et des Russes lorsque la guerre mit aux prises ces deux colosses. C'était le 22 juin 1941.



YUGOSLAVIE HONGRIE SLOVAQUIE Pologne LETTONIE LITHUANIE ESTONIE FINLANDE SUÈDE

(Suite de la page 15)

Ruoff, avec la 17e armée, appuyé encore à Pérékop, aujourd'hui, couvre avec Mackensen, Odessa. La cavalerie cosaque gêne ses mouvements dans la steppe de Nogaïsk. Von Kleist a disparu. Peut-être organise-t-il la ligne du Dniestr ?

LES FORCES EN PRÉSENCE

Les grands groupements d'armées russes ont gardé ou repris leur ancien nom de « front ». Il apparaît que ces fronts opèrent en trois échelons. Un échelon de première ligne de 500.000 hommes, derrière un échelon de même force, suivi d'un troisième échelon, aussi de 500.000 hommes.

Trois fronts apparaissent. 9 millions d'hommes seraient échelonnés derrière la ligne de bataille Mourmansk-mer Noire. Certainement, à cheval sur l'Oural, une réserve stratégique de 4 à 5 millions d'hommes n'a pas encore bougé. Ce sont peut-être des Kalmouks, des Kirghises, des Samoyèdes, peu importe. Ni les 8 millions de Russes perdus entre juin 1941 et décembre 1942, ni le million d'hommes perdu en 1943, ne sont compris dans ces chiffres.

Vis-à-vis, le Reich aligne 4 millions de combattants, compte tenu des 3 millions, au minimum, de tués et manquants qu'il a perdus sur tous les fronts jusqu'à aujourd'hui.

Environ un peu plus de 190 divisions sont devant les Russes, 40 divisions en Hollande, Belgique, France, 30 divisions en Italie, 20 divisions dans les Balkans, 12 en Norvège, 10 en Pologne et Tchécoslovaquie, quelque 1.000.000 d'hommes sont à l'instruction.

DEMAIN

Sans doute, l'Allemagne a pu retrouver malgré ses pertes son effectif de juin 1941, par un effort gigantesque de recrutement. On articule même le chiffre de 10 millions. Prenons 7 millions. Cette armée n'est pas, malgré tout, l'armée d'élite de 1941.

Lorsqu'on parle, comme une dépêche de Moscou, du 22 juin 1943, de pertes éprouvées, depuis le 20 juin 1941, de 56.000 canons, de 42.000 chars, de 43.000 avions, on a beau diviser ces chiffres par deux, ils restent impressionnants. Surtout si l'on songe à l'action des bombardiers alliés sur l'Allemagne.

Devant cette situation, le commandement allemand qui a manœuvré en retraite avec une maîtrise imposante, que va-t-il faire ?

Tenir la ligne Riga, Duna, Bérésina, Boug, Dniestr, en priant les Roumains et les Hongrois de lever quelque 50 divisions pour l'aider. On leur ferait sentir l'exemple de l'Italie, un général allemand à la tête de leur pays. Le front serait de 1500 kilomètres.

Ou bien, dans un grand repli stratégique, abandonnant le pétrole roumain, les Balkans occidentaux, si peu sûrs, se rabattre sur la puissante ligne Riga, Boug, Carpathes, les Alpes. Les effectifs du Reich, sur les lignes intérieures, seraient alors appropriés à la longueur du front.

1er novembre 1943.

Col. div. GROSSELIN.

VOLONTAIRES EN FINLANDE

Tous les théâtres de guerre voient affluer des foules d'aventuriers ou de soldats en quête de besogne. Qu'un conflit se déclare, sur n'importe quel point du monde, et aussitôt les volontaires affluent. Il n'est certainement pas un pays qui ait fait des expériences aussi désastreuses à ce sujet que la Finlande, dans la guerre d'hiver qui l'opposa à la Russie, de décembre 1940 à mars 1941. Sous prétexte

de l'aider, un lot indescriptible de chevaliers d'industrie, d'aventuriers de mauvais alois, d'écumeurs internationaux se déversa sur le petit pays. Il y avait là, l'Aigle Noir de Haarlem, ce nègre qui avait déjà, en son temps, quitté son bar new-yorkais pour mettre son avion à la disposition du négus, il y avait d'anciens légionnaires belges de fort mauvaise souche, il y avait...

Il y avait de vrais soldats aussi et, parmi eux, les plus valeureux et les seuls vraiment honnêtes étaient les Hongrois et les Suisses. Les Magyars étaient venus en formation disciplinée, équipés, pourvus de leurs officiers, prêts à la lutte.

À la tête de nos compatriotes, on citait le fameux Hans Bringolf, âgé de 64 ans, à qui on reconnut son grade de capitaine, mais qui arriva malheureusement trop tard pour ajouter de nouveaux exploits à ses hauts faits des Philippines, de la Somme, des Dardanelles, des fronts bulgare, albanais et yougoslave de la grande guerre.

Il y avait un petit bonhomme de Lausanne, nommé Schafteitel, qui fut employé après la guerre comme masseur dans les hôpitaux militaires, J.-P. Fehlmann de Genève, bien décidé à s'occuper plus des jolies Finlandaises que des Russes, et le lieutenant Thellung, pilote aviateur. Celui-ci fut envoyé au front, au poste de commande d'un chasseur Morane. Il abattit plusieurs bombardiers soviétiques et fut décoré par le maréchal Mannerheim. Citons encore le légionnaire Stoll d'Arbon et un nommé Junod.

Aujourd'hui, tous sont rentrés au pays, quelques-uns il n'y a pas si longtemps. Après la dure expérience d'un pays en guerre, ils ont retrouvé la paix dans leur patrie. Souvent, certes, leurs pensées retournent vers cette Finlande où ils ont connu une vie extraordinairement dure, ce pays qui souffre cruellement de l'incertitude de l'avenir et auquel ils avaient voulu vainement, par besoin d'aventures et volonté de sacrifice, apporter le secours de leurs bras. J. B.

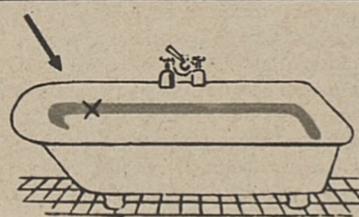
Cheveux plus doux, plus souples, se frisant plus facilement et d'un éclat merveilleux!

La beauté féminine n'est vraiment mise en valeur que par un bon traitement des cheveux.

Les shampooings sans savon, —

Camilloflor pour cheveux blonds, Brunetaflor pour cheveux foncés — attribuent aux cheveux un éclat merveilleux et enchanteur. Les cheveux deviennent doux et souples, se frisent plus facilement et conservent plus longtemps leurs ondulations.

De plus, tous les désagréments causés par la formation de savon calcaire sont évités, et point n'est besoin de rinçages spéciaux.



Pourquoi des shampooings sans savon ?

Vous connaissez ce cercle X crasseux de la baignoire! Il résulte de la réunion du savon au calcaire contenu dans l'eau. Ce sont les mêmes résidus, finement divisés, qui restent dans vos cheveux, lorsque vous les lavez avec un shampooing contenant du savon. S'ils ne peuvent être éloignés par d'embarassants rinçages au citron ou au vinaigre, ils donnent à la chevelure un aspect terne et rêche.

BRUNETAFLORE

pour cheveux foncés

KAMILLOFLOR

pour cheveux blonds



Eruption, eczéma, irritation de la peau

proviennent parfois du mauvais fonctionnement de l'intestin. Contre la

Constipation

prenez au repas du soir

un GRAIN de VALS

25 grains fr. 1.22
50 grains fr. 1.94
toutes pharmacies

Les comprimés

Contre-douleurs

suppriment maux de tête, migraine, douleurs rhumatismales et périodiques, sans comporter aucun inconvénient, même chez la femme de complexion délicate.

Dans toutes les pharmacies.
12 comprimés . . . fr. 1.80



Dr Wild & Cie, Bâle

LETTRES ROMANDES

PAR EDOUARD MARTINET

En règle générale, seules sont traitées dans cette rubrique les nouveautés littéraires romandes adressées en double exemplaire à la Rédaction. Inutile donc d'envoyer des rééditions.

LES ROMANS

Comme le ciel présente parfois d'heureuses conjonctions de planètes, l'édition romande nous offre, ces temps-ci, une remarquable constellation de romans. Il faut s'en réjouir. A l'heure où tant de réalistes — comme ils se dénomment — enregistrent leurs plus cruelles défaites, on ne constate pas sans plaisir que les artistes, les intellectuels, qui furent l'objet d'un déni total, triomphent. Les victoires de l'esprit sont toujours les plus sûres et les plus durables. Vouloir les mépriser, c'est ignorer les lois élémentaires de l'histoire de l'humanité.

« LES CAPTIVES » DE JACQUES CHENEVIÈRE

Le nouveau roman de M. Jacques Chenevière, *Les Captives* (Editions du Milieu du Monde, Genève), est un grand livre mélancolique comme la vie qui s'écoule; un livre aux longues et subtiles harmoniques; le livre d'un analyste sensible aux moindres nuances de la pensée et du cœur; le livre d'un poète que touchent les plus ténues variations d'un climat moral, comme celles des saisons et du ciel. Il appartient à la grande lignée des romans qui ont Rousseau et Benjamin Constant pour parrains. Nous y vivons dans un mas du Languedoc, chez les Coulambre, famille dont le bonheur et la fortune vont en se perdant. Le père, Pascal Coulambre, est un brave homme, auquel son optimisme et sa bonté foncière font fermer les yeux sur bien des choses, il ne veut pour les siens que leur confort et pour lui que la paix. Sa femme, Nelly, est de ces créatures adorables, qui par leur gentillesse d'esprit, leur délicatesse de sentiments, leur tact et leur coquetterie naturelle, conquièrent tous les suffrages et se font irrésistiblement aimer — parfois même au delà de ce qu'elles ont voulu. La fille, Angèle — Gélou — qui a vingt-quatre ans, est la contre-épreuve de sa mère; elle, ne sait pas se faire aimer, bien qu'elle soit une créature faite pour l'amour. Le gendre, Marcellin Vialès, est un bon garçon, sans fortune personnelle, un peu

rustre, mais qui ne demande qu'à rendre heureuse sa femme. Mais, entre ces êtres, circule une peste, Delphine de Grallet, vieille fille doucereuse et perfide, qui, par ses insinuations, empoisonne l'existence de ceux qu'elle aime, sous prétexte qu'elle agit pour leur bien. Entre ces êtres, il y a un fils, Jean, qui est mort enfant, laissant dans le cœur de sa mère un chagrin inconsolé, dans le cœur de sa sœur une jalousie sourde, inextinguible. Entre ces êtres, il y a un perpétuel conflit qui oppose la mère à la fille: Gélou envie l'exquis caractère de Nelly Coulambre, son don de plaire, ses succès mondains; elle la soupçonne, la jalouse, la torture par son attitude rétive et ses paroles hostiles, la hait pour tout dire. Entre ces êtres, il y a encore ce qu'il faut bien appeler une promiscuité de tous les instants, qui les fait vivre « les uns sur les autres », et une existence oisive, qui leur permet de trop s'occuper les uns des autres. Les absents n'ont pas toujours tort, remarque M. Chenevière, qui, ici et là, sème une fine remarque, éclairant et jugeant la situation, à la manière des grands romanciers moralistes, qui aiment à observer de haut leurs créatures. Sur ces êtres, il y a, enfin, la fatalité, qui en a fait des tempéraments et des caractères dissemblables, opposés, désaccordés, trop facilement indulgents ou trop aveuglément hostiles les uns aux autres, et qui pèse sur leur destinée, leur interdisant toute évasion hors d'eux-mêmes, toute tentative de se délivrer de leurs propres chaînes.

Voilà, dans leurs grandes lignes, les personnages et les données du drame. Ce drame s'aggrave peu à peu, au point d'aboutir à un acte odieux de Gélou: elle précipite son mari du haut d'une balustrade et le malheureux en demeurera infirme pour le reste de ses jours. Le père meurt, puis la mère quitte la maison familiale. Et Gélou demeure seule, rivée par le devoir et le remords au chevet de celui qui ne l'aime plus, qui la hait peut-être. Mais, enfin, cet homme, qui l'a rendue heureuse, charnellement du moins, elle est

seule maintenant à le posséder. Elle se l'imagine: le cœur et l'âme s'évadent où bon leur semble.

Malgré les côtés mondains et brillants du début, malgré les attraits d'un paysage que l'auteur peint en poète, ce roman est triste, navrant. Et il est attachant. Si dépourvus de qualités extraordinaires que soient les membres de la famille Coulambre et leurs amis et connaissances, M. Jacques Chenevière est parvenu à nous intéresser à leur cas. Tout l'art du romancier est là. Ces parents trop indulgents, cette fille ingrate, ce gendre sacrifié, nous les aimons, nous les prenons en pitié; oui, même Gélou, qui, victime de son affreux caractère, subit son destin. Elle est née sous une mauvaise étoile. Sans doute qu'avec un sens moral et un instinct familial plus impérieux, plus profonds, les Coulambre fussent parvenus à vivre moins égoïstement, et que, prenant la peine d'aborder ensemble les problèmes essentiels de leur vie en commun, ils fussent parvenus à la mieux harmoniser. On ne voit pas non plus que la religion leur soit d'un secours quelconque. Qu'on ne parle pas ici de roman protestant: il ne suffit pas pour être protestant, ou catholique, d'appartenir à une religion, il faut la pratiquer. Au surplus, dans le drame des Coulambre, le pasteur intervient trop tard: quand les liens de cette famille sont à jamais brisés.

Tout cela, on ne saurait assurer que M. Jacques Chenevière l'ait voulu. Il l'a observé, il l'a réinventé, il l'a raconté; avec tact, avec discrétion, usant d'une langue fluide et nuancée, polie, sans éclat qui rend le style d'autres écrivains plus incisif, mais qui en causera peut-être le prompt vieillissement. Son roman n'en est que plus riche, que plus palpitant de vie intérieure.

« ARC-EN-CIEL », DE JEAN MARTEAU

On ne pourra jamais reprocher à M. Jean Marteau de choisir pour ses romans un sujet banal. Son *Arc-en-ciel* (Editions du Milieu du Monde, Genève) en fournit une nouvelle

Peut-être **IL** ne le dit-**IL** pas

pourtant, il est content de vous voir bien coiffée!



Une belle coiffure exige un traitement **Tête-Noire**, car lui seul donne à votre chevelure un bel éclat naturel et à vos ondulations et boucles beauté de la forme et durée. Partout et toujours, une belle chevelure triomphe!

Doetsch, Grether & Cie. S. A
Dépt. cosmétique



Shampoozan
Shampodor **TÊTE-NOIRE**

Produit suisse: sans savon et sans alcali, à base de Shampoozol, le produit suisse de qualité

Sur désir votre coiffeur lave volontiers avec Tête-Noire.



Hanro

Pour les journées froides vous apprécierez tout particulièrement votre chaud spencer Hanro avec courtes ou longues manches et aussi sans manches.

... et toujours dans les belles qualités laine et laine mélangée.

Fabr. Handschin & Ronus S.A., Liestal

preuve remarquable. Quel est le thème de ce roman ? Celui de la création musicale. Ce sujet nous a déjà valu une littérature abondante. L'écueil, c'est que, le plus souvent, il a été traité de l'extérieur, c'est-à-dire par des musicologues, qui n'avaient jamais passé par les affres ou les extases de la composition musicale. Au vrai, comme la création poétique, la création musicale obéit à des lois obscures. Rien n'autorise à dire pourquoi ni comment tel thème, élément vital de toute invention musicale, a été écrit de telle ou telle façon. Pour l'enchaînement harmonique des accords la part de mystère demeure presque aussi grande. On l'explique après coup, mais on est bien obligé d'en attribuer l'origine et l'originalité au génie, à l'inspiration : dieux absolus, dieux jaloux de leurs secrets ! Nous ne pensons pas que M. Jean Marteau ait prétendu lever le voile qui nous eût initié aux rites profonds de la création musicale. Son héros, Robert Cazenove, il nous le présente dans une suite d'états seconds pendant lesquels se produit, entre les conjonctures extérieures et sa disposition intérieure, l'étincelle magique, qui engendre l'œuvre d'art. Ces moments extatiques, miraculeux — toute œuvre d'art tenant du miracle — nous valent des pages de la plus curieuse originalité, de la plus subtile intuition artistique. Ici, M. Marteau captivera tous ceux qui recherchent le rare, l'inexpliqué, le mystère. On relira ces pages, notamment celles de l'orage sur le Catogne, comme on se rejouera du Bach, du Mozart, du Chopin, du Franck, du Debussy. Avec Robert Cazenove, on élaborera « une cosmogonie où tout est plein non pas de dieux, mais de musique » ; et l'on se persuadera que le « destin le plus beau de tous » c'est « d'être créateur ». La création n'est-elle pas déliivrance ?

Aux amateurs d'histoires étranges, nous recommandons le nouveau roman de M. Jacques Aubert, *Montmirel* (Librairie de l'Université de Fribourg). Nous y assistons à un phénomène d'obsession et d'hallucination collectives. La réalité s'y mêle au rêve, la vérité à la légende, le vraisemblable à l' inexplicable. A la suite du héros, Michel, un jeune clerc d'avocat, nous pénétrons dans un vieux domaine de Normandie, Montmirel « qui pourrait en répandant un poison invisible » et sur lequel pèse une malédiction; nous nous y perdons dans un labyrinthe et des souterrains; nous y sommes la proie d'un manchot sorcier; nous nous y endormons

et ne savons plus si nous avons rêvé ou vécu les aventures affolantes qui se déroulent autour de nous; nous assistons à un bal masqué avec des jeunes filles aux noms exquis, dont l'une n'a pas d'yeux derrière son masque; nous y retrouvons enfin deux bracelets, qui, réunis, rompent le sortilège. Et le tout finit par un heureux mariage. Il faut louer M. Jacques Aubert d'avoir réussi là un dosage habile, dans une forme qui tient du conte de fée et des histoires extraordinaires de Poë; et de nous avoir captivé avec une aventure abracadabrante, d'un réel intérêt poétique et psychologique. Cette aventure nous montre, en effet, à quel point l'illusion onérique peut envoûter les esprits superstitieux.

ON DEMANDE UN FOU, DE PHILIP CURTIS

Puisque nous parlons de livres d'aventures extraordinaires, recommandons à nos lecteurs *On demande un Fou* (Editions Attinger, Neuchâtel) qui n'est pas d'un auteur romand, mais que Michel Epy, qui fut des nôtres, a fort bien traduit et qui passionnera tous les amateurs de situations palpitantes, où le tragique se mêle à pas mal d'humour, le mystère à un réalisme angoissant.

LE CORSAIRE DU CONNECTICUT, DE C. S. FORESTER

Aux mêmes lecteurs, nous recommandons encore *Le Corsaire du Connecticut* (Editions Azed, Genève), qu'a traduit, avec un rare bonheur, notre concitoyen, W.-P. Brooke. Le célèbre romancier américain Forester nous y transporte au début du siècle dernier, alors que les Etats-Unis et l'Angleterre étaient en guerre. Son récit, de combats et d'amour, est palpitant.

LA BLANCHE AVENTURE, D'ERNEST ROGIVUE

Les sports d'hiver sont une invention relativement récente et ont déjà tenté plus d'un écrivain, poète ou prosateur. Un roman du ski, que nous sachions, n'existait pas jusqu'à ce jour. M. Ernest Rogivue a comblé cette lacune, en nous donnant *La Blanche Aventure* (Editions Jeheber, Genève). En une série de courts chapitres, qui sont autant de petits tableaux minutieusement peints de la nature hivernale et des mœurs, assez nouvelles, qu'a autorisées la pratique du ski, il nous conte les diverses intrigues, plus ou moins amoureuses, qui se nouent là-haut, sur les champs de neige et dans les hôtels envahis par les sportifs, vrais ou faux. Tout cela ne manque pas de saveur et de pittoresque, l'auteur étant

Cartes en couleurs

A maintes reprises déjà, « L'Illustré » en a publié du genre de celle de Russie qui figure dans le présent numéro. Les cartes parues sont à peu près épuisées. En vous abonnant à « L'Illustré » vous ne manquerez désormais aucune de ces planches vraiment précieuses. ● Voici l'offre intéressante dont nous sommes prêts à faire bénéficier tout nouvel abonné :

- 1) Jusqu'à la fin du mois, vous recevrez « L'Illustré » **gratuitement**
- 2) Pour autant que les réserves le permettent, vous recevrez **gratuitement** aussi la grande carte d'Italie parue récemment.

Le montant de l'abonnement à « L'Illustré », jusqu'à fin mars 1944, ne s'élève qu'à Fr. 5.85.

Utilisez le bon ci-dessous pour vous abonner à notre revue.

BON

A envoyer comme imprimé à « L'Illustré » S.A., 27 rue de Bourg, Lausanne.

Je m'abonne à « L'Illustré » moyennant livraison gratuite jusqu'à fin novembre 1943, y compris la carte d'Italie, et désire régler l'abonnement par trimestre : Fr. 4.50*, par semestre : Fr. 8.50*, par an : Fr. 17.-*. Le premier montant de Fr. 5.85* doit être prélevé par remboursement*, sera versé à votre compte de chèques postaux Lausanne II 2193. (Dans ce dernier cas, prière d'indiquer au dos du bulletin : Nouvel abonnement à « L'Illustré »).

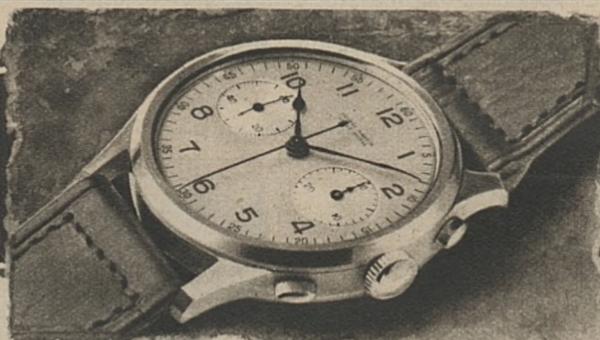
Nom :

Adresse complète :

Profession :

un observateur sagace et un peu pince-sans-rire, qui connaît bien l'art du ski, pour l'avoir pratiqué, et que les petits secrets du cœur humain ont toujours intrigué. On le lit avec curiosité, avec plaisir. Son style est travaillé, précis, encore

*Un siècle
d'Art et de Précision*



*Chronometre
ULYSSE NARDIN
8 Grands Frix*

Acier dep. Fr. 280.-

Or depuis Fr. 545.-

Guide de voyage

BALE HOTEL-RESTAURANT CASA TICINESE
au centre de la ville le rendez-vous des gourmets. Chambre à partir de fr. 4.— Téléphone 378 18

CAUX s/ MONTREUX HOTEL ALPINA
Pension depuis fr. 9.50. Prospectus par la nouvelle direction. R. Bost-Yersin.

Lausanne · Hôtel Windsor
maison de famille de premier ordre. Cuisine soignée. Grand jardin. Famille Martin.

Cuisinières, femmes de chambres, ménagères, seront trouvées rapidement par une annonce dans le réputé Indicateur des places de la « Schweiz. Allgemeine Volks-Zeitung », Zofingue. Tirage 111.000. Clôture des annonces : mercredi 11 h. Observez l'adresse exacte : Schweizer. Allgemeine Volks-Zeitung, Zofingue (Argovie)

CONSERVEZ DES DENTS JEUNES..

L'emploi régulier d'un bon dentifrice reste le seul moyen de conserver des dents jeunes. Le SAVON DENTIFRICE GIBBS vous fournit les plus sérieuses garanties, et après un essai de quelques jours vous serez convaincu de son efficacité. Vous constaterez que vos dents sont plus blanches, plus brillantes et vos gencives plus fermes. Vos dents auront toujours 20 ans!

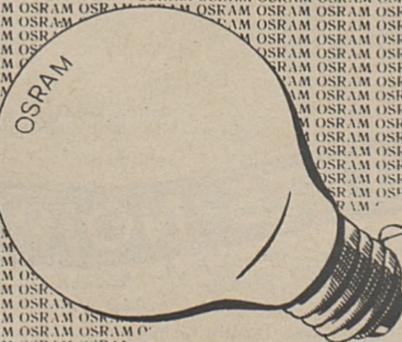


SAVON DENTIFRICE
50% D'ECONOMIE



OSRAM

Eclairage plus économique



Une heure de lumière au tarif moyen ne coûte que 2,9 cts. pour la lampe puissante de 100 Dlm 76 watts

un peu trop chargé de mots rares; il sera parfait quand il sera plus simple et aura plus de mouvement, le mouvement étant une des qualités essentielles du romancier.

«... LES DENTS SERRÉES», PAR F. GAUDARD

Ecrire un conte est un art difficile. M. F. Gaudard y excelle. Son recueil *...Les Dents serrées* (Editions Glauser-Oderbolz, Le Locle) nous a rappelé deux maîtres du genre : Maupassant et Duvernois. En trois ou quatre pages, M. Gaudard crée une atmosphère sentimentale ou morale, campe ses personnages, les fait agir et parler. Nous sommes avec eux, nous les connaissons; leur vie, avec ses luttes, ses ambitions, ses échecs et ses désespoirs comme avec ses rayons de soleil nous intéresse, nous attendrit, nous apitoie, nous fait réagir pour ou contre leurs actes, partager ou repousser leur point de vue. Il y a là des pages variées sur l'amour et l'amitié, sur les peines et les caprices des enfants, sur les secrets des « Mauvais Garçons », les uns d'une touche exquise, telles *Le plus beau Mot d'Amour*, les autres navrantes, telles *Les Dents serrées*, d'autres qui eussent fait le sujet d'une grande nouvelle : *Une Histoire comme il y en a*. Une chose émouvante : c'est la délicatesse, la divination avec lesquelles M. Gaudard parle des humbles et des petits et, chose louable : c'est que tout en étant naturel, voire familier dans la bouche des personnages, son style est net, dru, correct. En fait, il est très surveillé. D'où la complète réussite de ces contes.

« VENT D'ALPE », PAR CHARLES ROCHAT-CENISE

Sous le titre de *Vent d'Alpe* (Editions Glauser-Oderbolz, Le Locle), M. Charles Rochat-Cenise a réuni dix nouvelles ayant la montagne pour décor. Cette montagne, Alpes suisses et de Savoie, il la connaît bien et il l'aime. Aussi en parle-t-il discrètement, sans forfanterie, sans littérature, toujours avec le détail juste. Quant aux diverses aventures, amoureuses et tragiques, il les conte avec allant et selon une progression dramatique qui ne flanche pas; parfois même (dans *François*), un retournement de situation ravive l'intérêt du récit, tout en nous prouvant que l'alpe n'est pas nécessairement homicide, pour reprendre une expression consacrée; qu'elle peut au contraire sauver un homme du désespoir et du suicide. Tous ceux qui ont affronté les hautes altitudes liront *Vent d'Alpe* avec un réel plaisir.

« J'AVAIS UN CAMARADE », DE DANIEL ANET

La montagne joue également un rôle dans le nouveau livre de M. Daniel Anet, *J'avais un Camarade* (Editions Grivet, Genève); un rôle dans la vie de quelques soldats de chez nous; un rôle funeste pour l'un d'eux, qui glissera dans la nuit. Jusqu'à cet aboutissement, l'auteur nous initie à l'amitié de ces hommes revêtus du même uniforme. Récits militaires? Oui, mais pas limités à un pittoresque facile. M. Daniel Anet va au fond des cœurs, pour nous montrer « comment l'on entre en possession du monde, avec quelle joie, et quel prix cela donne à la vie ». Il veut que sous l'uniforme, les hommes, dépouillés des prestiges de leur rang social, ne valent que par leur cœur et leur amour du prochain; qu'ils soient liés entre eux par un « besoin de grandeur »; que même un fortuit amour, si charmant soit-il (celui de Mlle Sylvie) ne puisse leur faire oublier leur devoir. — On ne saurait trop louer M. Daniel Anet du soin avec lequel il a écrit et pensé son petit livre. Certains paysages de neige et de printemps montagnard sont peints avec une rare sincérité; la vie rude, dangereuse, et quasi monastique de ses soldats, parcourant des lieues à skis, nous la vivons. Tout cela est bien émouvant. M. Daniel Anet tient les belles promesses de son premier livre, *En Campagne*.

« BARTHÉLEMY MENN », DESSINATEUR, PAR DANIEL BAUD-BOVY

En même temps qu'il organisait à Genève l'exposition des œuvres de Barthélemy Menn et de ses élèves, M. Baud-Bovy consacrait à ce maître de la peinture genevoise un très beau livre *Barthélemy Menn, dessinateur* (Editions du Rhône, Genève), qui est un hommage rendu à l'exemple et à l'enseignement de Menn, si magnifiquement féconds. Illustré d'un grand nombre de planches et de dessins d'une facture parfaite, ce livre fait honneur à l'artiste en même temps qu'à son glossateur et à l'éditeur. Ayant bien connu Menn, M. Baud-Bovy l'a toujours admiré et défendu contre les béotiens.

C'est pourquoi son témoignage, étayé sur des textes inédits ou peu connus, va plus loin qu'une simple étude technique. Il nous montre l'homme, celui qui a écrit : « Physiquement, moralement, travaillez à vous embellir. » A l'instar d'un Boileau, Menn devait penser que la peinture, elle aussi, se sent toujours des bassesses du cœur. Bien que coloriste né, ayant choisi Ingres, Delacroix et Corot pour inspirateurs, il avait un véritable culte pour le dessin : « Le dessin me devient toujours plus cher, écrivait-il à un ami, je suis persuadé qu'il mène à l'expression que je regarde comme but de la peinture. » Menn avait horreur de la facilité et voulait que le peintre s'enrichît le plus possible, en s'exerçant dans tous les domaines de la peinture. « Un bon portraitiste, note M. Baud-Bovy, un bon peintre de genre ont, selon lui, bien des chances d'être aussi de bons paysagistes. Tandis qu'il est rare qu'un paysagiste puisse s'élever jusqu'au portrait. » N'est-il pas bon que soient répétées certaines vérités premières, qui obligent un artiste à méditer sur son art, à l'approfondir. C'est à quoi les aidera la remarquable étude de M. Daniel Baud-Bovy.

« GIMMI », PAR NESTO JACOMETTI

Aux éditions d'art Albert Skira, à Genève, M. Nesto Jacometti nous présente un *Gimmi* qui, comme tout ce qui part de la plume de ce critique-poète, est magnifiquement coloré et vivant, entraîne la sympathie du lecteur pour l'artiste dont il est question. Si j'étais directeur de journal, je ferais un pont d'or à Jacometti pour me l'attacher comme critique d'art. Après avoir lu le *Barthélemy Menn, dessinateur* de Baud-Bovy, on ne découvre pas indifféremment cette remarque de Jacometti : « Le dessin est pour lui (Gimmi) le fondement sur lequel se base la peinture. » Faut-il voir dans cette continuité de la dévotion au dessin une des constantes de la peinture suisse, qui à Paris, fit occuper à Gimmi « la même place qu'y occupa jadis le peintre Vallotton »? Gimmi est né sur les bords de la Limmat; mais c'est sur les bords de la Seine qu'il reçut le choc providentiel au contact des œuvres de Cézanne et des arts bouddhique et chinois, ce choc sans lequel il semble que ne puissent pas naître de grandes œuvres. (Et dire que tant de nos jeunes peintres, poètes et musiciens ne se réclament que d'eux-mêmes!) Aujourd'hui, ce peintre chez lequel la lumière joue un rôle primordial, « une lumière nourrie qui circule dans la profondeur de l'espace, éveillant de blondes traînées, provoquant çà et là des miracles argentés, animant d'éclats imprévus le tissu discret de ses harmonies », ce « peintre français » qui « montre sa face de vieux Suisse » dans sa lenteur voulue, dans sa volonté de fermeté et d'équilibre, Gimmi est revenu au pays, sur une terre de culture et de langue française, à Chexbres, « une planète de bonheur tombé du ciel sur le terroir vaudois ». Les éditions d'art Albert Skira l'ont chargé d'illustrer *Roméo et Juliette au village*, de Gottfried Keller.

« SANCTUAIRES DE LA GRÈCE ANTIQUE ET BIZANTINE », PAR E. ET R.-TH. BOSSHARD

Au profit des enfants grecs victimes de la guerre, l'édition des Amitiés gréco-suisse, à Lausanne, a mis en vente un bel ouvrage consacré aux *Sanctuaires de la Grèce antique et byzantine*. Il est orné de six dessins du peintre Bossard, qui a merveilleusement capté la lumière des paysages; le texte d'Ernest Bossard nous retrace avec exactitude et poésie l'histoire des sanctuaires fameux de la terre des dieux. Voici Olympie, terre des jeux et de la paix olympique, où la boxe se pratiquait au moyen de gants garnis de lamelles de plomb. Les philosophes s'élevèrent contre l'intérêt excessif que provoquaient dans la foule ces divertissements barbares. Néanmoins, les héros d'Olympie étaient les enfants gâtés de l'Etat, qui leur faisait une rente à vie. Voici Epidaure, la Lourdes des anciens, où l'on attendait l'intervention surnaturelle des dieux en écoutant la tragédie. Voici Delphes, devenu « la conscience du monde hellénique », grâce aux oracles d'Apollon (assez ambigus pour être toujours justes) rendus par la pythie. Voici Eleusis, sanctuaire où l'on guérissait les âmes de la peur de la mort. Modifié par l'influence des idées orphiques, le drame de Déméter et de Coré, symbolisant la renaissance de la vie après la mort, y contribua beaucoup. Mais, il faut lire ces pages pour en assimiler tout le suc et toute la sagesse. (Suite à la page 24)

häusler



TINTMAT

fonds de teint

De l'avis de nombreuses femmes exigeantes, Tintmat, le make-up moderne, est un produit de beauté de premier ordre. 6 nuances ravissantes pour la ville, pour le sport, pour le soir.

Dr. Gandillon.

la boîte fr. 5.40
le rechange fr. 4.25



EN GROS: P. MÜLLER S.A., SUMISWALD

ECHOS DE L'ASSURANCE

15.

Propos sur l'accident de ski.

Quelles sont les causes d'un accident de ski, les lésions qui en résultent et leur temps de guérison ?

Un médecin zurichois a établi sur la base d'un assez grand nombre de rapports d'accidents que plus d'un tiers des cas provenaient d'une faute du skieur (p. ex. descente trop rapide), un nombre presque égal de l'état de la neige (tôlée ou glacée), alors que les autres étaient dus à des causes diverses, telles que la nature du terrain (fossés, cuvettes), le bris des skis, etc.

Les trois cinquièmes environ des accidentés étaient atteints de lésions aux articulations des genoux et des pieds et les deux tiers des lésions étaient de gravité moyenne. Les lésions graves guérissent en deux mois, les moins graves en un peu plus d'un mois et les cas bénins en une quinzaine de jours.

Ces chiffres parlent par eux-mêmes. Aussi, tous les skieurs avisés feront bien de s'assurer convenablement, en particulier contre les accidents de ski. En effet, les lésions qui en résultent sont souvent longues à guérir et entraînent des frais.

Skieurs et skieuses, nos représentants vous soumettront volontiers des propositions susceptibles de vous intéresser.

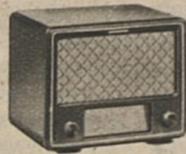
Winterthur
ACCIDENTS

Société Suisse d'Assurance contre les Accidents à Winterthur

MD



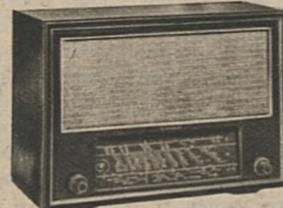
TELEFUNKEN 2 B 54 Fr. 298.-
Le fameux petit Super tous-courants, toutes-ondes ne pesant que 3,8 kg. La housse pratique avec fermeture éclair et poignée Fr. 23.-



SUPER-TELEFUNKEN 1 S 64
Ébénisterie au choix:
Style rustique Fr. 425.-
Noyer foncé Fr. 435.-
Style classique antique Fr. 435.-



SUPER-TELEFUNKEN 1 S 65
un récepteur de haute classe, avec œil magique . . Fr. 470.-

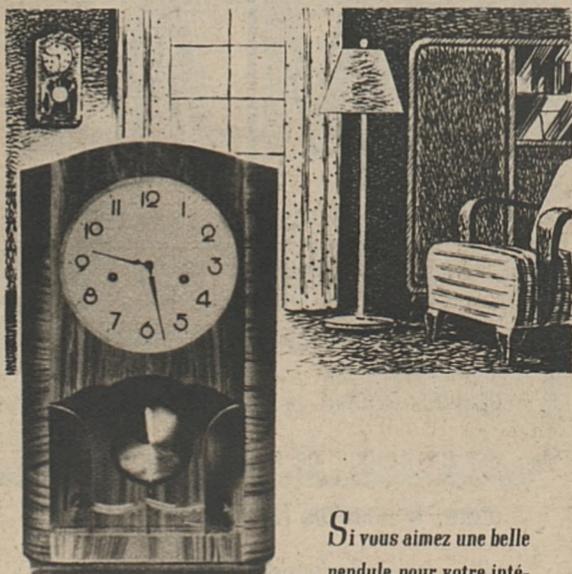


GRAND SUPER-TELEFUNKEN 166
Ce qu'il y a de mieux pour le mélomane. Cinq bandes étalées d'ondes courtes Fr. 790.-



L'amateur qui — entre des récepteurs de provenances diverses — pèse le pour et le contre, attachera une grande importance à la pureté musicale. De tout temps, Telefunken a voué tous ses soins à la beauté et à la plénitude sonores de ses appareils.

Dans chaque foyer un récepteur toutes ondes
TELEFUNKEN



Si vous aimez une belle pendule pour votre intérieur, choisissez

LA PENDULE

Kienzle

qui est connue dans le monde entier comme produit de qualité

Depuis 1785

Stuhlschmied

155 ans d'expérience

En vente dans les bons magasins d'horlogerie

DEMAIN

déjà
un progrès!



Si vous voyez vos cheveux perdre leur santé, devenir ternes et flasques, si votre peigne est chargé le matin, prenez immédiatement le remède le plus efficace: le Pétrole Riciné du Dr. ROJA !

Par une triple action: celle du pétrole qui rend sa vigueur au bulbe pileux, celle de l'huile de ricin spéciale qui assure la nourriture tonique du cheveu lui-même, celle du réveil des vaisseaux paresseux du cuir chevelu, vous verrez vos cheveux cesser de tomber en quelques jours et les nouvelles pousses saines apparaître rapidement. Un premier flacon de Pétrole du Dr. ROJA fait déjà ses preuves. En vente partout.

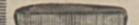
1^{er} jour



3^{ème} jour



8^{ème} jour



Gros: ATHANOR S. A., GENÈVE
17, rue Töpffer, 17.

PETROLE du Dr. ROJA pour vos cheveux

Les enquêtes de « L'Illustré »

Troisième enquête

*** « MADAME, que pensez-vous de votre mari ? » — et vous

*** « MONSIEUR, que pensez-vous de votre femme ?

Que devrait-il ou elle faire, pour vous plaire ? Que devrait-il ou elle changer, pour que votre vie soit heureuse ? »

Cette enquête a été pour nous une bonne surprise. Nous nous attendions à un flot de récriminations, une avalanche de souhaits, de suggestions. Mais pas du tout ! Lisez plutôt :

Réponse A (de Mme Mg. B.) — « Que dois-je faire pour te plaire ? » J'ai posé cette question à mon mari qui m'a répondu, après m'avoir examinée en profondeur : « Rien ! Je t'ai prise il y a des années pour les bons et les mauvais jours, ce qui m'a semblé quelquefois insupportable a évolué petit à petit ou je m'y suis habitué. Donc, il n'y a rien à changer, à moins que nous ne le fassions ensemble. » Je suis ravie de penser de même, d'aller vers l'avenir en profitant des leçons du passé. Même base, même idéal, les petits accrocs de la vie courante sont le frottement nécessaire à l'assouplissement du caractère et le *sine qua non* de la bonne volonté ! Que sont les impatiences, les déceptions conjugales ? Sinon le sel et le poivre d'une sauce relevée, l'ombre qui met en valeur les plans et la lumière de notre vie ? D'ailleurs à quoi sert-il d'émettre à brûle-pourpoint un vœu, un désir d'une certaine importance ? C'est toucher du doigt une plaie. Je crois plutôt à l'efficacité du temps qui harmonise tout, et en un rythme de vie conjugale tendu inlassablement vers le mieux, ensemble.

Réponse B (de Mme B. K.) — Je trouve vos petites enquêtes amusantes et je prends plaisir à y répondre. J'ai un bon mari et il me plaît tel qu'il est. Il est de dix ans plus âgé que moi, calme et posé. Je sais que je puis compter sur lui. Il est certainement meilleur que moi. Je ne suis parfaitement heureuse que quand j'entends son pas sonner sur les dalles des corridors et que je le vois entrer si beau, si fort avec sa belle énergie. Auprès de lui, je suis bien peu de chose. Il sait tout, et ce que je crois difficile est bientôt résolu par lui. Avec nos deux petits la joie est entrée chez nous et je souhaite de tout mon cœur que rien ne change dans notre foyer, car j'éprouve un vrai sentiment de bonheur. Voilà, Monsieur, c'est simple ; que pensez-vous de ma réponse ?

Réponse C (de M. E. Z., commerçant). — J'aime beaucoup ma femme, elle m'aime ; mais cela n'empêche pas quantité de petits frottements, pour des riens qu'on pourrait éviter en y mettant chacun un peu de bonne volonté. Ce que je souhaiterais ? Par exemple : qu'elle s'intéresse davantage aux choses qui m'intéressent (sports, journaux, événements mondiaux, etc.) pour que nous puissions en parler ensemble ; qu'elle me demande aussi mon avis quand elle s'achète un chapeau, des chaussures, une robe, non seulement pour tenir compte des possibilités de mon porte-monnaie, mais aussi de mon goût ; d'avoir plus confiance en moi et ne pas me demander le compte-rendu minutieux de chacune de mes heures ; enfin, de varier les menus, même en temps de guerre ! Qu'en pensez-vous ?

Réponse D (de Mme M. G.) — « Voici quelques réflexions après seize ans de mariage.

Mon mari ? Je ne le voudrais pas autrement. Des défauts, il en faut pour apprendre à s'améliorer soi-même ; mais il faut aussi l'équilibre, aucun abus de supériorité ni de tyrannie d'un côté ou de l'autre. Les défauts s'accroissent par suite de fatigue ou de santé défectueuse ; à chaque conjoint de savoir surveiller l'autre et rétablir l'équilibre dans la mesure du possible. Ainsi on évite ou diminue des éclats, des conflits qui ne sont que passagers mais pénibles tout de même. Avec les années, les goûts changent. Plus jeunes, nous nous heurtions en discutant musique. Mon mari aimait la musique de danse, d'opérette, ma préférence allant aux classiques ; maintenant, chacun reconnaît qu'il faut de la variété. C'est là qu'est la saveur, la joie de vivre à deux. »

Réponse E (de M. F. A.) — « J'ai mes grands défauts et mes petites manies, c'est entendu. Ma femme a les siens. Puisque l'occasion m'en est offerte, je poserai cette question : pourquoi, au lieu de m'encourager à faire face aux difficultés si nombreuses du moment, ma femme me reproche-t-elle mes erreurs, en me comparant à des amis plus débrouillards ou plus heureux ? Il me semble que ce n'est pas un bon moyen pour nous sortir de la peine et me redonner confiance... »

Réponse F (de M. V. S.) — Il nous dit en substance : « Il faut savoir bien choisir avant le mariage... ce n'est pas après qu'on doit se faire une opinion sur sa femme ou sur son mari, car ce n'est pas après le mariage qu'il faut se demander ce qu'on doit faire pour plaire, pour être heureux... »

Réponse G (de Mme Bl. D.) — Bien que son intéressante lettre ne soit pas une réponse directe aux questions posées, nous en reproduisons ici un passage qui s'y rapporte. « L'homme qui travaille, dit-elle, et assume toutes les responsabilités envers les siens, devrait en retour avoir la pleine liberté de ses actes en dehors de son foyer, ce qui supprimerait ainsi le mensonge et la dissimulation de tant de vies. Nous verrions également disparaître la méfiance et l'inquiétude féminines qui, comme des vers rongeurs, détruisent la paix de presque tous les foyers. La jalousie n'est pas de l'amour, elle n'est qu'une simple question d'amour-propre... La femme devrait rester la meilleure amie de son mari, sa confidente, sa collaboratrice. »

Réponse H (de Mme R. D.) — « Mon mari fait tout son possible pour rendre heureux sa femme et ses enfants. C'est une perle de grand prix dont on n'aperçoit les défauts que si l'on prend une loupe. Je conseille donc aux lectrices de *L'Illustré* de faire comme moi : jeter la loupe par la fenêtre, se mettre en face l'un de l'autre, s'examiner à l'œil nu en y mettant un cœur tendre, et ce sera le bonheur parfait pour bien des femmes. »

UNE BONNE SURPRISE

ces lettres, ne trouvez-vous pas ? Que de femmes heureuses ! Que d'hommes satisfaits de leur sort, ou auxquels il faudrait si peu de chose pour que ce soit le bonheur parfait... Avouerai-je que malgré mon optimisme facile, je reste un peu sceptique ? Puis-je après ce concert de louanges sur le mari idéal et sur la femme presque parfaite reprendre une phrase d'une de nos aimables correspondantes, qui nous apportait la réponse de son mari « ...ce qui m'a semblé parfois insupportable a évolué petit à petit ou je m'y suis habitué. Donc il n'y a rien à changer à moins que nous ne le fassions ensemble. » Et pourquoi donc, à certains tournants dangereux de la vie conjugale, ne le ferait-on pas ? S'habituer à l'insupportable n'est qu'un compromis, même si l'on y met de son cœur. Il faut, du moins est-ce mon avis, avoir assez d'humilité et d'affection mutuelle pour reconnaître qu'il est bon de temps en temps, d'ouvrir largement la fenêtre, de se débarrasser des vieilleries, de faire un « grand nettoyage de printemps ». Cette règle d'hygiène vaut même pour ceux qui sont à l'automne de la vie. L'on se sent si heureux après ! C'est un nouveau départ, une nouvelle étape, faite d'une confiance et d'une estime plus totales.

Notre 4^e enquête s'adresse aux

ACHETEURS ET VENDEURS

*** Vous êtes vendeuse, chère lectrice ? Que pensez-vous du client idéal... et des autres ?

*** Vous êtes bon client, bonne cliente ? Quelles qualités doit avoir, pour vous satisfaire, le commerçant parfait ? Que reprochez-vous à ceux qui ne le sont pas ?

« L'Illustré » sera heureux de vous rendre service en publiant les réponses intéressantes qui seront adressées à la Rédaction de « L'Illustré », Service des enquêtes, Zofingue. Elles ne devront pas comporter plus de deux pages et être munies de la signature ainsi que de l'adresse très lisibles. L'anonymat des réponses publiées sera respecté.



Un Air
de
France

EAU DE
COLOGNE

DE JANUBERT

En vente dans toutes les bonnes maisons - Dépositaire pour la Suisse :
Louis Tschanz, Comptoir de la parfumerie S. A., Genève

« JULES CÉSAR », PIÈCE DE PIERRE BOREL

M. Pierre Borel, qui s'est déjà signalé à notre attention par un roman mémorable, *Le Labyrinthe*, nous donne aujourd'hui une pièce en trois actes : *Jules César* (Edition Delachaux & Niestlé, Neuchâtel). Les dialogues, qui sont en prose, ont noble allure et nous peignent fort bien les caractères des personnages, en sorte que nous avons là une remarquable galerie de portraits psychologiques. Que donnerait cette pièce à la scène, où il faut souhaiter la voir un jour ? Si nous avons conservé le sens du sublime, si nous ne craignons pas les paroles solennelles, les actions méditées, pesées et exposées en détail avant que d'être entreprises, alors nous paraîtra sublime et pathétique la grande aventure du capitaine romain franchissant le Rubicon, affolant le Sénat et tombant finalement sous les coups des conjurés, en prononçant la parole célèbre : *Tu quoque, mi fili !* Soulignons que M. Pierre Borel a eu la sagesse de ne pas « actualiser » son drame. En histoire, les comparaisons s'imposent d'elles-mêmes.

« LA FONTAINE DES ABEILLES », DE M. ET R. DUBOIS

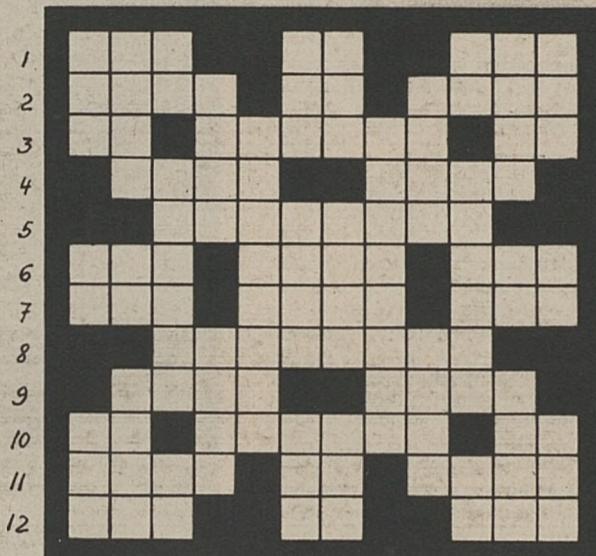
Sous ce titre bucolique, MM. Marcel-H. et Roland Dubois nous présentent un recueil de proses poétiques, mêlées de quelques poèmes, préfacé par Arthur Nicolet, « le plus français des poètes contemporains par la forme et le plus jurassien (neuchâtelois) par l'inspiration, le fond et son amour du sol natal » — jugement auquel nous souscrivons. — D'agréables dessins de Georges Junod ajoutent au charme familier de ces pages, où les auteurs se sont abandonnés à leur fantaisie, regardant la nature en poètes, observant leurs contemporains d'un œil attendri ou amusé, nous contant de piquantes aventures du temps jadis, où les horlogers des montagnes faisaient « la fabrique bissonnière » ; nous apprenant enfin à mieux observer autour de nous la beauté de la vie, fût-elle toute simple et besogneuse, comme au pays des joux et des hoteaux. Un livre tel que cette *Fontaine des Abeilles* (Editions Glauser-Oderbolz, Le Locle), tout inspiré par l'amour du sol natal, est de ceux qui font plus pour nous faire aimer notre Suisse que cent démonstrations, appels et discours dits patriotiques. « Il ne faut pas toujours dire : patrie, patrie. C'est une profanation », a écrit Philippe Monnier. Il faut la servir, comme font les soldats qui la protègent, et les poètes qui la chantent. Ed. Mt.

LE COIN DES CHERCHEURS

Les solutions paraîtront dans le prochain numéro.

Mots croisés.

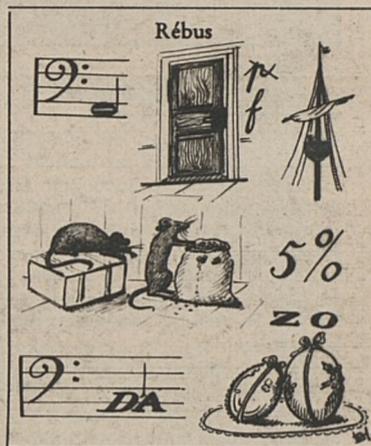
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12



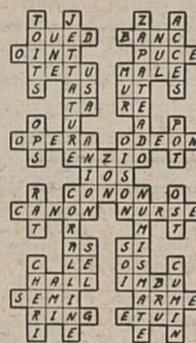
Horizontalement : 1. Instrument à vent. — Préfixe. — Camp (Vx.). 2. La même chose. — 17e lettre de l'alphabet grec. — Lisière. 3. Cube pour jouer. — Espèce de chat du Mexique. — Dans les. 4. Eau chargée d'acide carbonique. — Ruse, piège. 5. Modifier la composition d'un métal. 6. Partie d'une voile. — Spéculation. — Département français. 7. Adverbe. — Effectif. — Fille de Cadmus. 8. Gelant de nouveau. 9. Opiniâtre. — Lexicographe français (1755-1841). 10. Carte à jouer. — Rejeté, ne pas admis. — Interjection. 11. Lieu de départ et d'arrivée des trains. — Symbole chimique de l'osmium. Outil d'acier. 12. Epoque. — Article. — Défunt depuis peu.

Verticalement : 1. Titre d'une tragédie de Corneille. — Interjection marquant le dégoût. — Durée ordinaire de la

vie. 2. Petits poèmes lyriques. — Langue d'autrefois. — Empereur en Russie. 3. Ile française de l'océan Atlantique. — Tuer (Vx.). — Note. 4. Intéresse toute femme. — Personne, individu. 5. Ile à l'embouchure du Rhône. 6. Mesure de surface. — Père de Thésée. — Partie de l'habit. 7. Vase demi-sphérique. — Maréchal de France. (1802 - 1869). — A recours à. 8. Oiseaux à chair très délicate. 9. Enlevée. — Fête de la Nativité. 10. Conjonction. — Ouvrage d'art ou de science. — Arbre toujours vert. 11. Chef-lieu de canton (Orne). — Préfixe. — Partie d'un couteau. 12. Possessif. — Lac du Soudan. Interjection.



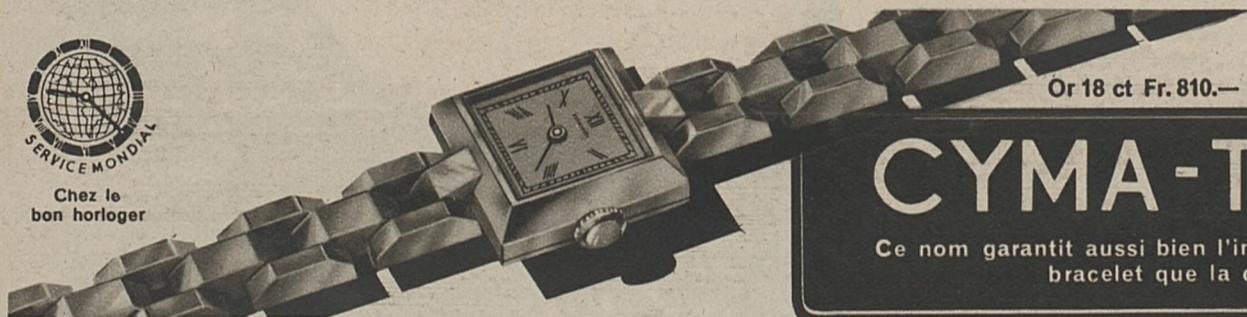
SOLUTIONS DU NO 45



Rébus.
Ne tenons pas trop à nos droits, mais beaucoup à nos devoirs. (Nœud te — l'aigu de té biffé — nom pâte T'rôt pas N'os droit — e de droite biffé — mai beau coup pas NO deux voir — e.)
Devinette : la lettre M (monde, onde).
Logogriphe : Bouffe — Couffe — Touffe.
Charade No 1.
Lent — Terme (masculin) = Lanterne.
Charade No 2.
Sas — Mas — Riz — Tain = Samaritain.
Charade No 3.
Jar — Nid — Coton = Jarnicoton.
Charade No 4.
Ca — Tas — Strophe = Catastrophe.
Charade No 5.
Pôle — Ys — Son = Polisson.



Chez le bon horloger



Marche avec le temps !
En prenant du « Va-t'en »*
contre les cors aux pieds,
tu marcheras sans trébucher.

* Il s'agit, bien entendu, des excellents produits « Va-t'en », recommandés par de nombreux médecins, emplâtres anti-cors et antidurillons, en boîte métal, à fr. 1.25. Dans les pharm. et drogueries.



Et maintenant
me voici belle!

Enfin j'ai trouvé le secret que j'ai tant cherché ; grâce à mon teint transformé, à ma peau désormais souple et rajeunie, mon visage est transfiguré. Toute cela, je le dois au traitement alterné de Gauthier.
M. E.

Le traitement de Gauthier, au lait et à la crème de CONCOMBRE alternés de lait et de crème ROSE-MILK, est une méthode nouvelle basée sur les dernières découvertes. Demandez la brochure et suivez-en bien les instructions.

GAUTHIER
le spécialiste du teint

En vente partout. Gros : 14 Longemalle, Genève



Tous les tricots pour dames et enfants

La maison du tricot

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL
LA CHAUX-DE-FONDS - BALE - ZÜRICH

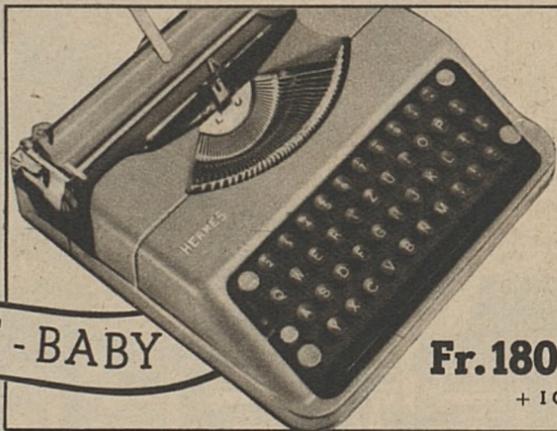
L'étude chez soi Vous pouvez, pour un prix modique, apprendre à fond chez vous :

ÉLECTRICITÉ INDUSTRIELLE
MÉCANIQUE APPLIQUÉE
ÉLECTRICITÉ APPLIQUÉE A L'AUTOMOBILE

Demandez la brochure gratuite à
INSTITUT D'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE MARTIN
PLAINPALAIS GENÈVE



Etudiants !
Des cours propres et lisibles sont tapés sur Hermès Baby, la machine à écrire de l'étudiant moderne.



HERMES - BABY

Fr. 180.-
+ ICA

Produit Paillard - Poids 3 kg 750 - Garantie 1 an

L M Campiche S A 3, RUE PÉPINET LAUSANNE

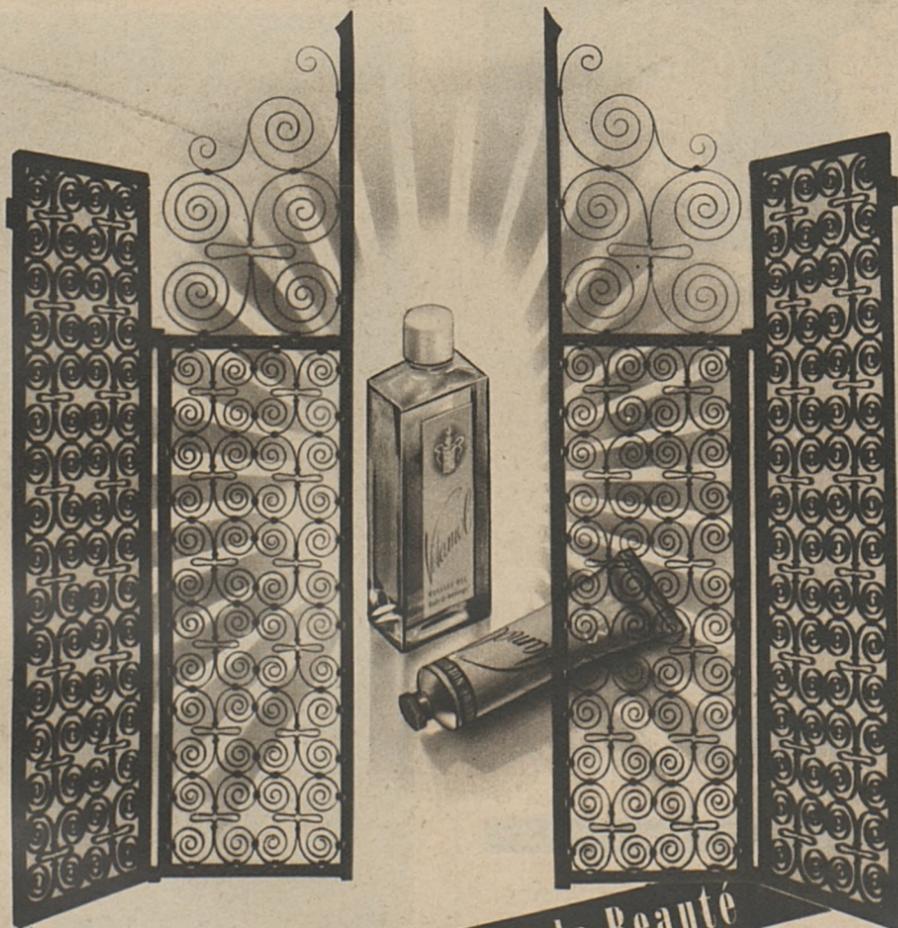
BIENNE Bureau Complet Bienne, s. à r. l., 43, rue Neuve
FRIBOURG Bureau Complet s. à r. l., 41, rue de Lausanne
GENÈVE P. Jaccard, 8, boulevard James-Fazy
GENÈVE A. Strachan, 5, boulevard du Théâtre
NEUCHÂTEL A. Boss, 11 faubourg du Lac
SION Office Moderne s. à r. l., rue des Remparts
LUGANO Guido Primavesi, via Nasca 36



MER MOD & CO. - PRODUITS CHIMIQUES - CAROUGE-GENÈVE

Mal de dents?
Alcacyl chasse la douleur
Sans gêner l'estomac
Sans affecter le cœur
Alcacyl
du Dr Wanderl
Dans toutes les pharmacies

+ Cella
orange
la bande soluble idéale
10 pces fr. 1.45, dans les maisons spéc.



Une porte ouverte sur la Beauté



Vitamol

Le soir: 1) nettoyer avec la crème de nettoyage-Vitamol
2) nourrir avec Vitamol-nutritive en faisant un léger massage

Le matin: 1) rafraîchir et raffermir avec le Tonic-Vitamol
2) protéger avec la crème de jour Vitamol



Ils vivent dans l'eau et ne sont jamais mouillés, se traînent souvent dans la boue et sont pourtant toujours propres.



POURQUOI ? Parce qu'ils recouvrent leur plumage d'un mélange de cire et de graisse sécrété par certaines glandes et qu'ils étendent et polissent avec leur bec. L'oiseau se préserve ainsi de l'humidité et la boue n'adhère pas.

Nous isolons nos pieds de la même façon lorsque nous cirons nos chaussures avec la Graisse brillante WOLY. Etendue légèrement, puis polie comme un miroir, elle recouvre le cuir d'une mince mais résistante pellicule de cire qui protège efficacement de la neige, de l'eau et du froid.



Graisse brillante

ETERNA
AUTOMATIC

La montre de sport qui se remonte par les mouvements naturels du bras (avec possibilité de remontage par la couronne).
Imperméable - Antimagnétique - Pare-chocs - Inoxydable
En acier inoxydable Fr. 118.—. En or 14 ct. Fr. 449.—.

ODO-RO-NO
prévient la transpiration

ODO-RO-NO
Normal

ODO-RO-NO *Instant*
(incolore) pour peaux sensibles. Protège durant deux jours contre la moiteur si importune des aisselles. Tout à fait inoffensif. Fr. 2.75

ODO-RO-NO *Normal*
(rouge) est plus fort. Il protège durant une semaine, même si vous vous baignez, courez, dansez, jouez. Fr. 2.75

En gros: Paul Muller S. A. Sumiswald

Donnez à vos cheveux de belles nuances!
De charmants reflets, des nuances bien calculées donnent à votre chevelure un double attrait. Faites nuancer vos cheveux par votre coiffeur avec le Kleinol Hesha. Il leur donnera une note originale, vous distinguant heureusement des autres.

★ Demandez à votre coiffeur un nuancage Kleinol!

KLEINOL HESHA

F. UHLMANN-EYRAUD S. A., GENÈVE-ZÜRICH

la poudre est-elle encore à la mode?

La belle brochure VITAFOND vous renseignera. Demandez-la à Hamol S.A. Zurich 2

VITAFOND

Elle préfère

Idové
le bas de qualité

encore soigneusement renforcé

Fabricants: J. Dursteler & Cie. S. A., Wetzikon-Zürich

UN PATRON RINGIER GRATUIT

à choix parmi les modèles de cette page. Joindre à la commande 20 centimes pour nos frais. Les autres patrons de ces modèles, commandés en même temps, sont en vente au prix spécial de 50 centimes chacun.



J 63476



J 52160



J 60705



J 52163



J 52162



J 52038

J 63476. Taille 36. Manteau avec plis dans le bas. Empiècement piqué. Manche avec poignet. Métrage: 3 m. en 130 ou 140 cm.; 3 m. 50 de doublure en 90 cm.; une paire de bourrages, 8 boutons, 4 boutons-pression.

J 52160. Taille 44. Manteau combiné avec de la fourrure ou du tissu contrastant pour les manches, l'empiècement, les revers du col et les poches. Métrage: 2 m. en 140 cm., 1 m. de tissu garniture en 140 cm., 3 m. de doublure en 90 cm., 5 boutons, bourrages.

J 60705. Taille 42. Manteau vague avec plaque rapportée et pli dans le dos. Métrage: 2 m. 90 en 140 cm.; 3 m. 20 de doublure en 96 cm.; 7 boutons, bourrages.

J 52163. Taille 40. Manteau d'allure jeune avec travail de piqûres. Revers et double rangée de boutons. Ceinture dans le dos. Métrage: 2 m. 80 en 140 cm. 2 m. 90 de doublure, 7 boutons, bourrages.

J 52038. Taille 14 ans. Manteau pour jeune fille avec capuchon. Métrage: 2 m. 35 en 140 cm.; 2 m. 50 de doublure en 80 cm.; 4 boutons; 35 cm. de doublure pour le capuchon.

J 52162. Taille 38. Manteau vague avec capuchon séparé. Les poches sont pratiquées dans les coutures de devant et ensuite piquées, de même que le col. Métrage: 3 m. en 140 cm., 1 bouton, bourrages, 3 m. de doublure.

BULLETIN DE COMMANDE DES PATRONS RINGIER

	Numéros des patrons	Prix
1	Patron gratuit d'un des modèles Nos J 63476, 52160, 60705, 52163, 52038, 52162. (Prière de joindre 20 ct. en timbres-poste pour nos frais)	20 cts pour nos frais
2	Autres patrons de ces modèles gratuits, commandés en même temps, 50 centimes par patron. (Joindre le montant en timbres-poste)	



Expédier le coupon au complet, sous enveloppe fermée et affranchie de 20 ct., à RINGIER & Cie S. A., Service des patrons, Zofingue.

Nom et adresse exacte:

Illé 46



*Réparer gratis ce vélo?
Bien sûr... j'ai la garantie!*

« C'est jeune, et ça ne sait pas! »

Mais les grandes personnes savent que la garantie de la fabrique ne couvre que les défauts de fabrication, à l'exclusion des dommages imputables à des accidents, ou à la maladresse.

S'il en est ainsi pour les aspirateurs, les machines à coudre et les appareils de radio, le même principe s'applique évidemment aux montres. Le mouvement le plus soigné reste malgré tout très sensible. Il exige des précautions comme n'importe quel autre mécanisme; il doit être nettoyé et huilé en temps utile.

Sans doute la montre Mido possède-t-elle les meilleurs dispositifs de sécurité que la technique moderne ait imaginés. Elle n'est pourtant pas à l'abri de tout accroc. L'horloger doit alors demander — et recevoir — le prix de son travail délicat.

Que ce soit justement une fabrique réputée parmi les connaisseurs pour la solidité particulière de ses montres qui en appelle à votre prudence, vous le comprendrez: Il faut être fort pour pouvoir se permettre de signaler des faiblesses auxquelles aucune montre n'échappe tout à fait.

Si vous estimez la conscience et la probité des hommes... et des montres, choisissez une MIDO-Multifort

1. 100 % étanche
2. protégée contre les chocs
3. antimagnétique
4. avec boîtier inoxydable
5. modèles pour hommes aussi à remontage Superautomatic



L'impôt sur le chiffre d'affaires est compris dans les prix

Pour messieurs

7 modèle Standard, acier Fr. 77.-

8 dito à remontage Superautomatic, acier Fr. 109.-

11 acier, avec seconde au centre Fr. 91.50

35 dito à remontage Superautomatic Fr. 118.50

16 modèle de Luxe acier, avec seconde au centre Fr. 109.-

37 dito à remontage Superautomatic Fr. 134.-

Aussi pour dames la montre étanche et résistante

5 acier, Fr. 88.50

6 acier, avec seconde au centre Fr. 98.-

Les prix ci-dessus s'entendent avec bracelet cuir. Augmentation pour bracelet acier Fr. 9.50 cadran radium Fr. 2.-

Mido
MULTIFORT la montre probe

En vente dans les bons magasins d'horlogerie
Demandez le certificat de garantie Mido

MIDO S.A., ci-devant G. Schaeren & Co., BIENNE



FABRICATION: JOSEPH HEEB S. A., APPENZEL

Comment J'ai Enlevé Mes Rides

après l'insuccès des Spécialistes de Beauté et des produits soi-disant « anti-rides »

UN SIMPLE TRAITEMENT CHEZ SOI FAIT MERVEILLE

Le soir avant de me coucher, j'ai appliqué une crème contenant du Biocel, tiré des cellules cutanées de jeunes animaux. Celui-ci est comme le Biocel de votre propre peau. C'est cette substance presque magique qui maintient votre peau ferme, fraîche et jeune. Elle a été découverte par un dermatologue universellement connu, et la Crème Tokalon, couleur rose, en contient maintenant. Employez cet aliment pour la peau — au Biocel — extrait lipidique de la peau de jeunes animaux — chaque soir avant de vous coucher. Le matin, appliquez la Crème Tokalon, couleur blanche. Elle nourrit la peau, resserre les pores dilatés et constitue la meilleure base possible pour le « maquillage ».

D'heureux résultats sont garantis lorsqu'on emploie ces deux crèmes, sinon on vous remboursera 2 fois le prix d'achat.



Les soucis du Rationnement s'atténuent...



s'atténuent...

Problème « assaisonnement » résolu! Moutarde de table Helvetia idéale. La viande devient juteuse, tendre. Le goût de poisson disparaît. Les salades sont délicates, stimulantes. Une bonne moutarde pas trop forte. Indispensable. Améliore tout! Demandez gratuitement l'« Echange d'expériences », qui contient de nombreux conseils et tours de main sur le chapitre « assaisonnement » par les temps actuels.

GRAND TUBE 60 CTS
Société Anonyme A. Sennhauser - Zürich

petite cause grand effet!

Modèles pratiques

REPRODUCTION INTERDITE POUR LES AUTRES MAISONS DE TRICOTS



Modèle Juliana, Berne
(Photo Bettina Müller)

POUR LA BICYCLETTE: DEUX-PIÈCES BLEU-GRIS

Taille 42

Matière : 20 écheveaux de laine striga spéciale; 5 boutons fantaisie; aiguilles No 3. — **Point employé pour la veste :** côtes, 2 m. endroit, 2 m. envers. **Point fantaisie :** 3 m. endr., 3 m. envers, 1 aiguille tout endroit, etc.
Dos : Monter 90 mailles. Tricotez 10 cm. point de côtes. Augmenter 10 m., réparties sur 1 aiguille, en commençant le point fantaisie. Augmenter 1 m. de chaque côté de l'ouvrage tous les 4 cm. pendant 22 cm. de hauteur.
Emmanchures : Rabattre 6, 4x1 m. Tricotez 18 cm. de hauteur, partager le dos en trois parties égales et biaiser en trois fois pour l'épaule.
Devants : Monter 50 mailles. Tricotez 8 m. au point de jarretière pour la bordure. Après les 10 cm. de côtes, augmenter 8 m. réparties sur une aig., puis augm. côté couture 1 m. tous les 4 cm.
Emmanchure : Rabattre 10, 2, 4x1 m. Commencer en même temps le décolleté en diminuant 1 m. toutes les 3 aiguilles avant les 8 m. jarretière. Diminuer ainsi de suite jusqu'à la largeur et hauteur de l'épaule; biaiser celle-ci en 3 fois, tricotez les 8 m. de la bordure de 8 cm. de long pour former l'encolure.
Manches : Monter 24 m. Augmenter 12x2 m. de chaque côté de l'aiguille, puis toujours 1 maille

jusqu'à la largeur de 35 cm. Diminuer ensuite 1 m. de chaque côté toutes les 8 aig. jusqu'au poignet. Tricoter celui-ci avec 4 aig. (48 m.), longueur 6 cm.
Poches : Démailler quelques mailles environ 8 cm. Tricoter un bord de 2 cm. point de jarretière. Reprendre les mailles intérieures en tricotant un carré au point de jersey. Assembler les parties en couture.
Jupe en forme : Se tricote avec une aiguille ronde No 3 point de jersey, pris du côté envers. Monter 210 mailles. Tricotez 3 cm. droit, faire 1 augmentation toutes les 21 m. sur un tour entier; tricotez 3 cm., faire 1 augmentation toutes les 22 m. sur un tour entier, ainsi de suite toutes les 23, 24, 25, 26 m., etc., en tricotant toujours 3 cm. entre les augmentations. Après 21 cm., augmenter trois fois de la même manière en laissant 2 cm. entre les augmentations, puis augmenter deux fois après 4 cm., trois fois après 6 cm. Le reste de la jupe se tricote tout droit (longueur totale 70 cm.).
Montage : Repasser la jupe du mauvais côté avec un linge humide. Faire un ourlet de 3 cm. dans le bas et poser l'élastique. Assembler les parties de la veste en couture, rembourrer les épaules, coudre les boutons et faire les boutonnières.

ENSEMBLE POUR GARÇON DE 10-12 ANS

Pullover

Fournitures : 225 grammes Helanca-Sport gris ou mélange; aiguilles No 3.
Point employé : 1re aiguille, côté envers du travail: * 2 mailles endroit, 1 maille envers, 2 m. endroit, 4 m. envers; reprenez à *. 2e aiguille, côté endroit du travail: * 2 m. env., 1 m. endr. tordue, 2 m. env., des 4 m. endr., tricotez d'abord la 2e à l'endr. par devant la 1re m., puis la 1re maille à l'endroit. Tricotez ensuite la 4e m. à l'endr. par derrière la 3me m., puis la 3me m. à l'endr., reprenez à *. 3me aig., côté envers du travail: Reprenez à la 1re aiguille.

MARCHE DU TRAVAIL

Dos : Monter 101 mailles et tricotez 6 cm., 1 m. endroit, 1 m. envers; puis répartissez 23 augmentations sur l'aiguille sur l'envers du travail. En même temps, commencez le point du motif. Tricotez 21 cm. en ligne droite.
Emmanchures : Rabattre de chaque côté 4, 3, 2 et 3x1 m. Faites encore 13 cm. en ligne droite et biaisez les épaules en rabattant de chaque côté 3x8 et 1x9 m.

Encolure : Rabattre en une fois les 34 m. restantes. **Devant :** Travaillez comme pour le dos. **Encolure :** à 38 cm. du bas, rabattez au milieu 10 m., puis 4, 3, 2 et 3x1 m. de chaque côté. Continuez en ligne droite jusqu'à l'épaule.
Manche : Monter 50 m. et tricotez 6 cm., 1 m. endr., 1 m. env.; puis répartissez 13 augmentations sur 1 aiguille, sur l'envers du travail. Disposez en même temps le motif: m. lis., 1 m. env., * 2 m. endr., 1 m. env., 2 m. endr., 4 m. env., reprenez à *. Tricotez 34 cm. en augmentant de chaque côté 16 fois d'une maille tous les 2 cm. **Arrondi :** Rabattre de chaque côté 4, 3, 2, 20x1 m. à chaque 2e aiguille, 2, 4 et ensemble les 25 mailles restantes.
Finitions : Repassez toutes les parties sur l'envers du travail et faites les coutures des côtés et de l'épaule droite. **Col roulé :** Relevez 86 m. à l'encolure et tricotez 7 cm., 1 endr., 1 env., rabattez lâche. Repliez le col par la moitié sur l'endr. et fixez-le par quelques points. Une fois le col replié, borde l'ouverture de l'épaule gauche et du col d'un rang de mailles serrées et placez une fermeture-éclair de 12 cm. de long. Faites les coutures

des manches (au bas des manches, 4 cm. de la couture sur l'endr.) et cousez les manches en place.

Socquettes (Pointure 35)

Fournitures : 70 grammes Helanca-Sport gris; 25 grammes Helanca-Sport marine; 25 gr. Helanca-Sport rouge; 4 bouts simples gris; aiguilles No 3 (un jeu).

MARCHE DU TRAVAIL

Montez 63 mailles et tricotez 8 cm. en rond en point du pullover: les premiers 6 rangs en marine, puis 2 rangs en rouge, 4 rangs en gris, 2 rangs en marine, 2 rangs en rouge et le reste en gris. Ceci forme le bord qui sera ensuite retroussé. A 8 cm. de hauteur, tournez le travail et continuez endroit sur envers. Faites 7 cm. en point du motif (continuez les 4 m. endr. des torsades simplement à l'endroit). **Talon :** Une maille endroit tordue marque le milieu. De chaque côté de celle-ci, glissez encore 14 m. sur l'aig. Pour renforcer le talon, ajoutez un bout simple. Tricotez 14 rangs = 28 aiguilles, puis formez le talonnet: Tricotez jusqu'au milieu de l'aig. plus 6 m., glissez la maille suivante sans la tricoter, tricotez 1 m. endr. et passez la maille glissée par-dessus, tournez, tricotez jusqu'au milieu plus 6 m., tricotez les deux mailles suivantes ens. à l'env., tournez, etc. Sur l'endr. du travail, faites-toujours une diminution à maille glissée sur les 7e et 8e m. après la maille du milieu et sur l'env. du travail. Tricotez toujours les 7e et 8e maille après la maille du milieu ensemble à l'env., jusqu'à ce qu'il reste 15 m. La semelle se tricote séparément (continuez le bout simple). Relevez 14 m. de chaque côté du talon et tricotez sur 43 m. A côté de chaque maille lisière, faites 8 fois à chaque 2e aiguille sur l'endroit du travail, à droite, une diminution à maille glissée et, à gauche, une diminution à maille tricotée ensemble. Sur les 27 m. restantes, tricotez encore 8 1/2 centimètres bords droits et laissez les mailles en attente. Tricotez ensuite en point du motif (sans bout simple) sur les 34 m. du haut du pied, jusqu'à ce que le travail ait la même longueur que la semelle. Continuez alors en rond sur toutes les mailles (avec le bout simple) et fermez par des diminutions de 5, 4, 3, 2 et 1 m. Arrêtez tous les fils et rassemblez les deux parties du pied par des coutures écrasées.

Moufles

Fournitures : 50 grammes Helanca-Sport gris; un reste marine et rouge; aiguilles No 3 (un jeu).

MARCHE DU TRAVAIL

Moufle droit : Tricotez en rond. Montez 54 m., en marine, et disposez les coloris comme pour les socquettes. A 6 cm. de hauteur, tournez le travail et continuez endroit sur envers. Sur le dos de la main, continuez deux des torsades à la suite de celles du bord: 2 m. env., 4 m. torsade, 2 m. env., 1 m. endr. tordue, 2 m. env., 4 m. torsade, 2 m. env. et les 37 m. restantes à l'endroit. Tricotez ainsi 3 rangs. 4e rang: Après les deux dernières mailles env. du motif, tricotez 7 m. endr., puis commencez la base du pouce en augmentant d'une m. endr. tordue. Tricotez 1 rang. Au rang suivant, tricotez après le motif 7 m. endr. et faites une augmentation endr. tordue, 1 m. endr., 1 augmentation endr. tordue. Tricotez 2 rangs. Au rang suivant, faites à la même place que précédemment 2 augmentations avec 3 m. d'intervalle. Répétez ces augmentations avec 5, puis 7, puis 9 m. d'intervalle, etc., jusqu'à 19 m., en faisant alternativement 1 et 2 rangs droits entre les rangs des augmentations. Glissez les 19 m. de la base du pouce sur un fil et continuez à tricoter en rond sur les mailles restantes. Dans l'intervalle du pouce, montez 4, dont vous diminuerez 2 m. au rang suivant. Tricotez 7 cm. et commencez les diminutions de la pointe; tricotez la dernière maille env. du motif et la maille endr. suivante ensemble à l'endroit, 8 m. endr., glissez la maille suivante sans la tricoter, tricotez 1 m. et passez la maille glissée par-dessus, 17 m. endr., tricotez 2 m. ensemble à l'endr., 8 m. endr., glissez la dernière maille endr. sans la tricoter; tricotez la première maille env. du motif et passez la maille glissée par-dessus. Répétez ces diminutions à chaque 2e rang. Les 8 m. endr. de chaque côté de la main se continuent en ligne droite jusqu'à ce que les diminutions se touchent au dos et à la paume. Assemblez ensuite au point de remailage les 10 m. restant de chaque côté. — **Pouce :** relevez les 19 m. de la base du pouce et les 4 m. de l'entre-pouce (pour éviter un trou, augmentez de chaque côté de ces 4 m. d'une m. endr. tordue, que vous rabattez au rang suivant). Sur les 23 m. restantes, tricotez 4 cm., puis commencez les diminutions: tricotez la 2e et la 3e m. de la base du pouce ensemble à l'endr., 1 m. endr., glissez 1 m. sans la tricoter, tricotez la maille suivante et passez la maille glissée par-dessus, 7 m. endr., tricotez 2 m. ensemble à l'endr., 1 m. endr., glissez une maille sans la tricoter. Tricotez la maille suivante et passez la maille glissée par-dessus, 6 m. endr. Répétez ces 4 dim. à chaque 2e rang. Continuez de chaque côté la maille endr. entre les dim. jusqu'à ce que celles-ci se touchent. Assemblez au point de remailage les 3 mailles restantes de chaque côté.
Moufle gauche : Opposé.
Finitions : Arrêtez tous les fils. Retroussez 4 cm. du bord sur l'endroit.

Bonnet

Fournitures : 50 grammes Helanca-Sport gris; un reste rouge et marine; aiguilles No 3 (un jeu).

MARCHE DU TRAVAIL

Le bonnet se tricote en rond. Montez 126 m., en marine, et disposez les teintes comme pour les socquettes. Tricotez 8 cm., puis tournez le travail et continuez endroit sur envers. Faites 11 cm. en point du motif et commencez les diminutions: Répartissez 14 dim. par rang et entre chaque rang de dim., faites un rang droit: 1er rang: tricotez ensemble à l'env. les 2 m. env. se trouvant avant la maille tordue; 3e rang: tricotez ensemble à l'env. les 2 m. env. se trouvant après la maille tordue; 5e rang: tricotez ensemble à l'endr. la maille env. se trouvant avant la maille tordue et la maille tordue; 7e rang: glissez la maille tordue sans la tricoter, tricotez la maille env. suivante et passez la maille glissée par-dessus; 9e rang: glissez la 4e maille de la torsade sans la tricoter, tricotez la maille endr. tordue et passez la maille glissée par-dessus; 11e rang: tricotez ensemble à l'endr. la 4e maille de la torsade et la 1re maille de la torsade suivante. — Passez le fil dans les 42 m. restantes et froncez. Faites ensuite une cordelière tordue ou nouée en marine, longueur 10 cm., à laquelle vous fixerez un pompon et cousez-la en place.

Pompon : En Helanca-Sport marine. Préparez deux cartons ronds d'environ 6 cm. de diamètre, au milieu desquels vous découperez un trou d'env. 1 cm. 1/2 de diam. Posez les deux cartons l'un sur l'autre et entourez-les de fil double jusqu'à ce que le rond découpé soit rempli. Fixez la cordelière au centre du pompon. Coupez les fils du bord extérieur, puis passez un fil entre les cartons et attachez solidement. Otez les cartons et égalisez le pompon.



Modèle Long
(Photo Claire Rassege)

SFORZA

L'HOMME QUI VIENT

600 ANS D'HISTOIRE

Grand nom que celui des Sforza ! Il apparaît dans l'histoire au cours de la seconde moitié de l'année 1300. C'était le surnom donné par Alberico da Barbiano au condottiere Muzio Attendolo. Commencant sa carrière à treize ans en dérochant un cheval dans une écurie de Cotignola — son pays natal, non loin de Ravenne — il la termina à 55 ans en se noyant dans un torrent en voulant sauver un serf entraîné par les flots. Le premier des Sforza n'avait pas de fils légitime. Par contre, il en avait de nombreux illégitimes, ce qui n'est pas étonnant de la part d'un tel capitaine. Plus d'un a été célèbre. Léon, qui ne fut pas inférieur à son père, Giovanni, gouverneur des Marches, Alexandre, seigneur de Pesaro et Francesco, duc de Milan. Ce dernier, également, eut une progéniture illégitime parmi laquelle Secondo Sforza à qui il donna son domaine de Borgonovo, près de Plaisance, et qui porta, pour cette raison le titre de comte Sforza di Borgonovo. Ce comté, avec des fortunes diverses, a survécu à travers les siècles : en 1846 naissait à Montighoso, en Toscane, le comte Giovanni Sforza.

Les temps avaient changé. Finie l'époque des condottieri ! En fait, le comte Giovanni fut un homme de science et il ignora tout de l'art de tirer l'épée. Historien, homme de lettres, bibliographe, il trouva la gloire non pas dans les combats et les conquêtes, mais en travaillant dans les grandes bibliothèques. Directeur des archives de l'Etat à Massa, superintendant des archives piémontaises, organisateur de celles de l'Etat de Venise, le comte Giovanni Sforza, décédé en 1922, a laissé son nom à de patientes études sur l'histoire régionale de l'Italie.

C'est le 25 septembre 1872 que naquit le second fils du comte Sforza. On lui donna le nom de Carlo.

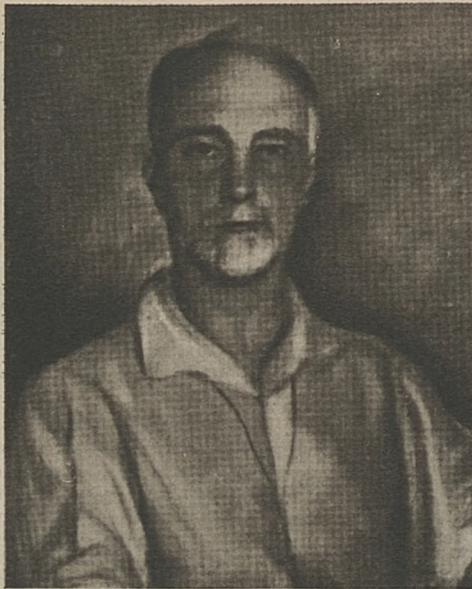
LA LUNIGIANE

Le comte Carlo Sforza dont le nom se trouve aujourd'hui dans tous les journaux du monde, est né à Montignoso, petit village de la Lunigiane, en Toscane. Sont-ce les études historiques de son père qui persuadèrent le jeune noble de se consacrer à la vie diplomatique ? Peut-être, mais plus encore l'influence de l'ambassadeur Visconti Venosta qui incita le jeune homme, à 24 ans, à l'accompagner comme secrétaire à Algésiras. C'était le moment où la discorde régnait entre Espagnols, Anglais, Allemands et Français. Dans la petite ville espagnole, Carlo Sforza assista pour la première fois à la préparation et à la rédaction d'un traité international. Puis il entra au Ministère des affaires étrangères à Rome. C'était l'époque où le royaume d'Italie, qui avait à peine vingt ans, commençait à se montrer sur la scène européenne.

LA CARRIÈRE D'UN DIPLOMATE

La période qui va du début du siècle à 1910 est pour le comte Sforza une période de préparation : il va d'une ambassade d'Italie à l'autre : Constantinople, Pékin, Madrid, Londres, Paris. Il étudie et observe les grands événements historiques qui se succèdent à un rythme croissant : la guerre entre la Russie et le Japon ; l'extension surprenante de l'industrie et du commerce allemand ; l'absolutisme du tzar de Russie ; le développement de la démocratie en France, en Belgique, dans les pays nordiques ; l'affaiblissement de l'Autriche des Habsbourg ; la rivalité navale entre le Reich et le Royaume-Uni, les manœuvres de l'Italie entre les deux systèmes d'alliance qui, à ce moment déjà, divisaient l'Europe. Puis ce furent les « crises », prélude à la première guerre mondiale : la crise marocaine, la crise bosniaque, l'éternelle crise balkanique.

Le jeune diplomate italien voyage, travaille et, surtout, apprend. Parmi ceux qui ont reconnu la claire intelligence du comte Sforza, se trouve un homme politique de grand renom : le marquis sicilien Antonino de San Giuliano, homme d'une intelligence supérieure et de grande culture, syndic de Catane à 27 ans, député au Parlement à 30 ans, ministre des Affaires étrangères de 1905 à 1909. Le marquis de San Giuliano fut ambassadeur à Londres et à Paris où il connut le comte Sforza. De retour à Rome et ayant repris le poste de chef de la diplomatie italienne, le marquis fit appel, en 1910, au jeune comte, qui avait seulement 28 ans, pour être son chef de cabinet. C'était le moment où l'Italie s'infiltrait dans le Dodécannèse, soutenait l'indépendance de l'Albanie contre la Grèce et l'Autriche ; c'était aussi l'époque de la crise franco-allemande au sujet du Maroc, de l'Entente balkanique contre la Turquie. C'était déjà le moment où l'on préparait les positions pour la guerre de 1914. Pendant les douze mois au cours desquels le comte Sforza fut le principal collaborateur du marquis de San Giuliano, des heures solennelles sonnèrent au cadran de l'Histoire.



Le comte Carlo Sforza est disposé à collaborer avec Badoglio et un Conseil de régence.



La fabrique de mosaïques du Vatican a été gravement endommagée par les bombes tombées l'autre jour.

ÉCRIVAINS ROMANDS A L'HONNEUR



M. Jacques Chenevière, auteur du roman « Les Captives », commenté à la page 19. (Studio Neri.)

M. Jean Marteau, auteur d'« Arc-en-Ciel », roman sur la création musicale.

M. Jacques Aubert, auteur du roman « Montmirel ».

M. Ernest Rogivue, écrivain et skieur, auteur de « La Blanche Aventure ».

M. Daniel Anet, auteur de cette œuvre poignante : « J'avais un Camarade ».

M. Ch. Rochat-Cenise, auteur du recueil de nouvelles « Vent d'Alpe ».

M. Virgile A..., directeur de la cantonale de reentry, rad...



La traditionnelle commémoration de la Réformation à Genève, devant le Mur des Réformateurs. (Photo Hélios)

EN EXTRÊME-ORIENT

Nommé ministre plénipotentiaire en 1911, Carlo Sforza est envoyé en Chine, où il demeure jusqu'en 1915, au moment où l'Italie, elle aussi, entre dans le sanglant conflit mondial. Quatre ans en Chine signifient une prise de contact avec la vaste, profonde et subtile âme asiatique, qui, pour les Occidentaux assoiffés de puissance et atteints de la manie fébrile d'activité, peut paraître énigmatique, sinon tout à fait incompréhensible.

Ce fut précisément en 1911 que disparut, en Chine, l'ancien empire qui suivit une longue période de guerres civiles chaotiques. En Asie, mère de toutes les civilisations et propagatrice de toutes les lumières, venait s'établir un nouveau régime constitutionnel copié sur l'Occident : la République chinoise. Les vicissitudes de l'Extrême-Orient s'unissaient désormais aux grandes questions qui séparaient les puissances européennes. Sur le navire qui emmenait le comte Sforza, voyageait un rebelle chinois, le Dr Sun Yat Sen, l'homme qui personnifiait l'idée républicaine, l'homme dont la tête avait été mise à prix par la maison impériale, l'homme que l'ambassadeur de Chine à Londres avait réussi à faire capturer, l'emprisonnant dans son palais, jusqu'au moment où le gouvernement de Sa Majesté britannique, après de multiples efforts, avait pu le faire libérer. Le Dr Sun Yat Sen devait devenir par la suite le premier président de la République chinoise.

Tandis que de grands événements secouaient la Chine, le ministre plénipotentiaire d'Italie, tout en défendant les intérêts de son pays, étudiait le sens et les valeurs éternelles que porte en soi depuis des millénaires, l'âme chinoise. Il constate alors que la pensée rationnelle, formée en Grèce et en Italie, précisée depuis la Renaissance par tant de philosophes et d'hommes de science, et pratiquée en gros par les masses occidentales, n'est pas la pensée tout court. Ce n'est pas la manifestation naturelle du pouvoir mental, nécessaire et commune à tous les humains. Le diplomate italien s'aperçoit que chaque grande civilisation a créé des mentalités nouvelles, complètement différentes les unes des autres. La Chine ne recherche pas une philosophie ou une science ; elle possède la sagesse. Elle méprise le savant pour exalter le Sage. Quant aux bouleversements politiques — dit le Sage chinois — ce sont des mouvements extérieurs et éphémères qui n'affectent pas le « Tao » immuable.

La leçon de l'Asie, mère éternelle, restera profondément gravée dans l'esprit de Carlo Sforza. Aujourd'hui encore, il dit : « J'ai voyagé dans le monde entier, je connais presque tous les pays de la terre, mais nulle part je n'ai autant appris qu'en Chine. »

LA GUERRE ET L'APRÈS-GUERRE

Au moment où la guerre éclate, le comte Sforza atteint sa maturité. Il a 42 ans. C'est un homme de grande taille,



L'Italie à feu et à sang : l'état pitoyable de Piedimonte, petite ville au nord du Volturno.



Soldat américain s'occupant de Napolitains, victimes d'une bombe à retardement. (Bélinos ATP)

QUELQUES NOUVEAUX CONSEILLERS NATIONAUX ROMANDS



M. Jaquet, directeur de la Société suisse de navigation, à Bâle, libéral. M. Paul Bondallaz, l'aimable préfet-poète de Romont, conservateur. M. Emile Giroud, secrétaire central de la F.O.M.H. à Berne, socialiste. M. André Guinand, avocat à Genève, radical. M. Alb. von der Aa, rédacteur du « Peuple », de Lausanne, socialiste. M. Antoine Pugin, conseiller d'Etat à Genève, conservateur. M. Jules H. Addor, syndic de Lausanne, radical.



La nouvelle baïonnette (« poignard » en style officiel) de nos officiers. (VIS 13891)



La famille Tronchet, scène du nouveau film de S. Chevalier : *La famille Durambois au Comptoir*. — (De g. à dr. : Allemand, Max Lerel et Pauline Carton.)

avec une barbe bien taillée, un esprit intuitif qui dépasse encore son intelligence. C'est un ami précieux pour ceux qu'il aime, un ennemi terrible pour ceux qui ne sont pas dans son camp. Il est aimable, élégant, ambitieux aussi. Il aime la politique éperdument, comme ses ancêtres avaient aimé l'épée. Il ne ressemble pas à son père qui fut un rat de bibliothèque, ni à son frère César, petit seigneur campagnard. Il a quelque chose de Sforza d'antan, des condottieri : la soif de l'action, le plaisir de la lutte, l'amour de la bataille politique. C'est un condottiere moderne, qui au lieu de chevaucher au milieu d'une soldatesque menaçante va en automobile, accompagné de quelque secrétaire irréprochable.

Dans la politique, cet homme se retrouve dans son élément. « En exil, a-t-il dit, j'ai écrit des livres, beaucoup de livres, mais je les ai écrits parce que je m'ennuyais. » Le comte Sforza ne pourra jamais pardonner au fascisme d'avoir brisé sa vie politique et de l'avoir contraint, lui, « à écrire seulement des livres » pendant vingt longues, trop longues années.

En 1915, lorsque l'Italie entra en guerre, le comte Sforza fut rappelé de Pékin. Il y était parti avec sa jeune épouse, Valentine d'Uzes, jolie femme et grande dame, appartenant à une noble famille belge. Il rentre en Italie avec deux enfants : Fiammetta et Sforzino. La première est, aujourd'hui, la secrétaire de son père, tandis que le frère est pilote dans l'aviation canadienne.

De retour en Europe, le diplomate atteint rapidement l'apogée de sa carrière : représentant de l'Italie auprès du roi des Serbes de 1916 à 1918, haut-commissaire en Turquie jusqu'en juin 1919, sous-secrétaire d'Etat au Ministère des affaires étrangères dans les gouvernements Nitti, Tittoni et Scialoja, il devient chef de la diplomatie italienne en 1920. C'est en sa qualité de ministre des Affaires étrangères que le comte Sforza signa, avec le premier ministre yougoslave, Trumbitch, le Traité de Rapallo, qui réglait l'ancien différend entre le Royaume d'Italie et celui de Yougoslavie et qui évita une guerre entre les deux pays. La gloire et les honneurs vinrent combler l'existence du grand homme d'Etat : en 1919, il est nommé sénateur du royaume; en 1921, il reçoit le Collier de l'Annonciade qui fait de lui le « cousin du roi »; en 1922, il est choisi comme ambassadeur à Paris.

Déjà, on parlait de Carlo Sforza comme du futur chef du gouvernement italien, charge qu'il aurait occupée lorsque sa haute mission politique et diplomatique dans la capitale française aurait été terminée. Mais juste au moment où le sommet de sa vie semblait désormais atteint, le destin devait faire du comte Sforza un exilé et un fugitif.

L'ANTIFASCISTE ET L'EXILÉ

Le 28 octobre 1922, Mussolini, chef des chemises noires, s'empare du pouvoir par un coup d'Etat. Deux jours plus tard, le duc recevait un télégramme de l'ambassadeur d'Italie

à Paris, qui lui présentait sa démission, n'étant pas désireux de représenter un gouvernement contraire à ses sentiments et à ses idéaux. Mussolini n'accepta pas cette démission et invita l'ambassadeur Sforza à venir à Rome. Les deux hommes se rencontrèrent.

Mussolini a quarante ans : c'est un homme petit, plutôt maigre, agressif, inélégant, un tribun sorti du peuple et décidé à arriver à ses propres fins par tous les moyens. Sforza a 50 ans : il est de taille élevée, avec une barbe imposante, un air de grand seigneur, il est noble, c'est un diplomate. Le premier affirme que la démocratie italienne a fait faillite. Le second proclame que les droits de l'homme ne peuvent être balayés. Les deux hommes parlent un langage différent et ne peuvent s'entendre. Il n'en reste pas moins que le plébéien comprend la force et la capacité de l'aristocrate :

— Je vous offre d'être mon ministre des Affaires étrangères, dit Mussolini.

— Je refuse, Excellence, répond le comte.

Les deux hommes se quittent, désormais définitivement ennemis.

De son banc de sénateur, Carlo Sforza organise l'opposition contre le fascisme. C'est l'un des plus terribles adversaires du régime, en raison de son autorité, de son passé, de son intelligence. En 1924, au moment de l'assassinat de Matteotti, il semble que le fascisme vacille, que le dictateur va tomber. Mais au contraire, Mussolini, par un coup d'audace, proclame le parti unique, démantèle la force de l'opposition, supprime la constitution libérale italienne. Carlo Sforza et ses amis se tournent vers le roi qui est le garant de la constitution. Mais Victor-Emmanuel appuie le régime. Dès ce moment, le comte se convainc que la dynastie n'a pas maintenu sa tradition et qu'elle ne mérite pas de subsister.

La puissance et la violence du fascisme s'accroissent. En 1926, un groupe de chemises noires envahit la villa du comte Sforza et la dévaste. La vie en Italie est désormais impossible à l'antifasciste déclaré qu'est l'ancien ministre. Ses amis sont déportés ou en fuite. Quelques universités des Etats-Unis invitent alors Carlo Sforza à se rendre dans le Nouveau-Monde pour y donner des cours d'histoire. Il accepte. Quittant l'Italie, il sait qu'il est désormais un exilé. Dès ce jour, le noble Toscan devient le chef moral de l'antifascisme à l'étranger. Il publie des articles et des livres, prononce des discours, fait des conférences. Il vit solitaire en Belgique, pays de son épouse, mais possède également une villa près de Toulon où il séjourne longuement.

Les années passent, le fascisme résiste. Le vide se fait autour de ceux qui à l'étranger rêvent de revendications que le destin n'accueille pas. Le comte Sforza cependant demeure fidèle à lui-même. Il proclame que Mussolini conduira l'Italie à la ruine, il affirme que l'Italie future devra être une république.

Le 25 septembre 1942, Carlo Sforza fête ses 70 ans. Il a dû abandonner la Belgique envahie, la France tombée. Il vit en Amérique, suivant les événements. Le jour de son anniversaire, il a autour de lui son épouse, Valentine, compagne fidèle qui a accepté toutes les duretés de la vie; il a aussi sa fille aimée, Fiammetta, et son fils Sforzino, qui déjà porte l'uniforme de la R.A.F. canadienne. Les quelques amis intimes qui l'entourent parlent de l'avenir, prévoient la fin de la dictature italienne. Sforza se tait et pense : « Qu'advient-il de l'Italie à la fin de la guerre ? » Il pense à la Lunigiane, à sa terre natale qu'il n'a pas revue depuis tant d'années et qui demain, peut-être, deviendra un champ de bataille... Peut-être se rend-il compte combien sont vains les efforts des hommes politiques et des diplomates ? Il se rappelle le premier traité international auquel il collabora : le traité d'Algésiras, vieux de presque un demi-siècle, qui coûta tant d'efforts et dont personne ne se souvient; il se rappelle la lutte livrée aux côtés des San Giuliano, Amendola, Tittoni, Scialoja, tous disparus et oubliés depuis; il se rappelle le chef-d'œuvre de sa carrière de diplomate, ce traité de Rapallo qui, aujourd'hui, gît au fond d'archives poussiéreuses, réduit à une vieille carte jaunie; il se rappelle la lutte livrée pendant vingt ans contre le fascisme, lutte qui certainement se terminera par une victoire, mais à quel prix pour l'Italie ! Le comte pense encore à son long séjour en Chine et à la sage maxime orientale : « La politique n'est qu'un mouvement extérieur et éphémère qui n'affecte pas le Tao immuable... »

L'HOMME QUI VIENT

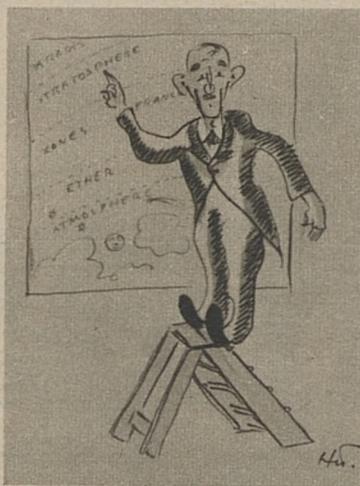
Le destin des peuples comme celui des hommes est un fleuve au cours capricieux qui fait des méandres aux moments les plus inattendus. Après avoir été pendant vingt ans la voix qui clama dans le désert, voilà que d'un trait les événements poussent à nouveau Carlo Sforza vers les lumières de la scène mondiale. Le président Roosevelt, le roi George d'Angleterre, MM. Cordell Hull, Winston Churchill, Eden, Litvinov font appel au noble Italien, lui témoignent leur confiance, lui demandent sa collaboration. Le comité italien de libération composé des six partis principaux de la péninsule, réuni à Naples, demande au comte Sforza de rentrer en Italie. La vie agitée recommence : vol au-dessus de l'Atlantique, voyages en train et en bateau, visite à la Maison Blanche, au palais de Buckingham, à Downing Street. Que réserve encore le destin à Carlo Sforza ?

Le *New-York Times* écrit : « Le comte Sforza sera peut-être le premier président de la République italienne. » 8 novembre 1943. Piero SCANZIANI.

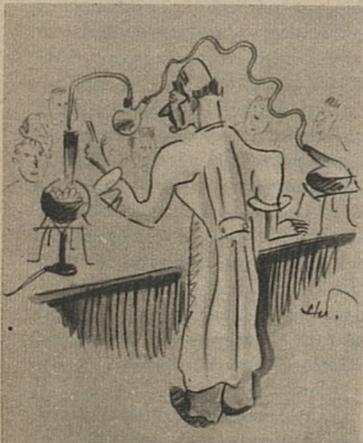
DRÔLES DE PISTOLETS!



A gauche :
L'astronome: — Je ne sais pas si c'est un effet du rationnement, mais il me semble que la voie lactée a diminué !



A droite :
Le professeur de cosmographie: — Nous allons passer maintenant à l'étude de la stratosphère...

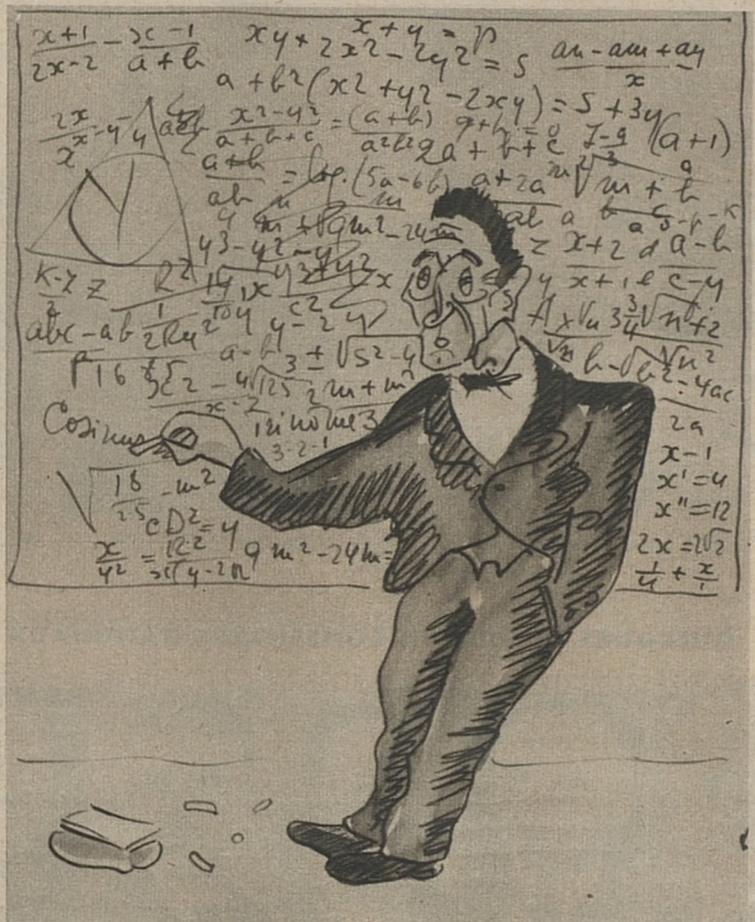


A gauche :
Le professeur de chimie: — C'est ici que se forme en quantités infinitésimales le métabenzoate de diniroaminoazobenzène...

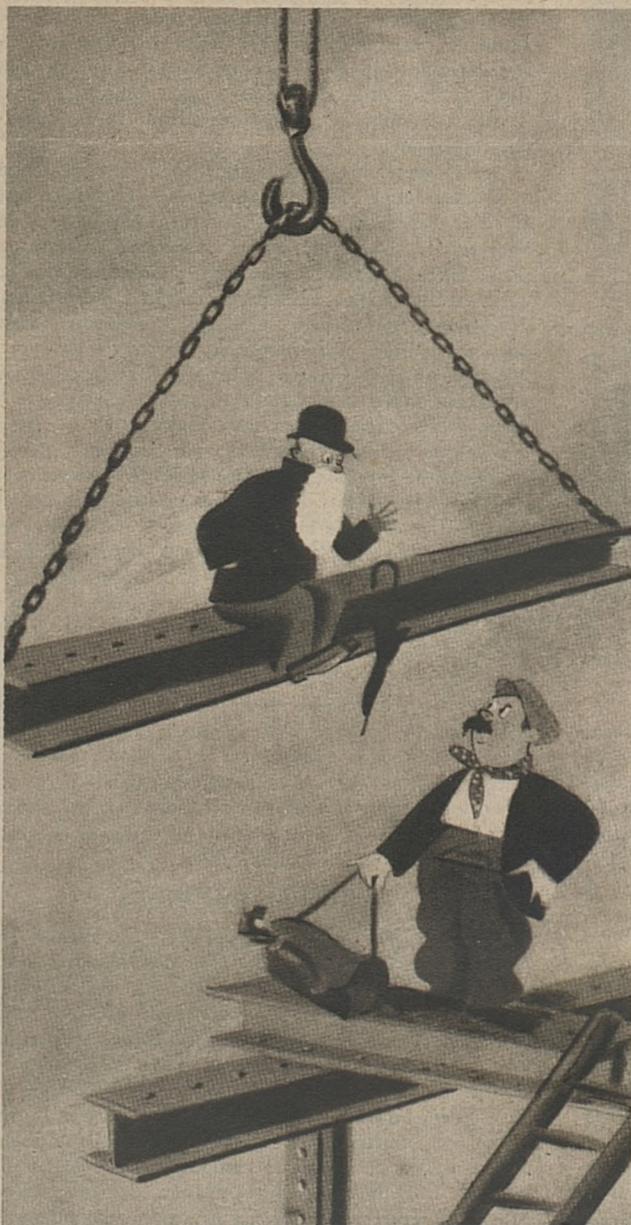


A droite :
Le professeur de morale commente la pensée de Pascal sur le nez de Cléopâtre...

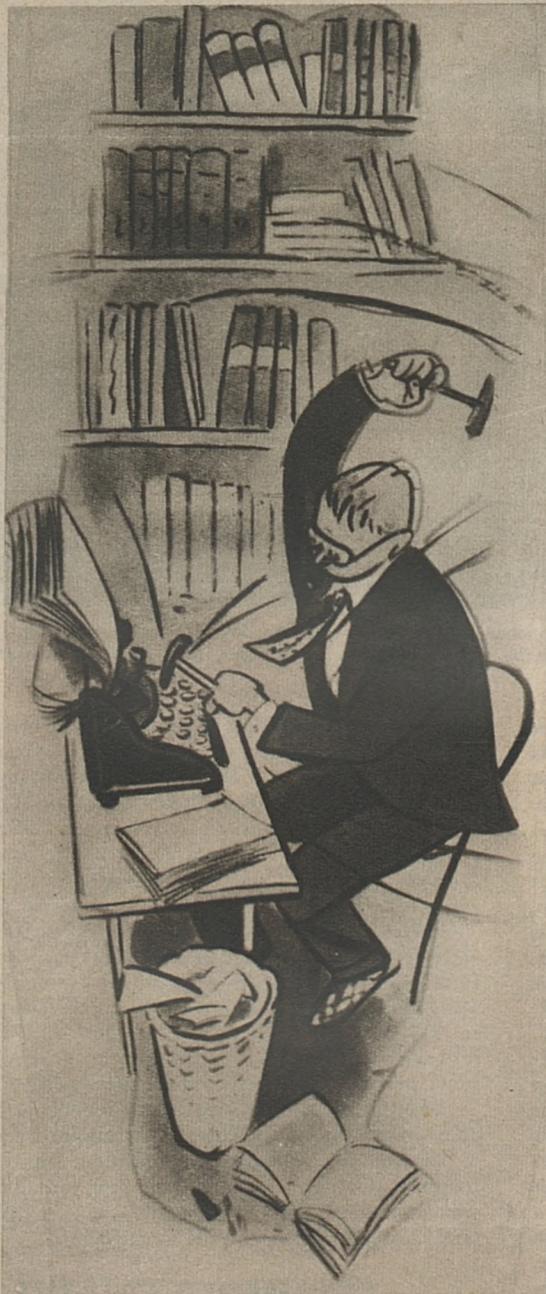
Cinq dessins de l'humoriste genevois
HENRI TANNER



Le professeur de mathématiques :
— Je vais répéter pour ceux qui n'auraient pas compris !



— Comment diable êtes-vous monté là-dessus ?
— Je n'en sais rien, sauf que je suis sorti hier au soir sans lampe de poche !
(« Berliner Illustrierte Zeitung »)



Lorsque le laveur de fenêtres nettoie ses lunettes...
(« Hufvudstadsbladet »)



— Miséricorde ! Je me suis trompée d'injection !
(« Politiken », Copenhague)

← — On va bien voir si je n'arrive pas à faire quatorze copies à la fois !